

COLLECTION NATIONALE

VIE ET MORT DU RAYS DU ZWIN

par Jean-Didier CHASTELAIN



OFFICE DE PUBLICITÉ, S. C., BRUXELLES

COLLECTION NATIONALE

VIE ET MORT
DU PAYS DU ZWIN

PAR

JEAN-DIDIER CHASTELAIN



OFFICE DE PUBLICITÉ, S. C. BRUXELLES

COLLECTION NATIONALE

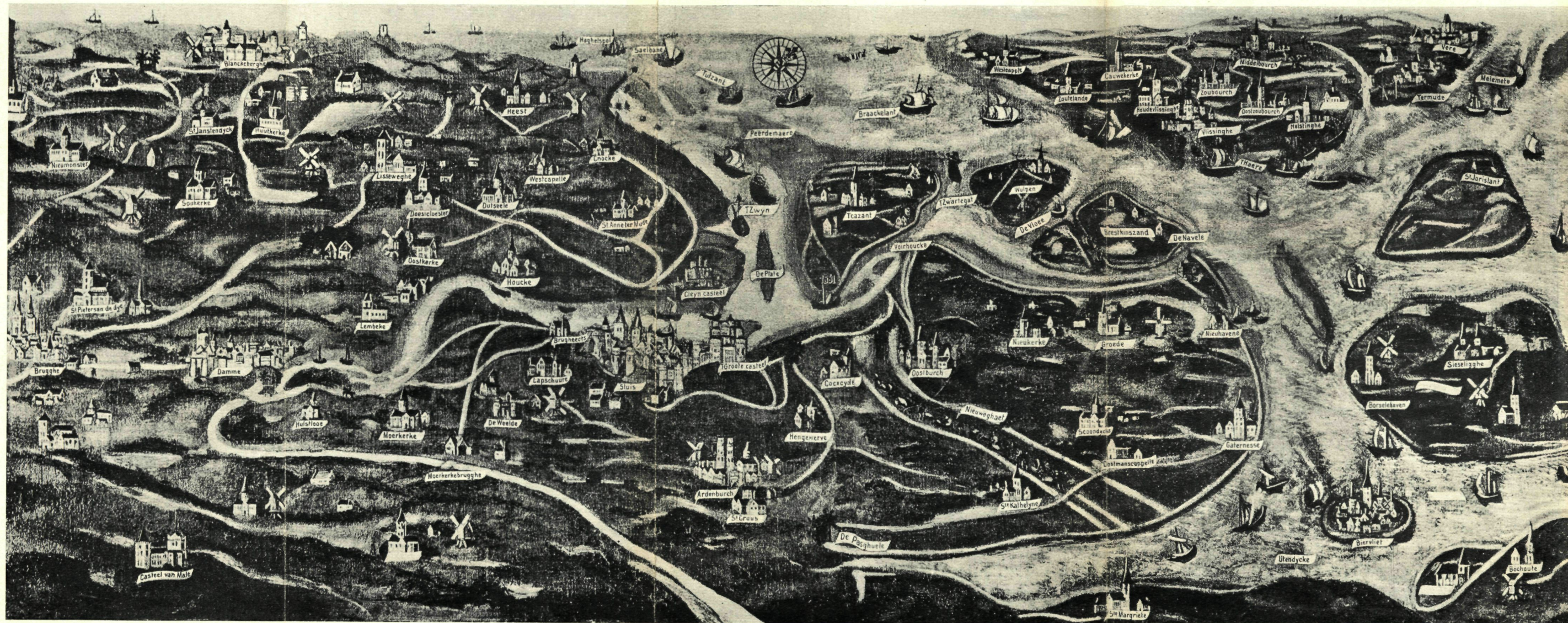
JEAN-DIDIER CHASTELAIN

VIE ET MORT DU PAYS DU ZWIN

9^{me} Série — N° 98



Tous droits réservés pour tous pays y compris l'U. R. S. S.
Copyright by OFFICE DE PUBLICITÉ, S. C., Brussels, 1949.



CARTE DU PAYS DU ZWIN AU XVI^e SIÈCLE

(Musée Gruuthuse, Bruges.)

CHAPITRE PREMIER

AUBE

Quand on gravit, vers la tombée du jour, les dunes bordant le littoral, à proximité de la frontière belgo-hollandaise, et que l'on tourne le dos à la mer pour contempler la plaine, dont les détails se noient dans l'ombre du crépuscule, on a l'impression si nette d'une immense étendue d'eau couvrant l'intérieur des terres qu'il suffirait d'un feu au sommet de la tour de Sainte-Anna-ter-Muyden, profilée à deux lieues sur l'horizon, pour croire à l'apparition d'un phare au milieu des flots.

Illusion d'aujourd'hui, réalité d'hier. Il y a sept cents ans voguaient là sur le Zwin, large à son embouchure de six kilomètres, les plus grosses nefs, qui cinglaient vers Damme, premier port de l'Europe, où elles allaient débarquer leurs marchandises chargées aux quatre coins du monde, — du monde alors connu de nos pères. La nuit, afin de guider les navigateurs vers leur destination, des fanaux s'allumaient sur les tours gigantesques de Mude (actuellement Sainte-Anna-ter-Muyden), d'Oostkerke et de Damme, qui jalonnaient les rives du Zwin.

Remontons de sept siècles encore. Nous apercevons sous eau toute la zone poldérienne. C'est la grande invasion marine du V^e siècle, à laquelle Bruges échappa de justesse puisque la mer, ayant submergé tous les environs, ne s'arrêta qu'au pied de ses murs. Ce fut cette inondation, dont la progression n'eut rien de foudroyant, qui donna naissance au Zwin. Les parties les plus élevées de la plaine, qui, dès le début, émergeaient à marée basse, ne se trouvèrent à l'abri de la marée haute qu'au bout de trois à quatre siècles, grâce à l'alluvionnement naturel de cette partie de la côte flamande. Pendant la même période, les flots creusèrent, dans les parties moins élevées, de vastes chenaux qui s'approfondirent considérablement sous l'action permanente du flux et du reflux. Lorsque la mer se retira, le Zwin demeura le plus imposant de ces chenaux. Aux VIII^e et IX^e siècles, il couvrait presque entièrement, à marée haute, la région délimitée de nos jours par le triangle Bruges-Knocke-L'Écluse. Par lui, Bruges avait un

accès direct à la mer. Il allait lui servir de port — un des ports les plus fameux dont l'Occident se souvienne — et faire d'elle, dans les siècles à venir, le premier centre commercial de l'Europe.

Or, tandis que le Zwin crée la grandeur de Bruges, qui montera en flèche jusqu'au début du XIV^e siècle, et la prospérité de ses avant-ports, dont le dernier atteindra son apogée aux environs de 1430, lui-même se met à mourir dès le XI^e siècle. L'histoire du Zwin est, comme on l'a dit, l'histoire de sa disparition. L'ensablement le tue. Vers l'an 1000, il ne subsistait de la masse d'eau primitive que deux voies navigables reliant Bruges à la mer. La première, le Vieux-Zwin, se jetait dans l'embouchure du Zwin proprement dit en un endroit appelé Reigersvliet, qui se situait à l'est de Westcapelle. La seconde était formée par la Reie — rivière prolongeant le système des canaux intérieurs de Bruges — qui allait jusqu'au futur emplacement de Damme, d'où le Zwin la continuait; il prenait d'abord la direction nord-est, dessinait ensuite une forte courbe vers le nord et rejoignait la mer, entre Knocke et Cadzand, par un estuaire large de plus de six kilomètres. Au siècle suivant, la menace se précise. Le sable s'est accumulé dans la Reie et le Vieux-Zwin au point de les rendre innavigables pour les bâtiments de mer. Dès ce moment, la ruine de Bruges est inéluctable. Elle sera toutefois retardée de deux siècles par l'éclosion, sur les rives du Zwin, des avant-ports qui marqueront les étapes du retrait des eaux et dont la prospérité ne pourra fatalement être qu'éphémère. Le premier en date et en importance de ces avant-ports fut Damme.

La fondation de la ville remonte au troisième quart du XII^e siècle et l'on a tout lieu de supposer qu'elle eut pour origine — comme son nom l'indique — la construction d'une digue. Sur la foi d'anciennes chroniques, de nombreux historiens ont écrit que cette digue fut élevée en exécution du traité qui sanctionna la guerre entre le comte de Flandre Philippe d'Alsace et le comte de Hollande Florent III. Philippe d'Alsace, qui avait capturé son adversaire, le gardait prisonnier à Bruges, au monastère de Saint-Donatien. Le 27 février 1168, après trois années de captivité, Florent III souscrivit aux conditions de son vainqueur. Il s'engagea notamment, dit-on, à envoyer en Flandre mille Zélandais et Frisons, spécialistes réputés en travaux d'endiguement. Aussitôt que le comte de Hollande eût regagné ses États, les ouvriers arrivèrent et construisirent les digues indispensables à la sécurité de la région brugeoise contre le danger d'inondation. Une telle version n'offre de prime abord rien de particulièrement invraisemblable. Mais on s'étonne, à la réflexion, que le traité de 1168, dont le texte est parvenu jusqu'à nous, ne souffle

mot d'une clause de ce genre. Pareil mutisme suffit à rendre des plus suspecte une explication où les anachronismes sont par ailleurs légion.

Il semble infiniment plus probable que la digue, à laquelle Damme doit son origine et son nom, fut édiflée par la ville de Bruges, soucieuse, d'une part, de mettre son territoire à l'abri des hautes marées; d'autre part, d'établir, à l'endroit où le Zwin recevait la Reie, une écluse régularisant la navigation sur cette rivière, qui s'ensablait dangereusement. Si le traité de 1168 est silencieux sur la question des digues, en revanche, les comptes les plus reculés de Bruges portent la mention des dépenses que la ville effectuait pour l'entretien de la digue et de l'écluse de Damme — *pro dico et spoya de Dam* — ce qui paraît bien démontrer qu'elle en avait assumé la construction. L'éclusier fut toujours nommé par Bruges, qui demeura propriétaire des écluses (une deuxième n'avait pas tardé à être ajoutée à la première) et des quais, même après que Damme eut été élevée au rang de ville libre, acte à la promulgation duquel les échevins brugeois furent du reste présents.

Une partie des ouvriers — il est fort possible que ce fussent des Hollandais — ayant travaillé aux digues du Zwin, qui s'étendaient jusqu'à l'endroit où allait naître plus tard L'Écluse, installèrent leur habitation sur les lieux. Ainsi se forma, vraisemblablement entre 1150 et 1160, une agglomération qui s'appela au début *Hontsdam* (1) ou Digue du Fleuve. Le même facteur qui favoriserait sa richesse — c'est-à-dire le dépérissement du réseau hydrographique de la région — la lui ravirait impitoyablement. Damme naissait sous le signe de sa mort.

En effet, les travaux exécutés par la ville de Bruges, pour garder sa communication directe avec la mer, ne remplirent leur rôle que pendant un bref laps de temps. L'ensablement progressif de la Reie empêcha bientôt les grands vaisseaux d'y naviguer. Ils renoncèrent désormais à rallier Bruges et fixèrent le terme de leur course à Damme, aisément accessible aux navires du plus gros tonnage, de par sa situation exceptionnelle au fond de la crique du Zwin. Damme devint dès lors l'avant-port de Bruges et c'eût été pour Bruges une

(1) Une légende, qui naquit par la suite, veut que les terrassiers occupés aux digues ne parvenaient pas, en dépit de tous leurs efforts, à combler la dernière brèche. Ayant remarqué un chien de grande taille, qui rôdait depuis plusieurs jours sur le chantier, aboyant et hurlant sans cesse, ils virent en lui une incarnation de Satan et lui attribuèrent la cause de leur échec. Ils se saisirent de la bête et la lancèrent dans la brèche, laquelle, immédiatement colmatée, résista cette fois à la poussée des eaux. D'où le nom de *Hontsdam* (Digue du Chien) dont ils auraient baptisé la digue et qui passa à la localité. Un sceau de 1237 porte comme inscription : *Sigillum de Hondes Damma*. Le chien de la légende figure encore de nos jours dans les armoiries de Damme et surmonte la girouette de l'hôtel de ville.

solution merveilleuse encore, si le maintien en avait pu être assuré. La navigation entre l'Europe méridionale et l'Europe septentrionale était dans son enfance. Tandis que les marins italiens, français, espagnols reculaient devant de lointaines expéditions en Norvège, en Suède, en Russie, les riverains de la mer Baltique n'osaient s'aventurer jusque dans la Méditerranée, pour la raison que de tels voyages nécessitaient plusieurs mois, ce qui en augmentait le péril. Damme, capable d'abriter dans son havre des centaines de vaisseaux, se trouvait tout indiquée, par sa position géographique, pour servir d'étape entre le Midi et le Nord. Aussi les navigateurs des diverses nations d'Europe la choisirent-ils comme entrepôt de leurs marchandises, en même temps qu'ils établirent à Bruges leur rendez-vous général d'affaires.

En 1180, Damme, dont l'ascension fut extrêmement rapide, avait acquis assez d'importance pour que Philippe d'Alsace lui octroyât le privilège de ville libre. Elle forme, dès cette date, une unité juridique distincte du reste du pays, possédant à l'instar des grandes villes une administration municipale avec échevinage propre, juridiction particulière et bailli. Sa charte, analogue à celle de Bruges, accordait aux bourgeois de Damme la franchise du tonlieu dans toute la Flandre et l'exemption du paiement des droits de hanse. Bruges restait toutefois son chef-sens (1) comme elle le sera des futures cités du Zwin : Mude, Monnikerede, Houcke et L'Écluse.

Dernière née du XII^e siècle dans la région s'étendant au nord-est de Bruges, Damme surpasse déjà, vingt ans à peine après sa fondation, toutes les bourgades de ce coin de Flandre dont certaines sont apparues longtemps avant elle : Blankenberghe, Heyst, Uytkerke, Knocke, Westcapelle, Ramscapelle, Lisseweghe, Dudzele, Oostkerke, Michem, Coolkerke, Lapscheure. Elle entre dans la famille des villes marchandes célèbres du moyen âge. Tous les navires du monde viennent jeter l'ancre dans sa rade et décharger leurs marchandises sur ses quais. Lieu de transbordement des cargaisons, qui, par la Reie, sont acheminées vers Bruges sur des allèges, Damme est le siège de la douane du Zwin, aux mains du comte de Flandre qui possède là une source fantastique de revenus. Sa prospérité croît de jour en jour et son nom devient inséparable de celui de Bruges. Mais elle payera sa richesse et son rang de premier port du continent d'une existence agitée, dont le drame initial va fondre sur elle à très brève échéance.

(1) C'est-à-dire la ville qu'elle devait consulter en matière de justice dans les cas douteux non prévus par sa charte.

Une vieille tradition affirmait que Guillaume le Conquérant entendit à travers son sommeil, la nuit qui suivit la bataille de Hastings, une voix lui annonçant que le sceptre royal serait ravi à sa postérité un siècle et demi plus tard. Sa victoire sur Harold et les Anglo-Saxons ayant été remportée le 14 octobre 1066, on n'était guère éloigné de l'échéance fixée par la prophétie populaire quand, en 1212, Innocent III déposa le souverain anglais Jean sans Terre qu'il avait excommunié trois ans auparavant, et attribua ses territoires à Philippe-Auguste, roi de France. Ce dernier — persuadé peut-être qu'il était appelé à réaliser la mystérieuse prédiction — convoqua à Soissons, le 8 avril 1213, le ban et l'arrière-ban de ses vassaux et leur fit part de son intention d'envahir l'Angleterre. Tous l'approuvèrent, à l'exception d'un seul : Ferrand de Portugal, comte de Flandre (1), qui subordonna sa participation à la conquête de l'Angleterre à la restitution des villes d'Aire et de Saint-Omer. Philippe-Auguste refusa et le comte de Flandre regagna ses États. Lorsque le roi eut rassemblé, dans le port de Boulogne, une flotte considérable, qui rallia ensuite Gravelines d'où elle devait s'élancer vers l'Angleterre, il convoqua Ferrand à Arcq, près de Saint-Omer, et lui enjoignit derechef de remplir son devoir. Le comte s'obstina à maintenir les conditions qu'il avait posées. Irrité, Philippe-Auguste lui rappela ses obligations pour la troisième fois et lui donna rendez-vous à Gravelines, le menaçant des pires représailles s'il manquait à l'appel. Entre temps, la rumeur s'était propagée dans le camp français que Jean sans Terre, changeant brusquement d'attitude, s'était non seulement soumis à la décision pontificale, mais se plaçait

(1) Choisi par le roi de France comme époux de Jeanne de Constantinople, Ferrand, né en 1188, avait épousé à Paris, en janvier 1212, l'héritière de Bau-douin IX, âgée de douze ans. Ce n'était point l'amitié, mais uniquement des raisons d'intérêt personnel, qui avaient incité Philippe-Auguste à donner la préférence à Ferrand, fils du roi de Portugal Sanche I^{er} et neveu de Mathilde, veuve de Philippe d'Alsace. Il escomptait maintenir aisément dans l'obéissance ce prince, qui — étranger à ses sujets — ne jouirait jamais d'une grande autorité, et il s'était appliqué à la saper d'avance en excitant habilement, sous la molle régence de Philippe de Namur, l'esprit d'indépendance de l'aristocratie flamande. Avant même d'entrer en possession de son comté, Ferrand fut l'objet de la part de Philippe-Auguste d'un coup de force qu'il ne devait pas oublier. En route vers la Flandre, il se vit arrêter avec Jeanne de Constantinople à Péronne et contraint de signer l'abandon à la France des villes d'Aire et de Saint-Omer. Ce geste brutal joint à l'hostilité d'une partie de la noblesse de Flandre dévouée à la cause de Philippe-Auguste qui lui distribuait fiefs et pensions, poussa Ferrand, à peine installé dans ses États, à se retourner contre son suzerain pour jouer la carte anglaise. Il lui eût été impossible — sentimentalement et diplomatiquement — d'en jouer une autre. Les villes de la Flandre gallicante et de l'Artois, ainsi que Bruges, Gand et Ypres, l'y engageaient d'ailleurs fortement. Dès l'Assomption de 1212, il concluait, à Canterbury, un accord secret avec Jean sans Terre.

en outre sous la suzeraineté du Saint-Siège. Effectivement, Pandolphe, légat d'Innocent III, débarqua à Gravelines le 22 mai, venant d'Angleterre, pour signifier au roi de France, arrivé le même jour afin de donner à la flotte l'ordre d'appareiller, la levée de l'excommunication fulminée contre Jean sans Terre et interdire, par conséquent, l'expédition projetée. Furieux de voir ses plans ruinés in extremis, Philippe-Auguste, bravant l'injonction formelle du légat, prétendit persister dans ses desseins de conquête, dont les frais avaient déjà englouti 60.000 livres. Avec un enthousiasme unanime, ses vassaux ratifièrent sa décision.

Ferrand de Portugal fut vainement attendu à Gravelines. Sans doute était-il averti depuis longtemps de la prochaine réconciliation du pape et de Jean sans Terre. Le roi de France, qui avait espéré jusqu'au dernier instant la soumission du comte de Flandre, dut reconsidérer ses plans. Il ne pouvait se risquer à entreprendre l'invasion de l'Angleterre en ayant dans le dos un vassal rebelle aux mains libres, capable de harceler et de couper même les liaisons entre la France et son armée combattant de l'autre côté de la mer. Après mûre délibération avec ses barons, il apparut indispensable de réduire d'abord la Flandre. Aussitôt, les forces françaises s'ébranlent. Le 23 mai, elles sont à Cassel. Le lendemain, elles pénètrent à Ypres. Ferrand, qui n'a pas prévu cette attaque foudroyante, part à la rencontre du roi et essaie, dans le but d'interrompre sa marche, d'entamer des négociations de paix. Sans s'arrêter, Philippe-Auguste lui donne à choisir : le bannissement ou la participation au débarquement en Angleterre. Ferrand ne reste pas moins inflexible que le roi : il refuse de prendre part, dit-il, à une expédition condamnée par le souverain pontife. Sommé pour la dernière fois de respecter son serment de vassal, il reproche à Philippe-Auguste d'avoir violé son serment de suzerain tout le premier en s'emparant arbitrairement d'Aire et de Saint-Omer. Les ponts sont définitivement rompus. « Par tous les saints de France », s'écrie le roi, après avoir ordonné à Ferrand de disparaître à ses yeux, « la France deviendra Flandre ou la Flandre deviendra France ! » Tandis que le comte rentre précipitamment dans ses États et charge Baudouin de Nieuport d'aller réclamer sans retard d'importants secours en Angleterre, l'armée royale, ne rencontrant aucun obstacle et effectuant une véritable promenade, avance à l'intérieur du pays avec la rapidité de l'éclair, guidée par Jean de Nesle et Sohier, châtelains respectifs de Bruges et de Gand, que Ferrand a chassés. Pendant ce temps, la flotte française, forte de dix-sept cents barques transportant quinze mille lances, remonte la côte flamande vers « le port fameux qui a reçu

le nom de Dam », comme l'écrivit Guillaume le Breton, chapelain et panégyriste de Philippe-Auguste, qui accompagnait l'expédition.

Bercée par la paix depuis sa naissance — il y avait bien eu des guerres en Flandre durant ces cinquante dernières années, mais leur lointain écho n'était pas venu troubler la quiétude de la ville — Damme vit avec effroi l'innombrable flotte ennemie s'avancer dans le Zwin et pénétrer dans sa rade. Sautant de leurs embarcations, Poitevins et Bretons s'abattirent « comme des sauterelles » sur les marchandises empilées le long des quais. Bayant d'admiration en présence d'un tel amoncellement de trésors, le chapelain de Philippe-Auguste s'extasia longuement devant « les richesses apportées par les navires de tous les pays du monde : les masses d'argent non encore travaillé, celles de ce métal qui brille de rouge; les tissus des Vénitiens, des Sères et ceux que les Cyclades fabriquent, les pelleteries variées qu'envoie la Hongrie, les véritables grains destinés à la teinture écarlate, les radeaux chargés de vins que fournissent la Gascogne ou La Rochelle, le fer et les métaux, les draps et d'autres marchandises que l'Angleterre et la Flandre avaient transportés en ces lieux pour les exporter de là dans les diverses parties du monde ». Jamais butin aussi merveilleux ne s'était offert à la soldatesque. Elle n'en laissa rien subsister et, loin d'être satisfaite, pillait encore la ville de fond en comble, en s'y livrant aux plus monstrueux excès.

Ferrand, qui s'était retiré dans l'île de Walcheren avec une quarantaine de chevaliers, ne quittait pas la grève, impatient de découvrir au loin l'escadre dont Jean sans Terre lui avait promis l'envoi par un message du 25 mai : « Cher ami, nous avons reçu les lettres que vous avez remises à Baudouin de Nieuport; si nous les avons eues plus tôt, nous eussions pu vous faire parvenir des secours plus considérables; nous dépêchons vers vous nos fidèles Guillaume, comte de Salisbury, Renaud, comte de Boulogne, et Hugues de Boves »...

Le jeudi 30 mai, les voiles anglaises parurent à l'horizon. Elles étaient cinq cents qui, dans le grand silence de la haute mer, voguaient vers Damme d'où les gens avaient fui. L'Angleterre et la France allaient se livrer la première de leurs luttes navales, si fréquentes dans l'Histoire. En dépit de leur écrasante infériorité numérique, les marins du comte de Salisbury assaillirent avec vigueur les navires français, imprudemment dispersés dans le golfe et abandonnés par la plupart des équipages. Ils manœuvrèrent avec tant d'adresse et de rapidité que trois cents vaisseaux, chargés de vin, de blé et d'armes, tombèrent en leur pouvoir avant la fin du jour, tandis qu'ils en incendièrent une centaine d'autres, échoués sur les

rives du Zwin, notamment ceux qui renfermaient les tonneaux contenant la solde des troupes.

Le bruit de la débâcle française s'étant répandu, Ferrand et ses barons parvinrent à entraîner à leur suite les belliqueuses populations côtières et marchèrent, le 1^{er} juin, sur Damme, occupée par deux cent quarante chevaliers et dix mille hommes d'armes, sous le commandement du comte de Soissons et d'Albert de Hangest. Le choc fut terriblement meurtrier. Les Flamands étaient sur le point de vaincre, quand l'irruption inopinée de Pierre de Bretagne, envoyé en avant-garde par le roi de France à la tête de huit cents chevaliers, jeta la perturbation dans leurs rangs. Ils battirent en retraite, abandonnant deux mille morts et prisonniers. Ferrand se réfugia à bord d'un navire anglais qui le reconduisit à l'île de Walcheren.

Informé du désastre encouru par sa flotte, Philippe-Auguste, qui s'apprêtait à assiéger Gand, avait lui-même rebroussé chemin avec toute son armée en direction de Damme, qu'il trouva, le lendemain, noyée de sang et jonchée de cadavres. Apercevant les entrepôts vidés de leurs marchandises et les carcasses de ses vaisseaux incendiés, il eut des mots très durs pour ceux qui avaient préféré s'adonner au pillage plutôt que de surveiller la mer. Son rêve de conquête s'écroulait. En détournant l'orage sur elle, la Flandre avait sauvé l'Angleterre d'un grand péril.

Les navires français, échappés aux Anglais, étant prisonniers dans la rade, dont la flotte du comte de Salisbury bloquait farouchement l'issue, Philippe-Auguste ordonna de les brûler et décida, par dépit, de faire subir un sort identique à Damme. Le feu ravagea complètement la petite cité aux habitations de bois et de chaume. Et le chapelain-historiographe de décrire avec emphase la sinistre vengeance de son roi : « La flamme détruit en un moment mille et mille demeures ; dans toutes les campagnes, qui s'étendent jusqu'aux rivages de la mer, elle consume les moissons dont s'enorgueillissait le sillon fertile. »

Leur œuvre de dévastation accomplie, Philippe-Auguste et ses soldats disparurent derrière les nuages de fumée qui, poussés par le vent du large, roulaient sur les champs. Et Damme, si heureuse encore quelques jours auparavant, ne fut plus qu'un lamentable squelette de charpentes et de poutres calcinées sur lequel retombait, comme un linceul, une lente pluie de cendres.

* * *

S'il ne restait à Damme, au soir du 2 juin 1213, nulle trace de ce que le labeur des hommes y avait édifié pendant un demi-siècle, si la soldatesque avait pillé les entrepôts jusqu'au dernier grain, du

moins n'avait-elle pu détruire le flot qui assurait la prospérité aux rivages qu'il baignait. Brutalement anéantie en plein essor, la ville se releva plus florissante que jamais. Vers 1225, la tour de Notre-Dame, que surmontaient alors une flèche et des clochetons d'angle, se dressait au fond du ciel, première apparue des quatre émouvantes vigies dont trois veillent encore de nos jours aux bornes de l'ancien pays du Zwin. En 1238, la cité s'entoura de fossés et d'une enceinte percée de sept portes. Trois ans plus tard, les Dammois, dont le premier hôtel de ville avait flambé en 1213, en construisirent un second, entièrement en bois, à l'exception des pignons latéraux. L'hôpital Saint-Jean existait dès 1249 (1). Des sœurs et des frères de l'ordre de Saint-Augustin y assumaient le service hospitalier. La chapelle de l'hôpital — *de kapelrie van Sint-Janshuuse* — était desservie par un chapelain particulier et communiquait avec la salle des malades, afin que ceux-ci pussent suivre les offices religieux de leur lit. A partir de 1269, Damme fut alimentée en eau potable; une canalisation, longue de plus de dix kilomètres, l'amenait du vivier de Maele jusqu'à l'intérieur de la ville. La même année, Marguerite de Constantinople autorisa l'installation d'une grue sur les quais de Damme pour faciliter le chargement, le déchargement et le transbordement des marchandises, — « un instrument », dit la charte de la comtesse, « que ont appelle communement Crane pour l'ouvrage des vins estrainges et daultres choses qui arrivent à notre port du Dam ». Enfin, le Béguinage ou couvent de Sainte-Agnès était achevé avant 1275.

Chassés par la guerre, les marchands étrangers avaient rétabli l'étape de leurs produits à Damme aussitôt que le calme y fût revenu. En 1238, ils devaient être assez nombreux pour que le comte de Flandre Thomas de Savoie ordonnât spécialement au bailli et aux échevins de rendre justice à tous les étrangers endéans les trois jours de leur plainte. L'établissement à Bruges, vers le milieu du XIII^e siècle, d'un des principaux comptoirs de la Ligue Hanséatique vint augmenter encore, dans des proportions considérables, le trafic du port. Les *Oosterlingen*, ainsi qu'on nommait chez nous les marchands de l'Empire, y apportaient les cargaisons cherchées à l'étranger et embarquaient, pour les exporter sous tous les cieux, les draps, les toiles et les cuirs fabriqués dans les ateliers flamands. Au mois de mai 1252, Marguerite de Constantinople leur accorda un régime

(1) Bien que sa fondation soit généralement attribuée à Marguerite de Constantinople, qui avait succédé en 1244 à sa sœur Jeanne décédée, certains pensent qu'elle fut l'œuvre du magistrat.

douanier de faveur, mentionné dans le *Tolltarief van Damme*, qui fixe, avec une précision rigoureuse, les droits dont sont frappés les innombrables produits que l'on trouve sur le marché et détermine même la taxe — variant selon leur modèle — à payer par les navires. La comtesse octroie divers autres privilèges aux négociants allemands : 1^o ils peuvent se fixer à Damme pour y vendre et acheter n'importe quelle marchandise, à condition d'acquitter le tonlieu établi; 2^o ni leur personne ni leurs biens ne tombent sous la juridiction locale pour les délits commis hors du territoire, mais le contraire est d'application pour les délits commis à Damme; 3^o tout marchand étranger, qui estime être l'objet d'une arrestation illégale, a son recours auprès du comte de Flandre; 4^o au cas où le bailli refuserait de rendre justice à un marchand étranger, les échevins ont pour obligation de suspendre immédiatement leurs fonctions. Dans un même souci de protection du commerce, il est formellement prescrit que les fonctions de percepteur du tonlieu sont incompatibles avec celles de bailli ou d'échevin.

Si les comtes de Flandre s'efforcent de donner aux étrangers toutes les garanties possibles pour exercer leur négoce, ils ne se préoccupent pas moins de la ville même. En mai 1241, Thomas de Savoie et Jeanne de Constantinople accordent à Damme la charte, obtenue par les Brugeois l'année précédente, qui réforme profondément l'organisation municipale. Jusque-là, les échevins étaient désignés à vie par le comte seul. Tout en continuant à être choisis parmi les bourgeois membres de la Hanse de Londres, c'est-à-dire les plus notables, ils seront dorénavant renouvelés chaque année et les habitants participeront à leur élection, mesure dont le but est d'assurer à la commune des magistrats capables, et de prévenir les abus de pouvoir. Quelques mois plus tard, les mêmes princes abandonnent à la ville la perception du droit d'étalage ou *stalpenenghe*. En 1267, la comtesse Marguerite et son fils Gui vendent à Damme leur moulin banal, appelé *de scellemeulen*. En 1271, ils permettent à la commune de racheter les droits de *maelpenninc* ou de mouture et, l'année suivante, ils lui cèdent en pleine propriété plusieurs terres situées autour de la ville, mais encore régulièrement inondées par le Zwin à marée haute.

Moins de cinquante ans après sa destruction totale, Damme avait si bien reconquis sa place au soleil que les Gantois, ayant entrepris en 1251 le creusement de la *Lieve*, canal destiné à relier leur ville au Zwin, abandonnèrent, en cours d'exécution des travaux, leur projet initial d'assurer la communication par le vieux port d'Ardenbourg pour lui préférer Damme, où la liaison fut effectuée en 1262.

Malgré son développement et son importance croissante, Damme demeurait, dans une certaine mesure, sous la férule de Bruges, la ville-mère. Exemples de cette dépendance : le plaignant, ayant succombé dans son action devant les échevins de Damme, pouvait en appeler de faux jugement à ceux de Bruges; en cas de rixe entre Dammois et Brugeois, les coupables devaient être écroués et gardés dans les prisons de Bruges. Les rixes, heureusement, étaient sans doute peu fréquentes, car on lit dans un édit du comte Thomas de Savoie, pris en septembre 1241, que les habitants de Damme avaient le droit de bannir pour un terme de trois ans les querelleurs et tous ceux qui troublaient le repos public, — sage disposition qui eût mérité de rester en vigueur dans notre société moderne!

Tandis que la prospérité de Damme poursuivait sa courbe ascendante, quatre autres ports avaient surgi le long du Zwin : Mude, Monnikerede, Houcke et L'Écluse.

Mude naquit une cinquantaine d'années après la fondation de Damme, à deux lieues en aval de cette dernière ville, sur la rive gauche du Zwin, à l'endroit où il s'incurvait fortement vers le nord et amorçait son imposant estuaire. Sauf au sud-ouest, son territoire était complètement entouré d'eau : au nord et au nord-ouest par le bras de mer du Vieux-Zwin; au nord-est, à l'est et au sud, par l'immense embouchure du Zwin proprement dit. Vers 1225, Mude formait une agglomération de marchands-navigateurs, qui participaient au trafic international de Bruges et de la Flandre en allant, avec leurs bâtiments, chercher des produits en Angleterre et dans le golfe de Gascogne pour le compte de marchands de Bruges, de Gand et de Lille. En mars 1242, le comte Thomas de Savoie et la comtesse Jeanne élevèrent la localité au rang de ville franche, avec échevinage et charte semblables à ceux de Bruges — *scabinagium et legem ville Brugensis* — qui restait son chef-sens. En dehors de diverses autres dispositions, ils accordaient à ses habitants l'exemption du tonlieu à Mude même, à Damme et dans tout le Zwin, ainsi qu'à Nieupoort et à Dunkerque.

D'autres armateurs s'établirent, dans les premières années du XIII^e siècle, au nord de Damme, sur la rive gauche du Zwin, au confluent de ce dernier et du second Leugen-Zwin (1). Ainsi se constitua Monnikerede. C'était, entre 1225 et 1250, un hameau

(1) Le second Leugen-Zwin, qui reliait le Vieux-Zwin au Zwin proprement dit, était un vestige de l'inondation marine du V^e siècle. Il y en avait encore deux autres : le premier Leugen-Zwin, près de Coolkerke, qui reliait le Vieux-Zwin à la Reie, et le Nouveau-Zwin — actuel canal de Houcke — qui reliait également le Vieux-Zwin au Zwin.

d'Oostkerke, dont les habitations bordaient les digues du Zwin, là où l'estuaire offrait une plage d'échouage commode, permettant — selon une pratique courante au moyen âge — de tirer les bâtiments à sec sur la rive, où les navigateurs étrangers les abandonnaient sans crainte pendant tout l'hiver et rentraient chez eux par la route. Monnikerede obtint le privilège de ville franche peu après 1250. Ses armateurs, comme ceux de Mude, se rendaient en Angleterre et sur la côte occidentale française pour y charger des marchandises commandées par les négociants de Bruges et d'autres villes flamandes. Probablement vendaient-ils là, de leur côté, des produits apportés de Flandre (1).

A mi-chemin entre Mude et Monnikerede, parut ensuite Houcke. Si le Zwin fit la fortune de ce port, comme il avait fait celle de ses trois prédécesseurs, son origine eut une source sensiblement différente. L'existence de Damme, de Mude et de Monnikerede découlait directement de l'ampleur du commerce de Bruges et de la Flandre avec l'Europe. Houcke fut redevable de la sienne et de sa prospérité aux marchands allemands qui s'installèrent sur son territoire dans le troisième quart du XIII^e siècle pour traiter des affaires avec Bruges et les autres ports du Zwin, bien que, peu auparavant, vers les années 1252-1253, de longues et laborieuses négociations eussent échoué entre la comtesse Jeanne et les délégués des villes allemandes, qui sollicitaient l'établissement sur le Zwin d'une colonie de leurs compatriotes. Devenu, en dépit de cet échec, le port par excellence où tous les navigateurs allemands se donnaient rendez-vous et le siège des Hanses de Lübeck, de Brême et de Hambourg pour le commerce de ces cités avec la Flandre, Houcke, qui n'était en 1225 qu'un hameau insignifiant d'Oostkerke, prit une extension si rapide qu'il devint ville franche vers 1270 et bénéficia d'une charte semblable à celles de Mude et de Monnikerede. Contrairement à Monnikerede qui n'eut jamais d'église et dépendit toujours de celle d'Oostkerke, Houcke posséda très tôt la sienne; un acte de Marguerite de Constantinople, rédigé entre 1270 et 1280, révèle qu'un marchand allemand, Henri de Coussevelde, qui avait déjà fondé dans la ville l'hôpital du Saint-Esprit, légua une somme de 250 livres, « a l'aive

(1) Dans l'intention d'amener des marchandises à l'intérieur du pays sans passer par Damme et éviter de cette façon les droits de tonlieu, les habitants de Monnikerede construisirent, en 1266, une écluse à l'embouchure du second Leugen-Zwin, qui se jetait dans le Zwin à quelques centaines de mètres en amont de leur port. Mais les échevins de Damme s'élevèrent avec énergie contre cette manœuvre frauduleuse et, par ordonnance de la comtesse Marguerite, Monnikerede dut s'engager à condamner, au moyen de piquets, le passage du Leugen-Zwin, afin de le rendre impropre à toute navigation.

de luevre dune eglise ki siet a le Houke près de le Munekerede ». Tout en n'étant pas une colonie allemande, la localité n'en demeura pas moins un véritable fief d'*Oosterlingen*, à telle enseigne que, dans son compte de 1299, le bailli de Damme n'y cite que des marchands allemands.

L'Écluse est le dernier des cinq ports qui fleurirent sur les rives du Zwin et celui qui, après Damme, devait jouer le rôle le plus marquant. Vers 1200, son territoire était encore régulièrement submergé à marée haute. Aussi est-ce par erreur que des historiens, ayant lu le nom de *Chusas* dans quelques diplômes carolingiens, ont affirmé que L'Écluse existait déjà en ces temps reculés. Il a été démontré depuis que lesdites mentions ne concernent en rien la ville du Zwin dont la dénomination primitive fut du reste *Lamminsvliet* (1). Le privilège qui fait de Mude, en mars 1242, une ville franche et délimite son étendue, ne nomme pas *Lamminsvliet*, si rapprochée pourtant, alors qu'il cite Lapscheure pour indiquer les directions nord et est. Le compte du bailli de Bruges, relatif aux années 1254-1255, est également muet à son sujet, quoique toutes les petites villes de la région y figurent. Il faut par conséquent situer la fondation de L'Écluse après 1255 et vraisemblablement vers 1260. Comme les autres ports du Zwin, dont la fortune ne semble avoir été si hâtive que parce qu'elle fut brève, L'Écluse — ou plus exactement *Lamminsvliet* — se vit conférer par Gui de Dampierre, probablement au cours de la décade 1280-1290, la charte de ville franche, donnant à ses habitants des droits similaires à ceux de Mude, Monnikerede et Houcke. Elle prit très vite le pas sur ces dernières, grâce à l'exemption du tonlieu dans toute la Flandre qui lui fut octroyée en 1293 et la mit juridiquement sur le même pied que Damme, dont elle ravirait un jour la suprématie.

Mais à l'époque, Damme demeurait la reine incontestée du pays du Zwin et son règne n'avait pas encore atteint son apogée. A la renommée de son port, où l'industrie flamande se mit en relations avec le monde, s'ajoutait son rayonnement intellectuel. Car, à Damme, vivait celui qui fut la figure la plus lumineuse de notre moyen âge : l'illustre Jacob van Maerlant.

* * *

(1) Jusqu'en 1302, les documents appellent la localité du seul nom de *Lamminsvliet*. Entre 1303 et 1309, ils la nomment alternativement *Lamminsvliet* et *Sluis*. Il faut attendre la ratification du traité de paix d'Athis-sur-Orge (avril 1309) pour obtenir la certitude que *Sluis* ou L'Écluse et *Lamminsvliet* désignent une seule et même ville : « ... les eschevins et toute la communauté de *Lamminsvliet* que on appelle *Lescluze* ».

Né aux environs de 1235, si pas à Damme, tout au moins dans le Franc de Bruges — il a dit lui-même

... dat hi noit en vant
Also goet lant alse Brux-ambacht
Om dat hiere in was geboren (1) —

Jacob van Maerlant avait, pendant une partie de sa jeunesse, résidé en qualité de sacristain à Maerlant — d'où son nom — localité située sur les bouches de la Meuse, dans l'île hollandaise de Voorne, et rattachée plus tard à la ville de La Brielle. Vers 1266, il était venu (ou revenu) se fixer à Damme et y exerçait depuis l'emploi de greffier du banc des échevins. Après avoir adapté en flamand de nombreux romans de chevalerie, dont il ne simplifiait pas seulement le style et remplaçait par des épisodes nouveaux les péripéties qu'il jugeait trop invraisemblables, mais où il introduisait en outre la satire des mœurs, il abandonna et renia ces fictions aussi ingénieuses que vaines pour aborder le genre didactique, dont il est le créateur en Flandre, avec *Der Naturen Bloeme*, première des œuvres qu'il acheva à Damme, vers 1267. Composée d'après le traité latin *De Naturis rerum* du Brabançon Thomas de Cantimpré, elle renferme toutes les données que l'on possédait alors en matière de sciences naturelles. *Der Naturen Bloeme* fut suivi de *Heimelicheit der Heimelicheden*, d'après les *Secreta secretorum* généralement attribués à Aristote, recueil de principes de politique... et d'hygiène. En 1271, van Maerlant, grand abatteur de besogne, termina sa célèbre *Rijmbijbel*, d'après l'*Historia Scolastica* de Petrus Comestor, comprenant, outre l'Ancien et le Nouveau Testaments, *Die Wrake van Jherusalem*. Il écrivit ensuite *Sinte Franciscus*, d'après saint Bonaventure, et *Sinte Clara*, dont le manuscrit est perdu, de même que ceux du *Sompniarys* et du *Lapidarys*. Enfin, en 1283, il mit la première main à l'œuvre qui fit de lui l'historien populaire des Pays-Bas au moyen âge et constitue un de ses plus beaux titres de gloire : le *Spiegel der Historie*, d'après le monumental *Speculum Historiale* du dominicain Vincent de Beauvais, conseiller et bibliothécaire de Saint Louis. Des quatre parties que devait comporter le cycle, van Maerlant mena la première et la troisième à leur fin ; il avait remis la deuxième à plus tard et travaillait, vers 1289, à la quatrième lorsqu'il dut déposer la plume. Sans doute était-il tombé malade ; il dit en tout

(1) ...que jamais il ne trouva
Terre si douce que le Métier de Bruges
Pour la raison qu'il y était né.

cas avoir besoin de repos jusqu'à ce que Dieu lui permette de reprendre sa tâche. Son vœu, hélas ! ne se réalisa pas.

Vulgarisateur scientifique dont les œuvres n'ont rien de traductions serviles, mais sont des adaptations scellées du cachet d'un esprit supérieur, critique sérieux et averti dans ses ouvrages historiques, érudit dont l'étendue des connaissances éclate dans ses pages de théologie, de politique et de controverse morale, Jacob van Maerlant est aussi et surtout « le père de tous les poètes flamands » — *die Vader der Dietsche Dichteren allegader* — comme Jan Boendale l'appela dès le XIV^e siècle. Écrits à différentes périodes de sa vie, ses *Strophische Gedichten* — ainsi dénommés à cause de l'emploi de strophes de treize vers sur deux rimes seulement — forment la partie la plus personnelle de son œuvre et le montrent en pleine possession d'un art déjà remarquable. Les principaux sont les trois *Martijns* — suite de dialogues entre un certain Martin d'Utrecht et Jacob van Maerlant, lequel, catholique fervent, y stigmatise non sans vigueur les tares du clergé et de la société — et *Vanden Lande van Oversee*, poignant appel à la défense de la Terre Sainte qu'il trouva, quoique malade, la force de composer quand parvint en Flandre, en 1291, la pénible nouvelle de la prise par les Musulmans de Saint-Jean d'Acre, dernière cité chrétienne d'Orient. Parmi les nombreux autres *Poèmes strophiques*, citons : *Een Disputacie van Onser Vrouwen ende vanden Heilighen Cruce*, *Vanden Vijf Vrouden van O.-L. Vrouw*, *Van Ons Heren Wonden*, *Die Clausule vander Bible* et *Der Kerken Claghe*, — qu'il écrivit certainement au déclin de ses jours, car il y soupire :

Wat sagic in den spiegel claer?

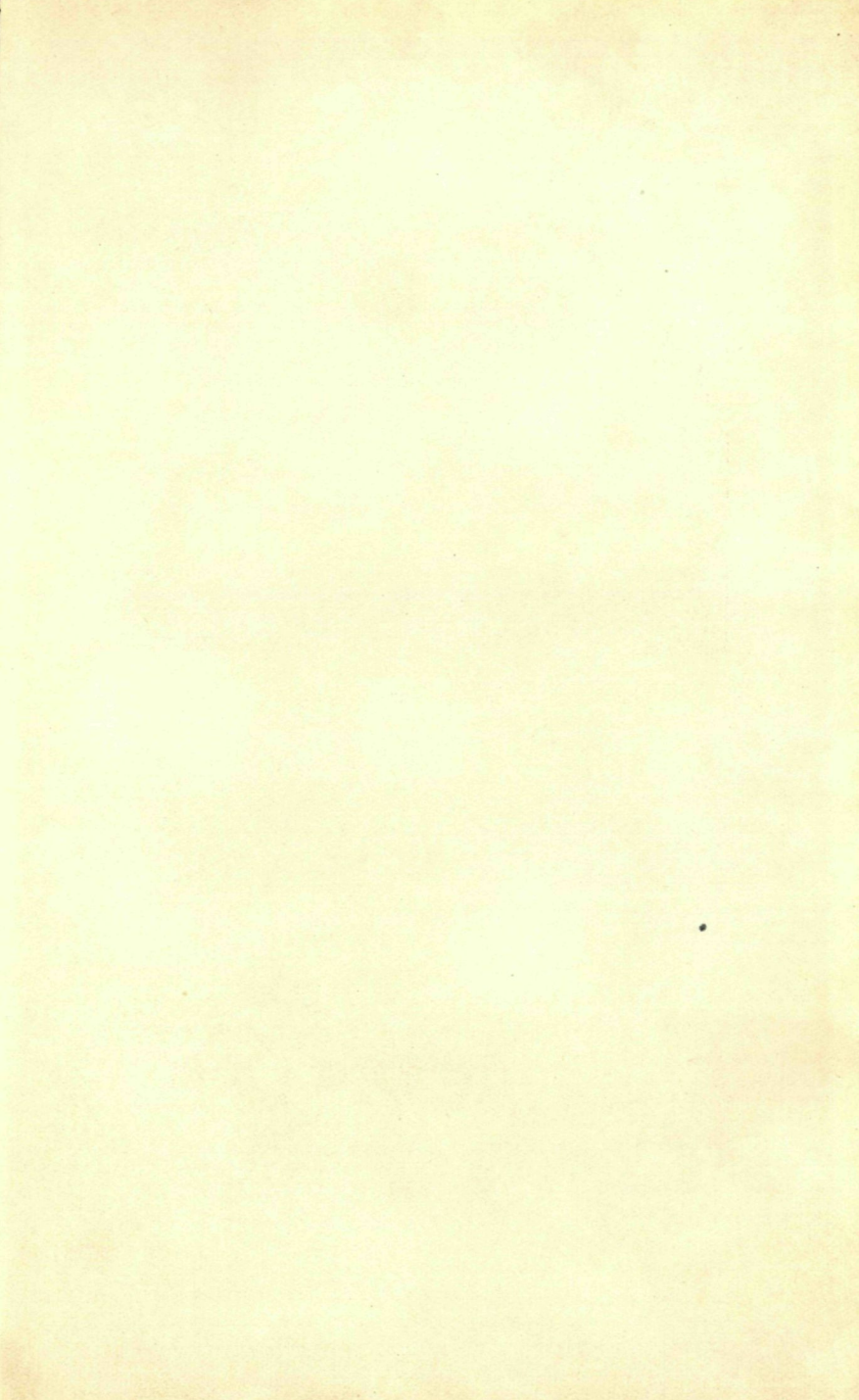
Mijn oude leven, mijn graue haer ! (1)

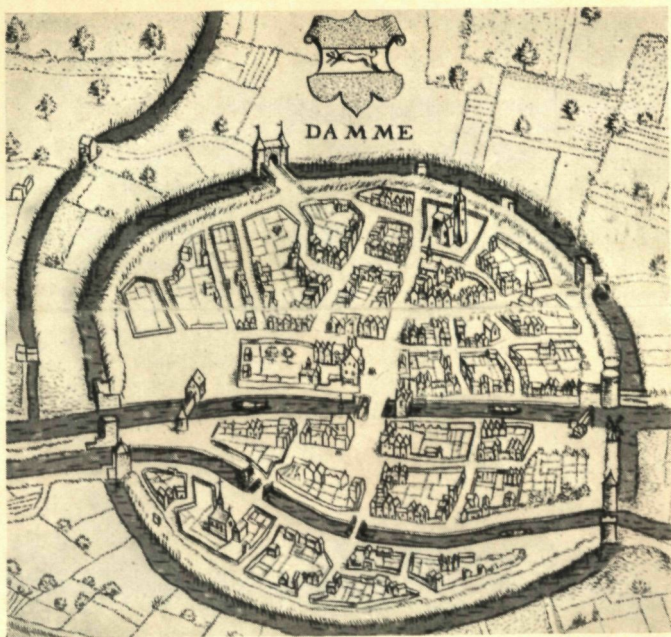
L'importance du rôle que joua Jacob van Maerlant est considérable. Il ne faut toutefois pas le grossir jusqu'à y rattacher, comme d'aucuns l'ont fait, la victoire flamande de Groeninghe. Les préoccupations politiques furent étrangères au poète. Ne trouve-t-on pas sous sa plume, dans la quatrième partie du *Spiegel Historiae*, soit vers 1288, un vif éloge du gouvernement de Philippe le Bel ? Située à l'écart des fermentations sociales, son œuvre est essentiellement éducative et moralisatrice. Il mit à la portée de ses compatriotes

(1) *Que vois-je dans le clair miroir ?
Ma vieillesse, mes cheveux gris !*

l'Histoire sainte et l'Histoire profane, leur rendit accessible toute la science de l'époque, en s'exprimant dans leur idiome propre, qu'il éleva à la dignité de langue littéraire. Ses ouvrages connurent une vogue extraordinaire — on sait, de source sûre, que de simples artisans possédaient des copies de la *Rijmbijbel* — et son empreinte marqua profondément les Lettres néerlandaises de ce temps dont l'histoire se confond avec celle de son école.

Ainsi Damme ne se contentait pas d'être en cette fin du XIII^e siècle le premier des centres commerciaux de l'Europe, elle était également un des foyers spirituels des Pays-Bas.





Plan de Damme, par Marcus GHEERAERTS (1562).



Plan de l'Ecluse, par Marcus GHEERAERTS (1562).

CHAPITRE II

SPLENDEUR

Dans le courant de l'hiver 1213-1214, Ferrand de Portugal était entré dans la ligue formée par Jean sans Terre, l'empereur Othon IV, les ducs de Brabant et de Limbourg, le comte de Hollande et la plupart des comtes palatins. L'ambitieux projet des coalisés de se partager la France fut déjoué par Philippe-Auguste, qui écrasa ses adversaires à Bouvines, près de Lille, le 27 juillet 1214. Ferrand de Portugal orna le triomphe de son suzerain, qui le ramena enchaîné à Paris et l'enferma dans la tour du Louvre d'où l'infortuné comte de Flandre ne sortit qu'après une captivité de douze ans.

Par une de ces répétitions dont l'Histoire offre maint exemple, les événements allaient, à la fin du XIII^e siècle comme à son début, entraîner la Flandre dans le camp du roi d'Angleterre en guerre avec le roi de France. Et pour la deuxième fois, un comte de Flandre expiera dans les fers sa révolte contre son suzerain.

Depuis huit ans, Gui de Dampierre était abreuvé, par Philippe le Bel, d'« injures, durtés et oppressions », quand une nouvelle humiliation, plus douloureuse que les autres parce qu'elle l'atteignait dans la fibre paternelle, vint s'ajouter à la somme de ses avanies. Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, ayant proposé l'union du prince de Galles et de la jeune Philippine de Dampierre, fille du comte de Flandre, celui-ci, père de dix-neuf enfants, avait accueilli avec satisfaction une aussi brillante alliance et les conventions matrimoniales avaient été signées à Lierre, le 31 août 1294. Mais le roi de France vit d'un œil courroucé l'établissement de liens familiaux entre son vassal et le plus acharné de ses ennemis. Il invita sournoisement Gui de Dampierre à se rendre « à Paris, à un certain jour, pour avoir conseil avecques luy et avecques les autres barons de l'estat du royaume ». A peine le comte de Flandre, accompagné de ses fils Jean et Gui, fut-il arrivé qu'on les arrêta tous les trois. Pour prix de leur liberté, le roi de France exigea que Gui lui livrât Philippine. La malheureuse petite princesse — elle avait huit ans! — qui n'avait commis d'autre crime que d'être la fiancée de l'héritier de la couronne

anglaise, fut remise, en février 1295, à Philippe le Bel, qui la fit élever avec ses propres enfants au palais du Louvre, où elle s'éteignit en 1306, sans avoir revu sa famille.

Pendant deux années encore, le vieux Gui de Dampierre supporta patiemment les mesures tyranniques du roi de France, qui défendit tout commerce de la Flandre avec l'Angleterre, laquelle interdit, par représailles, l'exportation des laines. Tandis qu'une flotte française croisait au large de la côte flamande pour en écarter les navires étrangers, Philippe le Bel envoya ses hommes d'armes dévaliser complètement Damme et les autres ports, sous prétexte que les marchandises qui s'y trouvaient appartenaient à des Anglais. Lorsque le comte de Flandre eut perdu tout espoir quant à un changement d'attitude du roi, son exaspération le poussa dans le cercle des alliés d'Édouard qui groupait l'empereur d'Allemagne Adolphe de Nassau, l'archiduc Albert d'Autriche, le duc Jean de Brabant, les comtes Renaud de Gueldre, Henri de Bar, Guillaume de Juliers, Jean de Hollande, et le sire Waleran de Fauquemont.

Aussitôt informé de la désobéissance de son vassal, Philippe le Bel le somma de comparaître à Paris. Gui de Dampierre répondit en mettant la Flandre en état de défense. Au commencement de l'été de 1297, l'armée française, forte de soixante mille hommes, s'ébranla, conduite par Philippe le Bel en personne. Béthune, Saint-Omer, Cassel et Bergues capitulèrent successivement. A Lille, en revanche, Robert de Béthune, fils aîné du comte Gui, repoussait tous les assauts; assiégé depuis le 23 juin, il ne rendra la ville que le 29 août, après avoir fait mordre la poussière à quatre mille assaillants. Le sort de la campagne se joua le 20 août, à Bulscamp, près de Furnes. Corrompue par l'or du roi de France, une partie de la noblesse flamande passa à l'ennemi en pleine bataille. Seize mille hommes tombèrent dans cette fatale journée, au soir de laquelle le comte d'Artois livra Furnes aux flammes. Gui de Dampierre attendait fiévreusement la venue des Anglais. Le 28, Édouard I^{er} arriva enfin. Il eût mieux valu qu'il ne traversât pas la mer. Les troupes qu'il amenait — vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers — étant manifestement trop peu nombreuses pour affronter avec quelque chance de succès les armées de Philippe le Bel, Gui de Dampierre ne put que conseiller la retraite immédiate sur Gand, afin de s'enfermer dans la place en attendant des renforts. Mais avant de quitter Damme où ils avaient débarqué, les Anglais cherchèrent noise aux bourgeois, en massacrèrent deux cents et pillèrent les entrepôts. Pareils alliés n'étaient guère plus souhaitables que l'ennemi.

Les troupes françaises, à qui plus personne ne disputait le passage,

entrèrent peu après à Bruges d'où Charles de Valois et Raoul de Nesle se précipitèrent à Damme. Ils faillirent y venger le désastre subi quatre-vingt-quatre ans plus tôt par la flotte de Philippe-Auguste, car les navires ayant amené les forces d'Édouard I^{er} se trouvaient encore en rade, et les marins anglais, disséminés dans la ville, ne réussirent que de justesse à regagner leurs bâtiments pour les conduire au large. En vue d'interdire désormais l'accès du port aux vaisseaux ennemis, Charles de Valois le fit fermer au moyen de poutres reliées par de lourdes chaînes.

A l'approche de la mauvaise saison, un désaccord naquit entre le comte de Flandre et le roi d'Angleterre, toujours à Gand, où Robert de Béthune était venu les rejoindre, après sa vaillante défense au siège de Lille. Gui de Dampierre, soutenu par son fils, estimait que les pluies d'hiver obligeraient bientôt les Français à se retirer et que le moment serait particulièrement favorable pour leur reprendre le terrain perdu. Édouard ne voulut rien entendre et entama avec Philippe le Bel des pourparlers en vue d'une trêve, qui fut conclue le 9 octobre. Robert de Béthune n'en tint pas compte et se porta sur Damme le lendemain, à la tête d'un détachement anglo-flamand. D'abord rejeté avec vigueur, il emporta finalement la place après plusieurs furieux assauts, où quatre cents Français laissèrent la vie et un plus grand nombre la liberté. Stimulé par ce succès, Robert de Béthune voulut lancer une attaque par surprise contre Bruges, mais il dut renoncer à son projet, des rixes ayant éclaté entre soldats anglais et flamands au sujet du partage du butin de Damme.

Primitivement limitée au 7 décembre 1297, la trêve fut prolongée par la suite jusqu'au 6 janvier 1300. Les Anglais, qui hivernaient à Gand et avaient déjà laissé à Damme le plus détestable souvenir, perpétrèrent un nouveau forfait. Ils allumèrent un incendie dans la ville, espérant pouvoir la mettre à sac à la faveur de la panique. Mal leur en prit. Les Gantois découvrirent l'abominable machination et, ivres de rage, massacrèrent impitoyablement six cents archers gallois. Sans les supplications du comte de Flandre, qui arrêtaient la tuerie, le roi lui-même aurait péri. Après ce monstrueux attentat, il ne restait à Édouard I^{er} et à son armée qu'à évacuer le pays au plus tôt. Sous le regard méprisant des populations flamandes, ils se retirèrent vers L'Écluse au début du mois de février 1298, mais durent attendre jusqu'au 21 mars les vaisseaux qui les ramenèrent en Angleterre, au terme d'une expédition où ils s'étaient couverts — non de gloire — mais de honte.

A l'expiration de la trêve, le jour de l'Épiphanie de l'an 1300, la Flandre, abandonnée par l'Angleterre, se trouva à la merci de la

France. L'armée de Charles de Valois, qui s'était mise en marche dès le 7 janvier, parut devant Damme au mois d'avril. Guillaume de Crèvecœur, fils de Gui de Dampierre, qui assumait la défense de la ville, opposa une résistance énergique, et Robert de Béthune accourut de Gand, dont il avait la garde mais qui ne semblait momentanément pas menacée, pour épauler son frère. Bien que leurs faibles effectifs fussent voués d'avance à la défaite, les valeureux fils du comte de Flandre n'abandonnèrent la place — pour se retrancher à Gand — qu'après avoir lutté jusqu'à la dernière extrémité et subi des pertes sanglantes. La population de Damme, qui avait appris à connaître les horreurs de la guerre, s'était enfuie à l'approche des Français. Lorsque les soldats ennemis pénétrèrent dans la ville, ils n'y découvrirent, dit-on, qu'une vieille femme assise à son foyer.

Le 8 mai, Charles de Valois atteignait Ardenbourg, ayant traversé la Flandre de part en part. Gand renonça à poursuivre la lutte et alla offrir les clefs de la ville au vainqueur. Ypres, que Gui de Namur était parvenu à conserver jusque-là, en galvanisant par son exemple le courage des assiégés, capitula également. Alors Gui de Dampierre, cassé par l'âge et le malheur, quitta sa retraite de Rupelmonde et se rendit à Ardenbourg pour supplier le comte de Valois de mettre fin aux hostilités. Charles de Valois lui conseilla de faire appel à la générosité du roi. Tristement, le comte de Flandre, ses fils Robert de Béthune et Guillaume de Crèvecœur, ainsi qu'une cinquantaine de fidèles chevaliers, décidés à partager jusqu'au bout le sort de leurs seigneurs, prirent le chemin de Paris, où ils arrivèrent le 24 mai. Intraitable, Philippe le Bel refusa même de les voir et ordonna qu'on les jetât tous, séparément, dans les cachots de son royaume.

Un an plus tard, le roi de France, qui avait confisqué le comté de Flandre pour l'incorporer aux domaines de la couronne, vint visiter sa nouvelle province, en compagnie de Jeanne de Navarre, son épouse. A Damme et dans les autres villes, les *Leliaerts* lui réservèrent une réception aussi enthousiaste que fastueuse. Mais partout, le peuple observa un silence glacial, qui effraya Philippe le Bel. C'était le silence précurseur de la tempête. Laissé pour mort, effacé des bannières flamandes au profit des fleurs de lys, le Lion noir respirait encore et les temps n'étaient plus éloignés où il allait, dans un sursaut de désespoir, reconquérir toute sa puissance. « La fortune, qui s'était jusqu'alors montrée si favorable au roi de France, tourna tout à coup sa roue », dit Villani, « et il faut en trouver la cause dans l'injuste captivité de l'innocente damoiselle de Flandre et dans la trahison dont le comte de Flandre et ses fils avaient été les victimes ».

Sitôt Philippe le Bel a-t-il tourné les talons que l'émeute gronde à Bruges, où les magistrats ont eu l'outrecuidance de vouloir forcer les gens des métiers à intervenir dans les dépenses faites pour la réception du roi. Un pauvre tisserand, déjà vieux, borgne et chétif, mais qui « savoit si bel parler que ch'estoit une fine merveille », se met à la tête de l'insurrection. Il se nomme Pierre de Coninc. Les *Leliaerts* tremblent et les artisans s'emparent du pouvoir. Mais Jacques de Châtillon, nommé gouverneur de la Flandre par Philippe le Bel et qui était allé reconduire son souverain jusqu'à la frontière, rentre à Bruges, suivi d'une armée de mercenaires français. En proie à une vive irritation, il déchoit la ville de tous ses privilèges et ordonne d'abattre ses murailles. Pierre de Coninc est obligé de gagner le large. Pas pour longtemps, car dès l'hiver, il reparait et, à sa voix, les métiers, comme un seul homme, se soulèvent de nouveau. C'est au tour de Châtillon à prendre la fuite, imité par de nombreux patriciens. A ce moment arrive à Bruges, où il devient sur-le-champ l'idole du peuple, Guillaume de Juliers, petit-fils de Gui de Dampierre, qui a troqué l'habit religieux (il était prévôt de Maestricht) contre la cotte d'armes. Sous sa vigoureuse impulsion, les affaires ne traînent pas. Il reprend le port de Damme, indispensable à la vie commerciale de Bruges, va raser les châteaux de Syssele et de Maele, dont les garnisons françaises sont passées au fil de l'épée. Simultanément, Pierre de Coninc reconquiert Ardenbourg. Hélas! Gand, dominée par les *Leliaerts*, se refuse à suivre le mouvement populaire. La rumeur se répand que Jacques de Châtillon achève de réunir une armée formidable pour châtier les rebelles. Bruges s'effraye de son isolement et la terreur des représailles la fait se retourner contre les chefs de la révolte. Guillaume de Juliers se retire dans le pays des Quatre-Métiers et Pierre de Coninc à Damme. Bruges se soumet le 14 mai. Le lendemain, on y publie dans toutes les rues que les gens ayant pris part aux émeutes ont intérêt à s'éloigner. Au cours de la nuit, cinq mille hommes quittent la ville. Les uns s'arrêtent à Damme, les autres remontent jusqu'à Ardenbourg. Le 17 mai, Jacques de Châtillon pénètre à Bruges, entouré de dix-sept cents chevaliers et d'une multitude d'arbalétriers. Comme il avait promis de n'amener qu'une faible escorte, les bourgeois conçoivent les plus noirs sentiments. Leur affolement gagne d'heure en heure. Déjà, ils se voient tous suspendus au gibet. Peu après la tombée du soir, des messagers courent à Damme pour y exposer aux bannis l'imminence du péril qui guette leurs familles. Sans hésitation, tous les fugitifs se rassemblent et rebroussement chemin dans la nuit, accompagnés de quelques habitants de Damme, d'Ardenbourg et de nombreux labou-

reurs. Le cri de *Scilt ende Vrient!* qui éclate, comme un rugissement, à l'aurore du 18 mai, apprend à Jacques de Châtillon, qui s'échappe à grand'peine, et aux *Leliaerts*, épouvantés, le terrible réveil du Lion de Flandre. Deux mois plus tard, il broyera dans la plaine de Groeninghe la plus redoutable des armées que la France féodale mit jamais sur pied. Quarante-cinq mille Français, opposés à vingt-cinq mille Flamands — « vile piétaille » que les chevaliers de la fleur de lys étaient trop follement sûrs d'écraser — laissèrent sur le terrain plus de quinze mille morts, dont soixante-huit princes, ducs et comtes, et onze cents chevaliers. Un moine de l'abbaye de Ter-Doest, à Lisseweghe, qui était paisiblement parti aux champs, à l'aube de la mémorable journée, pour faire les foins du monastère, ignorant le grand choc qui se préparait, en fut averti à la dernière minute et arriva à temps sous les murs de Courtrai pour s'y tailler une réputation légendaire en exterminant à lui seul cinquante-quatre chevaliers. Inconnu au matin du 11 juillet, Willem van Saeftingen était, le soir, célèbre dans toute la Flandre (1).

Le lendemain de cette lutte sans merci où, selon l'expression de Villani, « les desseins de Dieu accomplirent ce qui paraissait impossible aux hommes », la flotte flamande, qui gardait le port de L'Écluse repéra au large d'innombrables vaisseaux ennemis... Ils venaient approvisionner l'armée française, dont le désastre leur était encore inconnu. Sans doute en apprirent-ils alors la nouvelle et leur enleva-t-elle tout courage, car à l'issue d'un engagement, qui semble avoir été peu sévère, l'immense butin qu'ils apportaient tomba au pouvoir des communiers.

* * *

L'éclatant triomphe de Courtrai sut inspirer à la Flandre une confiance invincible dans son destin et lui donna, livrée à ses seules forces, la puissance quasi miraculeuse de tenir en échec, pendant de longues années, la France tout entière. Si le traité de Paris, signé

(1) Six ans plus tard, Willem van Saeftingen blessa grièvement son père-abbé au cours d'une discussion et tua le moine cellerier venu au secours de son supérieur. Il s'échappa du monastère et se réfugia dans la tour de Lisseweghe où les parents de l'abbé vinrent l'assiéger. Il parvint à les tenir en respect jusqu'à l'arrivée d'une troupe d'ex-frères d'armes de Groeninghe, conduite par Jean Breydel et le fils de Pierre de Coninc, qui le délivra et le mena en sûreté. Excommunié, il obtint son pardon en 1309, à la condition de s'engager parmi les chevaliers de l'Hôpital pour aller combattre les infidèles en Terre Sainte. Depuis lors, nul n'entendit plus jamais parler de lui. Meyerus rapporte une vieille rumeur selon laquelle van Saeftingen, débarqué en Orient, y aurait embrassé la religion de Mahomet. D'autres présumant que l'ancien moine de Ter-Doest trouva la mort en 1310, en participant avec les chevaliers de l'Hôpital à la conquête de l'île de Rhodes.

en 1320, l'amputait des châtelainies de Lille, Douai et Béthune, c'est-à-dire de ses terres wallonnes, il enregistrait, en revanche, ce résultat prodigieux qui en faisait un véritable succès pour la politique de Robert de Béthune, successeur de Gui de Dampierre : la France reconnaissait l'autonomie du comté de Flandre.

Ce premier quart du XIV^e siècle, qui vit le régime communal au faite de sa gloire, est aussi la période où Damme brilla dans toute sa splendeur (1). Arrêté pendant les hostilités, l'épanouissement commercial du port avait repris de plus belle après la délivrance de la Flandre. Constamment, sa rade était de nouveau couverte à perte de vue d'une forêt de mâtures, sur laquelle flottaient les pavillons de toutes les nations marchandes de l'Europe.

Les Vénitiens apportaient, outre leurs cargaisons de sucre chargées en Égypte, dans l'île de Crète et en Orient, du parmesan, de l'huile, de la rhubarbe, du vin de Chypre, des oranges de Sicile, du séné, du soufre, du mithridate, des parfums, de la lavande, du camelot de soie, du fil et du drap d'or; les drogues (aloès, andropogon, cardamome, myrobolans, zédoaire, sang-dragon, bédégar, ladanum, camphre, galbanum, etc.) et les épices (cannelle, cumin, poivre, coste, muscade, gingembre, etc.) qu'ils allaient acheter aux Indes, dans les pays du Levant et en Barbarie, d'où ils emportaient également du coton, des perles, du mastic, de la colophane, de la sandaraque, des lapis-lazulis, de la gomme arabique, de l'alun, de la myrrhe et des animaux exotiques. Les Espagnols débarquaient une quantité de fruits : amandes, figes, citrons, oranges, grenades, olives, prunes, raisins; du cuir de l'Afrique du Nord, des basanes et du cordouan, de la toile à voile pour grands navires, de la cire, du fer, du mercure des royaumes de Castille et de Léon, du vin, du sel, de l'anis, de la réglisse, des soieries, des draps d'or, du rouge d'Andrinople, des parfums, des kermès, ainsi que des perles, du safran, de la gomme arabique et du riz cherchés en Asie. Les *Oosterlingen* amenaient les produits de l'Allemagne — froment, vins du Rhin, bois de toutes espèces, acier, fer, cendres (dont on fabriquait la soude), laine, pastel — et des contrées nordiques : ambre, argent, cire, saindoux,

(1) La célébrité du pays du Zwin s'étendait si loin que Dante, ayant à décrire, dans son immortelle *Divine Comédie*, les berges séparant, en Enfer, le fleuve des larmes du désert de sable brûlant, les comparait aux digues élevées par les Flamands entre Bruges et Cadzand :

*Quale i Fiamminghi tra Cazzante et Bruggia,
Temendo il flotto che vèr lor s'avventa,
Fanno lo schermo, perché il mar si fuggia.*

(De même que les Flamands, entre Cadzand et Bruges, craignant le flux qui se précipite contre eux, élèvent des digues pour repousser la mer.)

suif, poix, lin, gerfauts, peaux de cerf, de chevreuil et d'élan, fourrures de castor, de loutre, de renard, de zibeline et d'hermine; les bœufs, les chevaux, le froment, la graisse fondue, le suif et les cuirs du Danemark; le salpêtre, la cire, l'étain, le cuivre et l'or en lingot de Pologne, de Bohême, de Hongrie. Enfin, les Anglais arrivaient avec des charbons de terre et de bois, du plomb, de l'étain, des draps, du fromage, de la bière et surtout de la laine; les Portugais avec des soieries, du fil et du drap d'or, des brosses de sparterie, du cuir, de l'huile, du vin, des figues, des raisins secs, des kermès, des perles, des parfums; les Français avec des vins rouges et blancs, du papier à écrire, du canevas, du chanvre, de l'huile, du sel du Poitou; les Écossais avec du cuir, de la laine, mais principalement du fromage.

Ajoutons, pour donner une idée approximative de l'intensité du trafic dont Damme était alors le centre, que les marchands y trouvaient aussi des couvertures de toile, des chapeaux de feutre, des matelas, des oreillers, des mouchoirs, des souliers, des bagues de verre; des chaudrons de Dinant et de Cologne, des cuirasses, des cloches et des sonnettes, des ciseaux pour tondeurs, des enclumes, des lastes, des faux, des vans, des meules de foin et des meules à aiguiser; des plumes, de la corne, des fanons de baleine, de la tourbe; des peaux de bouc, de chien, de chat et de lièvre; des bourres de laine et de soie, des câbles, des cordages, des flottes de liège, des carrelets, du goudron et de la courée; de l'hydromel, du vinaigre de vin, du miel et des œufs, des cerises, des marrons, des noisettes, des pommes et des prunes; de l'ail, des oignons, des poireaux, des navets; de l'armoise, de l'avoine, des cardères, de la garance et de la gaude; du houblon, des vesces, de la graine de lin, du tourteau; des veaux et des porcs; des aloses, des anguilles, de l'aiglefin, de l'esturgeon, du stockfisch, des lamproies, du saumon, des maquereaux, des harengs; de la calamine, de la chaux, de la couperose, de la crème de tartre, du vert-de-gris, de la limaille de fer, etc.

A destination de la Grèce et de l'Allemagne méridionale, partaient de Damme des armes fabriquées à Bruges et à Bruxelles; vers la plupart des contrées d'Europe : du beurre, de la bière, des poissons séchés, des poissons salés. Mais c'étaient les fameux draps de Flandre qui constituaient de loin, avec la toile et les tapis, le principal article d'exportation. Aucun navire ne levait l'ancre sans en avoir pris un plein chargement à bord (1) car, des rivages de la Baltique à ceux

(1) Il est à noter que les Brugeois qui, au siècle précédent, effectuaient eux-mêmes ces transports, ne se déplacent plus; de marchands-navigateurs, ils se sont mués en courtiers; leurs bénéfices n'en sont que plus fabuleux.

de la Méditerranée et des côtes de l'Irlande aux confins de la Russie, ils jouissaient sur tous les marchés d'une vogue telle que les ateliers flamands, malgré la quantité considérable qu'ils en produisaient, ne parvenaient pas à suivre le rythme de la demande (1).

Des comptoirs ou des dépôts avaient été installés à Damme par la Hanse de Londres (dont faisaient partie les principaux marchands de l'endroit), par les Lombards, par les *Oosterlingen*, ainsi que par les plus grands banquiers et négociants étrangers : les Centurioni, Adornes, Jean de Monmartin, Jacques Poussard, Alonzo de Castille, Loys de Vadata. Les usages réglant la navigation dans les ports français s'étaient introduits chez nous et comme les contestations d'ordre maritime se jugeaient à Damme, la traduction des *Rôles* ou *Jugements d'Oléron*, qui définissaient en vingt-quatre articles lesdites coutumes, portaient le nom de *Seerecht van Damme* ou Droit maritime de Damme, lequel se répandit de nos provinces dans les pays septentrionaux, où il est demeuré l'élément de base des codes actuels. La ville possédait l'étape — c'est-à-dire le monopole d'achat et de revente — des vins français, des harengs, de la poix, du goudron et de la cendre. Sa richesse provenait essentiellement des bénéfices qu'elle réalisait sur ces vastes opérations. Le chiffre de la population oscillait probablement aux environs de sept mille habitants. Le territoire bâti était plus étendu qu'aujourd'hui : les anciens documents signalent les noms d'une cinquantaine de rues. Le Marché-au-Blé, une des places principales, complètement disparue, se trouvait à faible distance au nord du pont de Damme ; le canal de Bruges à L'Écluse traverse l'emplacement qu'il occupait. *Extra-muros* se développait la paroisse de Sainte-Catherine, dont l'église — qui s'élevait au sud-ouest de la ville actuelle, où l'on n'aperçoit plus maintenant que des champs — existait déjà avant la fin du XIII^e siècle. Il est à présumer qu'elle devait sa construction à des marchands français, car l'abbé de Saint-Quentin-en-Vermandois la patronnait. Au nord de la ville, on rencontrait la chapelle, où les fidèles allaient vénérer la célèbre Croix de Damme dont la légende raconte que des pêcheurs la trouvèrent en mer, et qui est encore portée de nos jours dans la procession du Saint-Sang, à Bruges. A l'ouest, au-delà de l'enceinte, sur la berge d'un marais appelé de

(1) S'il fallait une preuve supplémentaire de la merveilleuse prospérité du port de Damme, il suffirait de signaler que le comte de Flandre pouvait, au début du XIV^e siècle, constituer sans peine sur la recette du tonlieu — dont il se réservait certainement la grosse part — des rentes d'un montant total de 2.500 livres, auxquelles vint s'ajouter, après la victoire de Groeninghe, la pension accordée à Pierre de Coninc pour services rendus au pays.

Zeuge, se blottissaient les maisonnettes des lépreux. Quant à l'église Notre-Dame, qui se dressait en ce temps-là au bord des flots, elle avait dû être agrandie par suite de l'accroissement de la population. Depuis 1300, Jacob van Maerlant, mort en pleine gloire, y reposait à l'entrée, au pied de la tour. Une cinquantaine d'années plus tard, on scella sa sépulture d'une dalle funéraire ornée de son image gravée au trait. Elle le représentait en clerc, assis, lisant attentivement, la tête levée, à l'aide de bécicles, un livre placé sur un pupitre. La dalle était en pierre bleue avec incrustations de marbre blanc correspondant à certaines parties du dessin : la tête, les mains, les décorations du vêtement. Sur la bordure courait le texte de l'épithaphe en caractères gothiques :

HIC RECUBAT JACOBUS VAN MAERLANDT INGENIOSUS
TRANS HOMINES GNARUS, RHETOR, ASTUQUE DISERTUS
QUEM LAUS DICTANDI RHYTMOS, PROVERBIA FANDI
TRANSALPINAVIT, FAMAQUE PERENNE DONAVIT
HUIC MISERERE DEUS, CUJUS SEXTUS JUBILOEUS
POST SUMMUM NOMEN NUMERI PROH ABSTULIT OMEN (1)

Nul ne soupçonnait alors l'étrange autant que fâcheuse aventure réservée par l'avenir à ce tombeau...

* * *

L'entente n'était pas toujours parfaite entre Damme et Bruges. Il arrivait que la première méconnût l'autorité de la ville-mère et osât même le prendre de haut. En 1303, alors que la Flandre, métamorphosée par son succès de Groeninghe, accomplissait le prodige de lancer une offensive simultanée contre ses ennemis du nord et du sud, la flotte de Gui de Namur, partie de Damme le 22 avril, avait

(1) *Ci-gît le savant Jacob van Maerlant, orateur, expert dans les subtilités du langage, dont l'érudition dépassait la capacité humaine. La célébrité qu'il acquit, en composant des vers et des moralités, le fit connaître au-delà des Alpes et lui procura un renom éternel. O Dieu, ayez pitié de celui qui fut hélas ! ravi à la gloire, l'année du sixième jubilé après le plus haut chiffre.*

Le lecteur sera peut-être intrigué d'apprendre comment les mots *sixième jubilé* après le plus haut chiffre ont pu indiquer aux historiens l'année de la mort du poète. Rappelons que le plus haut chiffre romain est M, ayant la valeur de 1000. Quant aux jubilé, il s'agit, dans le culte catholique, des pardons solennels qui furent institués pour la première fois en 1300 et devaient être célébrés tous les siècles, mais dont la périodicité fut ramenée à cinquante ans par le pape Clément VI, qui régna de 1342 à 1352. L'inscription du tombeau de van Maerlant fait évidemment allusion, sous peine de non-sens, au sixième jubilé *demi-séculaire* et révèle par ses termes mêmes que la pierre sépulcrale ne fut pas placée avant 1350. *Sextus jubiloeus post summum nomen numeri* signifie donc la trois-centième année après l'an mille.

soumis Middelbourg et l'île de Schouwen. L'année suivante, lorsque les milices brugeoises se dirigèrent vers L'Écluse, où elles devaient s'embarquer pour aller achever la conquête zélandaise, les Dammois refusèrent de leur laisser traverser la ville. Aux termes d'une ordonnance datée du « vendredi devant les Pasques flories », Philippe de Thiette, à qui les Brugeois s'étaient plaints, exigea que les portes de Damme fussent, à l'avenir, tenues ouvertes à toutes les heures du jour afin de permettre aux Brugeois de passer par la ville quand bon leur semblerait. En outre, comme l'application du recours judiciaire donnait lieu à des frictions continuelles entre échevins des deux villes, Philippe de Thiette rappela de façon formelle que « cil de Bruges sont et demeurent kief de ceaux du Dam » et que tout jugement prononcé par les échevins de Damme était susceptible d'appel auprès de la *kief-ville*.

Ces petites querelles d'amour-propre n'empêchaient pas Bruges et Damme de se retrouver d'accord dès qu'il s'agissait de tomber à bras raccourcis sur une tierce ville menaçant leur prépondérance commerciale. Ce fut le cas en 1323, année où Louis de Nevers commit la faute d'accorder la seigneurie de la « justice de l'eau de l'Escluze et du Zwin » — apanage traditionnel des magistrats de Bruges ou de Damme — à son grand'oncle Jean de Namur, lequel, aggravant l'erreur initiale, enleva sa charge au bailli de Damme pour la confier à un bourgeois de L'Écluse, fit installer une grue dans ce dernier port et fonda un marché qui devait assurer à la ville le monopole de certains produits. Or, L'Écluse florissait de jour en jour et comptait déjà cinq mille habitants. N'était-il pas à craindre que, gonflée de sa jeune importance et se voyant soutenue par son nouveau seigneur, elle ne fît preuve d'insubordination vis-à-vis de Bruges et transgressât les règlements qui interdisaient aux navires de mer de décharger leurs cargaisons ailleurs que sur les quais de Damme? Jean de Namur, ayant rassemblé de nombreux hommes d'armes à L'Écluse, mesure de précaution inspirée par le vif mécontentement des Brugeois, ceux-ci, dont les protestations n'avaient abouti à rien, se persuadèrent qu'il méditait un coup de force. Ils renoncèrent à des palabres inutiles pour s'armer sans retard et marchèrent sur L'Écluse, rejoints en cours de route par les Dammois. Au bruit du soulèvement, Louis de Nevers était accouru de Courtrai pendant la nuit. Ses paroles conciliatrices n'avaient pu empêcher le départ de la troupe, qu'il s'obstinait à suivre en ne cessant de prier les chefs de faire demi-tour. Mais les Brugeois et les Dammois ne l'écoutèrent pas plus qu'il n'avait lui-même prêté l'oreille à leurs doléances et il dut se résigner au rôle de spectateur de la bataille. Jean de Namur,

qui s'était audacieusement avancé à la rencontre de ses adversaires, les refoulant même au premier choc, finit par plier sous leur poussée. Perdant du monde en abondance, il se réfugia, avec les débris de ses forces, à l'intérieur de L'Écluse; les poursuivants y entrèrent sur ses talons et traquèrent impitoyablement ses soldats, dont beaucoup préférèrent se jeter dans les flots du Zwin plutôt que de se laisser capturer. A grand'peine, le comte de Flandre parvint à obtenir des assaillants la grâce de Jean de Namur, qu'ils n'enchaînèrent pas moins pour le ramener en barque à Bruges où ils l'emprisonnèrent au Steen. L'appel adressé au roi de France par Marie d'Artois, épouse du captif, n'intimida nullement les Brugeois. Ils déclarèrent que Jean de Namur ne serait relâché qu'à deux conditions : qu'il reconnût leur suprématie sur L'Écluse et que le comte de Flandre leur accordât rémission pleine et entière pour la révolte. Jean de Namur manifestant peu d'empressement à s'incliner, les Brugeois reprirent le chemin de L'Écluse, massacrèrent une partie de la population, pillèrent les marchandises, détruisirent la grue et incendièrent la ville. Leur colère s'était calmée quand, dans la nuit du 9 au 10 octobre, Jean de Namur brûla la politesse à ses geôliers. L'annonce de son évasion provoqua une nouvelle explosion de fureur à Bruges et à Damme. L'agitation atteignit bientôt une telle recrudescence que Louis de Nevers, qui s'était retiré en France — où il vécut pour ainsi dire constamment, loin de ses sujets sur lesquels il n'eut jamais la moindre parcelle d'autorité — fut obligé de regagner la Flandre au début du mois de décembre. Il n'y revenait du reste que pour apporter les lettres par lesquelles Jean de Namur pardonnait aux Brugeois la destruction de L'Écluse et sa propre arrestation. Le 9 avril suivant, Louis de Nevers confirmait les privilèges de la juridiction de Bruges sur l'Écluse, lui donnant ainsi gain de cause sur toute la ligne. Heures enivrantes d'un régime où une ville dictait la loi au souverain, dont l'humiliation explique la hargne quand le conflit tournait à son avantage.

L'insurrection brugeoise fut le prologue du terrible soulèvement qui ensanglanta la Flandre pendant cinq ans. Poussés à bout par les exactions des agents gouvernementaux, les *kerels* — ou paysans des châtellenies de la côte — se dressèrent contre la noblesse au cours de l'hiver 1324. Bruges prit aussitôt la direction du mouvement, entraînant dans son sillage Damme et les autres villes des environs. En peu de mois, toute la population flamande, tant urbaine que rurale, fut acquise à la révolte. Gand seule, fermement aux mains du patriciat, demeura à l'écart. On déploya, de part et d'autre, une effroyable cruauté. Tandis que les chevaliers égorgeaient le peuple des campa-

gnes et incendiaient les chaumières, les bandes de *kerels* se ruaient sur les châteaux qu'ils pillaient et livraient aux flammes, après en avoir assassiné les occupants. En 1325, Louis de Nevers, de passage à Courtrai, se vit appréhendé par les gens des métiers, qui massacrèrent les conseillers qui l'entouraient. Il faillit subir le même sort, mais les Brugeois se contentèrent de le garder à vue. Le 4 novembre, l'interdit fut jeté sur la Flandre, à l'intervention du roi de France Charles le Bel, qui accusa les mutins de lèse-majesté et rassembla des troupes à Saint-Omer en vue d'une expédition punitive. Ces mesures ébranlèrent les rebelles et provoquèrent parmi eux, outre des défections, une scission entre modérés et extrémistes. Les premiers parurent l'emporter : le comte de Flandre fut remis en liberté et la paix conclue à Arques, le 19 avril 1326. Mais les *hoofdmannen*, c'est-à-dire les capitaines des bandes populaires, soutenus par une masse de fanatiques, qui s'entêtaient à rêver d'une domination absolue du « commun », refusèrent d'obtempérer aux clauses du traité exigeant leur destitution. A peine les baillis comtaux s'étaient-ils réinstallés qu'ils durent chercher leur salut dans une fuite précipitée. Les extrémistes bâillonnèrent les modérés et, sous la conduite d'un paysan de la châtellenie de Furnes, le fameux Jacques Peit, une terreur sans précédent s'organisa. Quiconque ne se déclarait pas ouvertement en faveur des *kerels* était impitoyablement exterminé, même les gens d'église. Peit poussa la férocité jusqu'à contraindre des nobles à se faire, sous les yeux de la populace excitée, les tueurs de leurs propres parents. Gorgés de haine, les hommes semblaient revenus aux temps de la plus sombre barbarie.

Enfin, Philippe de Valois, monté sur le trône de France en mai 1328, se décida à mettre un terme à la révolte qui s'enhardissait chaque jour et laissait Louis de Nevers complètement impuissant. Le 23 août 1328, son armée écrasa, au pied du mont Cassel, les seize mille Flamands de Nicolas Zannekin qui trouvèrent la plupart une mort héroïque aux côtés de leur chef. Le soulèvement des *kerels* de Flandre avait vécu.

Aux atrocités de la guerre succédèrent celles d'une répression implacable. Les vainqueurs mirent la Flandre maritime à feu et à sang, n'épargnant ni les vieillards ni les femmes ni les enfants. La confiscation des chartes et privilèges des cités rebelles atteignit Damme et les autres petites villes du Zwin. D'énormes amendes furent infligées. Damme dut, pour sa part, verser 3.000 livres, sans préjudice du paiement au comte de Flandre d'une rente perpétuelle de 1.000 livres. Tous ceux qui avaient exercé une autorité quelconque au nom des insurgés périrent sur l'échafaud ou sur la roue. A Damme,

s'élevèrent les instruments de supplice et de torture où étaient menés aussitôt après jugement les Brugeois reconnus coupables de conspiration. En trois mois, plus de dix mille exécutions eurent lieu en en Flandre. A ce prix, l'ordre régna.

On ne prononça pas seulement des peines capitales; les manifestations les plus anodines d'hostilité au pouvoir établi firent l'objet de sanctions. C'est ainsi que, pour avoir proféré à l'adresse du gouvernement de Louis de Nevers des paroles considérées comme offensantes, un bourgeois de Damme fut condamné à suivre pendant quatre ans les processions de sa ville et celles de Bruges, en chemise et pieds nus, escorté de sergents d'armes chargés de proclamer son crime et son châtiment.

* * *

Bastion de la fidélité à Louis de Nevers pendant la révolte des *kerels*, Gand était devenu douze ans plus tard le champion de la résistance au même prince et Jacques van Artevelde dirigeait les destinées de la Flandre. En réussissant, au mois de juin 1338, à obtenir des rois de France et d'Angleterre en guerre la reconnaissance de la neutralité flamande, incluant la liberté des échanges commerciaux avec l'un et l'autre des belligérants, il avait sauvé le pays de l'affreuse crise économique où l'avait plongé l'ordre de cessation du trafic avec l'Angleterre, décrété deux ans auparavant par Louis de Nevers. Mais la neutralité ne fit pas long feu. Dans le dessein de consolider l'hégémonie gantoise, van Artevelde accepta l'offre d'alliance anglaise et, le 26 janvier 1340, Édouard III, ayant pris, sur le conseil de celui qu'il nommait son « compère », le titre de roi de France, recevait le serment des échevins des « trois villes » : Gand, Bruges, Ypres. Automatiquement, la Flandre se trouvait impliquée dans la guerre de Cent Ans, dont les premiers événements se dérouleront au pays du Zwin.

C'est au port de L'Écluse que, le 19 juillet 1338, la Flandre étant encore neutre, Jacques van Artevelde va saluer, à bord du navire royal, Édouard III, qui, la veille, avait quitté Yarmouth, accompagné de son épouse Philippine de Hainaut, des comtes de Derby, de Warwick, de Pembroke, de Kent, de Suffolk, d'Arundel et de nombreux autres seigneurs, pour rencontrer à Anvers les comtes de Gueldre, de Looz, de Juliers, de La Marek et le duc de Brabant, ses alliés contre Philippe de Valois.

C'est dans la rade de L'Écluse également que se livre, le 24 juin 1340, le mémorable combat naval où l'Angleterre remporta sur la France un succès éclatant. Ayant quitté la Flandre le 19 février,

Édouard III avait promis d'être de retour « decha arrière oultre mer en propre personne, à jour de la Nativité Saint Jehan Baptiste ». Philippe de Valois résolut d'attaquer les vaisseaux qui ramèneraient le roi, et sa flotte parut, dès le 8 juin, à l'entrée du Zwin. Elle se composait de huit cents voiles (dont trente galères génoises obéissant à un corsaire nommé Barbavara et cent nonante gros navires) et transportait trente-cinq mille hommes d'armes. Une partie des troupes débarqua dans l'île de Cadzand où, sur l'ordre de Nicolas Béhuchet, trésorier du roi, qui assumait le commandement suprême de l'expédition, elle massacra la population et bouta le feu aux masures. Alarmés, les Brugeois accoururent à L'Écluse, pour laquelle ils redoutaient un sort pareil s'ils ne la protégeaient. Mais les navires français ne tentèrent rien contre la ville. Attachés les uns aux autres au moyen de chaînes afin d'éviter que la marée les déportât, ils attendaient, abrités derrière les dunes qui les masqueraient à la vue de la flotte anglaise, l'heure où celle-ci pénétrerait dans le Zwin pour l'assaillir à l'improviste et s'emparer du roi. Édouard III, qui pensait s'embarquer le 12 juin, fut averti, le 10, du piège qu'on lui tendait. Il retarda son départ jusqu'à ce que trois cents navires environ l'eussent rejoint au port d'Orwell et prit la mer le 22 juin. Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, les côtes de Flandre furent en vue. Le roi freina l'allure de ses vaisseaux et, près de Blankenberghe, envoya trois chevaliers à terre. Du sommet des dunes, ces derniers, après avoir couvert quelques centaines de mètres, aperçurent au loin toute la flotte ennemie embossée dans le Zwin. Ils retournèrent aussitôt à bord et, au reçu de leurs informations, le roi fit jeter l'ancre pour la nuit. Le 24 juin, dans la matinée, les bâtiments anglais reprirent prudemment leur marche vers l'embouchure du Zwin. Pendant qu'ils luttaient contre le vent et la marée pour remonter le golfe, les galères de Barbavara en sortirent et la bataille s'engagea sur-le-champ. Elle fut rude, car Barbavara était un habile manœuvrier. En s'élançant à l'abordage, Édouard III eut la cuisse perforée par une flèche ; il n'en continua pas moins de se battre avec ardeur, vaillamment secondé par ses compagnons. L'Italien s'avoua finalement vaincu et prit le large. Nicolas Béhuchet, qui avait refusé d'écouter le conseil de Barbavara de gagner la haute mer au lieu de se confiner dans le havre de L'Écluse, où il perdait l'avantage de sa supériorité numérique, crut alors sa victoire assurée. Ne disposait-il pas de quatre fois plus d'hommes que les Anglais — meurtris en outre par le premier choc — et ses vaisseaux n'étaient-ils pas plus nombreux et plus puissants ? Plein de confiance, il ordonna de rompre les chaînes qui renaient les bâtiments et les précipita sur la flotte

d'Édouard III, que la marée montante poussait à présent dans le Zwin. Ce fut une mêlée hideuse. Point de merci pour les soldats de Béhuchet jetés sur le rivage ou y cherchant refuge : séance tenante, les paysans les mettaient à mort, en représailles de la tuerie de Cadzand. Sur mer, le combat se prolongeait, âpre, indécis, quand soudain les trompes des marins flamands retentirent aux oreilles des Français comme un hallali. Leurs embarcations survenaient de toutes parts : du fond du Zwin, d'où elles arrivaient de Mude, de Houcke, de Monnikerede, de Damme, de Bruges ; du port de L'Écluse même, des baies voisines. Unies aux Anglais, elles anéantirent presque entièrement la flotte de Philippe de Valois. Sur cent nonante grosses nefes, vingt-quatre seulement parvinrent à s'échapper. Nicolas Béhuchet tomba aux mains des Flamands qui le pendirent au haut d'un mât. Le carnage fut tellement épouvantable que « la mer en estoit tout ensanglantée » et les flots rejetèrent, plusieurs jours de suite, une foule de cadavres sur la grève.

C'est à L'Écluse encore qu'Édouard III se rembarqua secrètement pour son royaume le 28 octobre 1341, adressant, au moment d'appareiller, un message à ses « chers et bien amez burghmaistres, eskevins, capitaines et conseilz de Gaunt, Brugges et Ypre, et aultres bones villes de Flandres et à toute la communaulté du pays de Flandre », pour leur expliquer l'urgente nécessité de son retour en Angleterre, à cause de l'attitude suspecte de ses ministres, qui lui faisait craindre que « si nous ne mettions aide par nous meismes, nos mauveis ministres susditz mettroient hastivement nostre people en meschief ou en désobéissance de nous ».

C'est à Damme que Louis de Nevers réunit en « parlement », le 9 novembre 1342, les députés des villes de Flandre et s'évertua en pure perte à les détourner de l'alliance anglaise, pendant que le siège de Vannes accaparait Édouard III. Toutes les vues qu'il exprima, tous les arguments qu'il développa se heurtèrent à un refus intrinsèque. Situation vexante d'un prince sans pouvoir aucun sur les représentants de son peuple, et qui dut ressentir comme une injure supplémentaire la présence, dans la salle même des délibérations, de l'observateur du roi d'Angleterre, William Trussel, chargé d'entretenir l'enthousiasme des communes flamandes dans la lutte contre la France.

C'est derechef à L'Écluse que les vaisseaux d'Édouard III vinrent mouiller le 5 juillet 1345. Le roi répondait au cri d'alarme de Jacques van Artevelde, dont le gouvernement dictatorial exercé sur la Flandre avait considérablement affaibli la popularité. Le prestige du *Sage Homme* fléchissait jusque dans sa propre ville où il s'était montré

incapable, le 2 mai, d'empêcher l'affreux massacre de foulons, perpétré par les tisserands sur le Marché-du-Vendredi. Une série de conférences eut lieu à L'Écluse entre le roi, van Artevelde et les députés des « trois villes ». La dernière se déroula le 22 juillet. Le dimanche 24, Jacques van Artevelde rentrait à Gand pour y tomber sous la hache d'un énergumène, au cours d'une émeute fomentée en son absence par les tisserands (1).

Enfin, c'est à Damme qu'aborda le 16 juillet 1346, escorté de vingt vaisseaux montés par six cents archers, Hugues d'Hastings, lieutenant d'Édouard III. Les Anglais se trouvant en Picardie, prêts à livrer bataille aux Français, il venait, au nom de son souverain et en exécution des traités d'alliance, réclamer l'appui des Trois Membres de Flandre. Ces derniers, fidèles à leur engagement, armèrent les milices qui s'ébranlèrent vers l'Artois le 2 août. Mais avant qu'elles eussent pu réaliser leur jonction avec Édouard III, la décision était tombée. Sans quoi à Crécy, où le roi d'Angleterre infligea, le 26 août, une sanglante défaite à Philippe de Valois, on eût vu les Flamands dans un camp et, dans l'autre, le comte de Flandre Louis de Nevers, qui resta parmi les morts, donnant en vassal exemplaire sa vie pour le roi de France, après lui avoir sacrifié pendant vingt-quatre ans les intérêts de son peuple, ceux de sa dynastie et les siens propres.

L'année suivante, en septembre, une trêve intervint entre la France et l'Angleterre. Hélas ! Le carnage ne cessait sur un théâtre que pour en désoler un autre : quelques mois plus tard, la guerre civile éclatait en Flandre... Mais tandis que les tisserands, dont la domination tyrannique a suscité des haines mortelles, et leurs adversaires, alliés à Louis de Maele, fils et successeur de Louis de Nevers, s'entre-tuent sauvagement, le plus terrible des ennemis surgit à L'Écluse, un ennemi dont ni l'un ni l'autre des rivaux ne doit espérer le secours, mais qui va sinistrement les mettre d'accord. Les marins chuchotent qu'il est monté à bord sur les rives lointaines des Indes ou du Cathay. Il a traversé l'Arabie, l'Asie mineure, la Grèce, l'Égypte, y fauchant les deux tiers de la population. Puis, il a débarqué en Italie. Les Alpes n'ont pu arrêter son élan, car on a bientôt signalé sa présence maudite à Montpellier et à Avignon. Le long du Rhône, il a marqué un temps d'arrêt. On a espéré qu'il était repu,

(1) Ignorant l'assassinat de van Artevelde, Édouard III avait levé l'ancre ce même 24 juillet, avec les cent trente navires qui l'accompagnaient, sans savoir encore s'il opérerait une descente en Bretagne ou en Gascogne, où ses troupes combattaient; peu après son départ de L'Écluse, il fut assailli par une formidable tempête qui le jeta, le surlendemain, sur la côte d'Angleterre.

fatigué par la foudroyante conquête d'un empire aussi immense. Mais ayant soufflé, il n'a pas tardé à envahir l'Espagne et l'Allemagne, semant partout l'effroi sur son passage. Et en 1348, un long cri d'épouvante jaillit en Flandre : la peste noire s'est déclarée au port de L'Écluse !

Avec une rapidité incroyable, l'épidémie se répandit à l'intérieur du pays, exerçant d'horribles ravages. Rien qu'à Tournai, on compta, dit Gilles li Muisis, vingt-cinq mille victimes. Ailleurs, l'hécatombe revêtit vraisemblablement les mêmes proportions désastreuses. Un léger gonflement sous les aisselles et l'apparition sur le corps de taches noirâtres constituaient les symptômes fatals : le trépas suivait à deux ou trois jours. Affolé, le peuple hantait les églises pour s'y abîmer en lamentations. Toutes réjouissances abolies, la vie n'était plus qu'une attente anxieuse de la mort, au milieu de la fétidité des cadavres, dont l'amoncellement transformait chaque cité en charnier et exigeait la création de nouveaux cimetières. Alors, d'étranges cortèges se mirent à sillonner les routes de Flandre, à l'instar de ceux qui avaient parcouru ou parcouraient encore l'Europe. Vêtus de robes noires qui leur tombaient sur les pieds, la tête enveloppée d'un capuce marqué d'une croix écarlate, les Flagellants, dont des sectes étaient apparues à Bruges, à L'Écluse, à Damme et dans la plupart des villes flamandes, croyaient pouvoir obtenir par leurs exercices expiatoires la levée du châtiment divin. Extraordinairement nombreux dans nos régions — « dedans le Noël en suivant qui fut l'an mil CCCXLIX » disent les chroniques, « ils furent bien huit cent mil et plus » — les prosélytes se recrutaient sans distinction de classe parmi les puissants et les humbles. Grands seigneurs et dames de la haute noblesse, bourgeois et pauvres se mortifiaient avec une égale ferveur. Ils se fustigeaient trente-trois fois par jour (en l'honneur des trente-trois années que le Christ vécut sur terre) s'agenouillaient à cinq reprises avant les repas, priaient des heures durant et dormaient à même le sol ; ils passaient du reste fréquemment la nuit à marcher à travers les campagnes, en processions interminables et à la lueur des torches, ourlant l'épais silence nocturne du chant monotone des litanies qu'ils psalmodiaient sans arrêt. A tour de rôle, les sectes partaient implorer l'intercession de Notre-Dame de Tournai, après quoi les adeptes accomplissaient, sur une des places de la ville, leur pénitence publique. Par trois fois, ils se précipitaient, les bras en croix, le visage contre terre ; entre chaque chute, ils se flagellaient, au moyen de fouets hérissés d'aiguilles d'acier, jusqu'à faire ruisseler leur sang dont ils croyaient, dans leur exaltation mystique, qu'il se mêlait au sang versé par Jésus-Christ dans sa Passion. Les Flagellants entrepre-

naient aussi de lointains pèlerinages, au cours desquels ils se fouettaient en public matin et soir. Les uns se rendaient à l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, pour y vénérer le corps de saint Sébastien, patron des pestiférés; d'autres s'embarquaient à Damme et à L'Écluse afin d'aller prier sur l'autel de Saint-Paul, à Londres.

Inspiré par la terreur, qui fut de tout temps une grande source de vertu, le zèle des Flagellants dévia de sa sincérité au fur et à mesure de la régression du fléau. Mais le goût morbide de leurs pratiques resta et l'on vit même les mœurs, après un éphémère assainissement, chercher à masquer, sous le couvert des pieux exercices, leur retour à la dissolution. Aussi l'Église prescrivit-elle énergiquement la destruction des confréries de Flagellants. A Jean du Fayt, abbé de Saint-Bavon, fut confiée, en sa qualité de légat du pape, la tâche de les extirper de Flandre.

CHAPITRE III

DÉCLIN

Trente années de paix — elles ne furent troublées que par une insurrection des tisserands, qui s'emparèrent du pouvoir à Gand, Bruges (1) et Ypres, de 1359 à 1361 — glissèrent sur la Flandre, comme un baume dont elle avait grand besoin après les horreurs de la *gaadoot*, nom lugubrement suggestif que nos aïeux donnèrent à la peste noire. Les vaisseaux de guerre cessèrent de croiser dans le Zwin (2) et, pendant longtemps, la fureur exterminatrice des hommes n'empourpra plus les flots. Ceux-ci, en revanche, se déchaînèrent à deux reprises contre la Flandre, avec une violence inouïe. Le 14 décembre 1367, au soir, la mer démontée envahit le plat-pays, apportant la ruine et la mort dans le galop de sa ruée sauvage, tandis qu'un ouragan terrible, « que on n'avoit onques vut si grant, descouvry plusieurs cloquiers, tours et maisons, abati les moulins et esraya les arbres ». Dix ans plus tard, au mois de novembre 1377, les flots, soulevés par une tempête épouvantable, rompirent de nouveau le cordon des dunes, brisèrent les écluses de Biervliet et s'engouffrèrent dans toute la région située au nord-est de Bruges. Nuit atroce où, dans les clameurs du vent et le grondement des eaux, dix-sept villages furent submergés sans que leurs habitants eussent eu le temps de fuir, et où l'inondation recouvrit une partie du territoire de Damme.

La position du pays du Zwin en faisait un lieu d'intrigue et de conspiration pour les nations de l'Europe occidentale. Tantôt, des

(1) La réconciliation de Louis de Maele et des Brugeois fut signée à Damme, le 2 septembre 1361.

(2) Sauf en 1350, où la flotte de Pierre le Cruel, souverain de Castille et allié du roi Jean de France, remontant l'Atlantique, attaqua les bateaux marchands anglais et en captura une vingtaine qu'elle remorqua à sa suite au port de L'Écluse. Quelques jours plus tard, le 28 août, elle cingla brusquement vers l'Angleterre dans le dessein de livrer à l'incendie et au pillage les villes de la côte méridionale. Mais Édouard III, averti du péril, montait bonne garde au large des rives du Kent et du Sussex, attendant, au son du chant joyeux des ménestrels, la bataille, qui s'engagea alors que le soir tombait sur la mer. Les bâtiments castillans furent repoussés avec perte et regagnèrent l'Espagne, les uns directement, les autres après s'être abrités un temps à L'Écluse.

émissaires se concertaient en grand secret dans l'un ou l'autre port; tantôt, ils y débarquaient ou s'y embarquaient pour aller nouer à l'étranger les fils d'un complot. En 1354, le chancelier de Navarre rencontra mystérieusement à Damme le duc de Lancastre et lui remit les lettres par lesquelles son souverain Charles le Mauvais — qui tramait une sombre machination contre le roi de France, dont il était le gendre — priait les Anglais de lui envoyer « hastivement le plus fort des gentz d'armes et archiers que vous pourriez, afin de venir tantost en Normandie pour moi aider prestement ». La tradition rapporte que les deux hommes eurent, dans l'embrasure d'une fenêtre, une longue conversation dont rien ne transpira. A la mort d'Édouard III, survenue le 21 juin 1377, le roi de France Charles V, cherchant à tirer profit sur-le-champ de la disparition d'un aussi redoutable adversaire, confia au sire de Bournazel la mission de se rendre auprès des Écossais et de leur proposer une action commune contre l'Angleterre. Le sire de Bournazel gagna L'Écluse en vue de s'y embarquer, mais la mer était trop houleuse. Obligé de patienter jusqu'à ce que le temps s'améliorât, il commit l'inconcevable maladresse d'étaler dans la ville un luxe tapageur, qui attira sur lui l'attention générale, et négligea, seconde faute, d'aller à Bruges saluer le comte de Flandre Louis de Maele, qui l'y fit comparaître et le morigéna sévèrement en présence de son hôte le duc de Bretagne, implacable ennemi du roi de France. Lorsque la traversée fut possible, quinze jours s'étaient écoulés et les Anglais n'ignoraient plus rien de la mission « secrète » du sot ambassadeur qui, de crainte de se faire capturer par eux s'il se risquait sur la mer, retourna piteusement à Paris. Bien plus circonspect se montrera le moine qui abordera à L'Écluse un jour de l'année 1399, le rosaire aux doigts et le bourdon à la main. Qui se serait avisé de reconnaître, en ce pèlerin anonyme, l'archevêque de Canterbury, chargé de rejoindre en France — sans donner l'éveil au duc de Bourgogne — le comte Henri de Derby, pour l'informer que les communes, ayant proclamé la déchéance de Richard II, lui offraient la couronne?

La tranquillité, qui enveloppa les années 1349-1379, fut éminemment propice au commerce dont les intérêts constituèrent toujours un des objectifs majeurs de la politique de Louis de Maele. La Flandre atteignit, durant cette période, le sommet de sa splendeur économique et l'importance du trafic de Bruges se hissa au niveau de celui de Venise, si elle ne le dépassa pas. Le long du Zwin, qui véhiculait sur ses flots la richesse des cités flamandes, les petites villes des environs de Damme florissaient de plus belle. Monnikerede possédait le monopole du poisson séché. Les pêcheurs de Houcke approvisionnaient

presque exclusivement le marché aux harengs de Damme, qui avait l'étape de cette marchandise. Mude dressait à l'horizon, comme un gage de sa prospérité, la tour colossale de son église. Et L'Écluse construisait son hôtel de ville, surmonté du célèbre beffroi, qui signalerait bientôt aux navires de haute mer l'approche du premier port du Zwin et le terme de leur voyage...

Car Damme, tout en se maintenant à la tête des villes subalternes de Bruges, entraînait dans son déclin. Au fil des ans, le sable avait persévéré dans sa lente mais sûre œuvre de ruine. La mer se retirait, ne recevant plus de l'intérieur des terres une quantité d'eau suffisante, et, depuis le milieu du siècle, la navigation était devenue précaire entre L'Écluse et Damme. De 1350 à 1360, Bruges s'efforça de porter remède à une situation aussi alarmante. Les endiguements, qui, en atténuant l'action des marées, hâtaient l'ensablement, firent l'objet d'une interdiction rigoureuse. On creusa, autour du marais dénommé *de Zeuge*, un canal rectangulaire qui partait de la Reie à un kilomètre de Damme — la partie de la Reie entre la ville et le nouveau canal fut barrée — et se jetait dans le Zwin au-delà. A marée haute, la mer envahissait le marais qui servait ainsi de bassin de chasse pour la Reie à son confluent avec le Zwin, où l'on remplaça l'ancienne écluse. Partout aux environs de Bruges, l'eau des petites rivières, des wateringues, voire même des fossés de la ville fut collectée et dirigée par la Reie (dont le cours avait été approfondi) sur Damme, avec l'espoir que cette masse d'eau évacuerait les sables du Zwin. Autant d'essais, autant d'échecs. Le mal persistait. Les Brugeois envisagèrent alors un ouvrage d'envergure : une dérivation de la Lys vers Damme. Louis de Maele leur en accorda l'octroi, malgré la grande colère des Gantois menacés de perdre, par la réalisation d'un tel projet, le commerce qu'ils entretenaient grâce à la Lys avec le nord de la France, et notamment l'importante étape des blés de l'Artois. Après des années de labeur, le creusement avait dépassé Aeltre d'où la nouvelle voie d'eau, appelée *Zuutleie*, devait être continuée jusqu'à Deynze pour s'y rattacher à la Lys. Mais les bateliers gantois, dont les intérêts étaient le plus directement lésés, se soulevèrent à la voix de Jean Yoens, leur doyen, dès que les travaux empiétèrent sur le territoire de la châtellenie. La révolte gagna rapidement toute la ville et, au mois de mars 1379, les Chapeçons Blancs, surgissant sur les chantiers, massacrèrent les terrassiers qui ne s'échappèrent pas à temps ou voulurent résister.

Il ne fut point question de reprendre la besogne si tragiquement interrompue. Cet épisode de la rivalité de Bruges et de Gand — qui eût pu être fatal à Damme si son sort, lié à celui du Zwin, n'avait été

inéluclablement réglé — ralluma la guerre civile en Flandre où les tisserands attendaient depuis longtemps l'heure et l'occasion de la revanche.

* * *

Le nouveau conflit était inévitable. La prospérité de la Flandre favorisait uniquement la haute bourgeoisie — courtiers et marchands drapiers — et les métiers de l'alimentation — surtout les bouchers et les poissonniers; pour les artisans, en particulier ceux de l'industrie de la laine et du drap, dont les salaires n'avaient pas ou presque pas été augmentés en dépit du renchérissement considérable du coût de la vie, elle signifiait la misère. Rien d'étonnant dès lors si, l'occasion leur ayant été fournie de prendre les armes, les tisserands ne songèrent plus à les déposer et s'emparèrent du gouvernement de la ville. A leur exemple, les *wevers* de Bruges et d'Ypres chassèrent, quelques jours plus tard, les baillis et les conseillers du comte. Jean Yoens, proclamé capitaine de Gand, partit en campagne à la tête de neuf à dix mille hommes et, en peu de temps, Alost, Termonde, Ninove, Deynze et Courtrai se rangèrent de gré ou de force sous la bannière des révoltés. Le 29 septembre, Yoens fit son entrée à Bruges, où ses amis les tisserands étaient maîtres. Il y passa trois jours et se rendit ensuite à Damme qui — de même que L'Écluse — avait acheté à prix d'or la clémence de l'âpre chef gantois. Une fin aussi inopinée que mystérieuse l'y attendait. « Moult subitement », dit Froissart, « lui prit une maladie dont il fut tout enflé, et la propre nuit que la maladie le prit, il avoit soupé en grand revel avecques damoiselles de la ville, parquoi les aucuns veulent maintenir qu'il fut empoisonné ». On coucha Jean Yoens dans une litière pour le ramener à Gand, mais il mourut en arrivant à Eecloo.

La disparition brutale de son meneur ne brisa pas la révolte. Mais le comte, aidé par les ennemis des tisserands, reprit progressivement le dessus, si bien qu'en 1382, après trois ans de lutte, les Gantois se trouvaient seuls à brandir encore l'étendard de l'insurrection qu'ils avaient été les premiers à lever. En proie à la famine, ayant eu à repousser trois sièges en deux ans, ils semblaient à bout de forces. Le courage du désespoir, galvanisé par le prestige d'un nom rappelant le temps de leur puissance, les sauva, mieux : il métamorphosa, d'une heure à l'autre, ceux que l'on croyait déjà vaincus en maîtres de la Flandre. Conduits par Philippe van Artevelde, le fils du *Sage Homme*, en souvenir de qui une lampe expiatoire brûlait depuis trente-sept ans au monastère de la Biloque, ils apparurent à l'improviste sous les murs de Bruges, vers la fin de l'après-midi du 3 mai,

jour de sortie de la procession du Saint-Sang. La ville était en liesse et le comte voulut remettre la bataille au lendemain. Mais environ trente mille hommes s'armèrent en hâte et coururent à la plaine de Beverhout pour punir l'audace des six mille Gantois faméliques qui s'y étaient massés. Leur illusion fut courte. Une vigoureuse décharge de pierriers, exécutée à bout portant, les mit immédiatement en déroute et ils refluèrent vers la ville, incapables d'en défendre l'entrée aux milices de van Artevelde, qui y annihilèrent rapidement les dernières résistances, pendant que Louis de Maele se voyait obligé, afin d'échapper à la capture, de traverser à la nage le fossé d'enceinte et de se cacher dans une demeure campagnarde, sous la paille du grenier. La besogne la plus urgente des vainqueurs, après ce triomphe inespéré remporté à un contre cinq, fut d'enlever les immenses approvisionnements stockés à Damme et à L'Écluse pour les envoyer à Gand, où la population torturée par la faim, salua l'arrivée des vivres avec une joie dont on imagine sans peine l'exubérance.

Le règne de Jacques van Artevelde n'avait duré que sept ans. Celui de son fils ne dura pas sept mois. Le 27 novembre 1382, l'armée flamande — dans laquelle les combattants de Bruges, de Damme et de L'Écluse marchaient au deuxième rang — se faisait exterminer à West-Roosebeke par les forces de Charles VI, roi de France. La Flandre entière se soumit, à l'exception de Gand, que le roi — comme s'il craignait de poursuivre le lion jusque dans sa tanière — renonça même à assiéger. Les adversaires de Louis de Maele, qui en eurent la possibilité, coururent s'abriter derrière les remparts de l'indomptable cité. D'autres se réfugièrent à L'Écluse, à bord de navires prêts à gagner le large; ils hésitèrent quelque temps, ignorant encore si le comte de Flandre se montrerait miséricordieux ou implacable. Lorsque, à distance, ils eurent vu accrocher au gibet Barthélémy Coolman, amiral de la flotte flamande, l'espoir d'un traitement généreux les abandonna et ils d'éloignèrent vers les rivages hospitaliers de l'Angleterre. Sur la légion de ceux qui ne purent mettre leurs jours en sûreté, s'abattirent les peines de mort et d'emprisonnement.

Toutes les villes dotées d'une juridiction particulière reçurent l'ordre de déposer leurs chartes entre les mains de Louis de Maele. Au jour fixé, les échevins de Damme, de L'Écluse, de Mude, de Houcke et de Monnikerede prirent, à l'instar de leurs autres collègues du comté, le chemin du château de Lille pour la cérémonie de la remise au comte de Flandre des documents qui renfermaient les droits, les privilèges et l'orgueil des communes.

Les intempéries de décembre provoquèrent la retraite de l'armée

française, mais des garnisons demeurèrent dans la plupart des villes. Pour empêcher toute communication des Gantois avec la mer, Damme et Ardenbourg furent occupées par plusieurs centaines de lances bretonnes, placées sous le commandement de Roger de Ghistelles.

* * *

S'ils croyaient avoir, à West-Roosebeke, porté le coup de grâce aux rebelles, Charles VI et Philippe le Hardi se trompaient. Pas plus que la mort de Jean Yoens survenue à l'heure du triomphe, celle de Philippe van Artevelde, disparu en plein désastre, ne sapa l'énergie des Gantois qui, étonnants de vitalité, repassèrent à l'offensive dès 1383, entraînés par Frans Ackerman. Ils s'emparèrent d'Audenarde, furent repoussés devant Ardenbourg, ne se laissèrent pas rebuter par cet échec et, dans la soirée du 30 juin, se mirent secrètement en route afin de surprendre Bruges. Ils arrivèrent sous ses remparts avant l'aube. Mais les factionnaires veillaient et les Gantois n'avaient, dans ces conditions, aucune chance de succès. Ils s'apprêtaient à faire demi-tour quand un habitant de Damme les rejoignit pour les avertir que Roger de Ghistelles et ses principaux officiers étaient absents de la ville, dont la prise n'offrirait, par conséquent, rien de bien ardu. Dans le petit jour, la troupe d'Ackerman marcha aussitôt sur Damme, qu'elle atteignit au bout d'une heure. On descendit les échelles dans les fossés et, tandis qu'une partie des hommes escaladait les murailles, une autre attaqua les portes. Comme prévu, il n'y eut quasi pas de résistance et le gros des forces pénétra, peu après, dans la ville, au son des trompettes. Sans pitié pour la garnison qui fut anéantie, les chefs gantois ordonnèrent de respecter scrupuleusement les biens des marchands étrangers et témoignèrent les plus grands égards à l'épouse de Roger de Ghistelles, sur le point de s'accoucher, ainsi qu'à sept dames de la noblesse en visite chez elle.

Gand exulta en apprenant l'occupation de Damme, occupation mortelle pour Bruges, sa rivale, séparée à son tour de L'Écluse, dont Ackerman envisageait déjà la conquête. Il y aurait vraisemblablement réussi et la Flandre tout entière se serait courbée de nouveau sous l'hégémonie gantoise, si Philippe le Hardi, fort intéressé à la pacification du comté dont il devait recueillir l'héritage, n'avait habilement persuadé son neveu Charles VI de ne rien entreprendre « tant qu'il auroit esté en Flandres et reconquis le Dam ». Le 1^{er} août, le roi de France, suivi d'une armée de cent mille hommes, investissait la cité du Zwin où Frans Ackerman, tributaire de ses approvision-

nements, s'était enfermé avec quinze cents Gantois choisis parmi les plus valeureux.

Très rapidement, les Français se rendirent compte que l'écrasante disproportion des forces n'intimidait nullement les défenseurs. Dès le premier jour, un boulet gantois alla réduire en miettes le maître d'artillerie du sire de Coucy. Les Flamands braquaient délibérément leurs canons vers l'endroit où ils voyaient briller au soleil les fleurs de lys du pavillon royal et fauchèrent plusieurs officiers qui circulaient alentour. Quand l'ennemi se ruait à l'assaut, ils l'arrosaient d'une grêle de traits, puis, envoyaient avec célérité, mais sans manifester le moindre émoi, des renforts aux portes menacées. Parfois, ils laissaient des hommes d'armes approcher du sommet des remparts afin de les en précipiter plus facilement. Ackerman avait toutefois trop conscience des réalités pour imaginer un instant que ses quinze cents compagnons seraient capables de rejeter cent mille assiégeants. Son ambition était plus modeste : il s'efforçait de résister jusqu'au débarquement des secours anglais, le Parlement de Westminster ayant voté un important subside pour couvrir les dépenses d'une expédition destinée à seconder les insurgés. A L'Écluse, ses amis tramèrent une conjuration visant à capturer la flotte bourguignonne ancrée dans le port. Ils estimaient que la réussite de leur plan, outre qu'elle faciliterait incontestablement l'entrée des vaisseaux anglais dans le Zwin, activerait peut-être leur arrivée. Au cas où l'aide alliée tarderait, ils avaient résolu de percer les digues, préférant abandonner leurs terres aux flots plutôt qu'à l'ennemi. La vigilance des espions de Philippe le Hardi ruina le projet avant qu'il eût pu recevoir un commencement d'exécution et aucun des conspirateurs n'échappa à la mort.

A Damme, une semaine s'écoula, puis une deuxième, et le miracle se prolongeait d'une poignée de braves tenant une armée en échec. De part et d'autre, le siège devenait pénible. Chez les Français, les chevaux succombaient par centaines et la puanteur de leurs cadavres se mêlait aux émanations fétides des marécages. L'air en était littéralement empoisonné, des maladies se déclaraient parmi les hommes et maint seigneur s'en allait loger dans une localité voisine. Fuyant les miasmes, Charles VI s'était retiré au château de Macle. La position d'Ackerman ne s'en aggravait pas moins chaque jour. Ses vivres et ses munitions d'artillerie touchaient à épuisement. La grande chaleur augmentait la difficulté de sa tâche en asséchant les fossés, les ruisseaux, les marais, autant d'obstacles supprimés pour les assaillants qui, à travers la fange et les roseaux, multipliaient leurs attaques. La fièvre brûlait ses hommes, minés par la fatigue, les

privations et l'atmosphère pestilentielle qui les enveloppait. Les Français brisèrent alors le conduit qui, des étangs de Maele, amenait l'eau potable à Damme. Sans aide — car les Anglais n'abordaient pas — sans ravitaillement, sans munitions, sans eau, les Gantois, qui résistaient maintenant depuis vingt et un jours, durent renoncer à la lutte. C'était mal les connaître pourtant que de croire qu'ils songeaient à se rendre. Le 22 août, Frans Ackerman rassembla ses camarades afin de leur communiquer les mesures qu'il avait prises pour quitter la place en essayant de ne pas tomber au pouvoir des Français. Au milieu de la nuit, la petite troupe sortit de Damme, fila dans le plus grand silence en direction de Moerkerke, réussit l'exploit de traverser le camp ennemi sans donner l'éveil et apparut le lendemain matin à Gand, où le peuple acclama les rescapés avec une frénésie d'autant plus délirante qu'il avait désespéré de jamais les revoir.

Le départ forcé d'Ackerman laissait Damme à la merci des assaillants. Une délégation de bourgeois courut à Maele pour y implorer la clémence de Charles VI. Avant même qu'elle eût obtenu de réponse, les Français s'étaient emparés de la ville, où les nobles visiteuses de M^{me} de Ghistelles, si galamment épargnées par les Gantois, faillirent l'être beaucoup moins par la soldatesque de leur propre prince. Quant à Damme, que la garnison française avait été impuissante à défendre contre Ackerman et que l'armée de Charles VI n'avait pu reprendre qu'après un siège de trois semaines, elle paya l'incurie du sire de Ghistelles, le succès du capitaine gantois et l'humiliation du roi. La journée du 23 août 1383 ne fut que massacre et incendie. La nuit tombait que le sang coulait encore à la sinistre clarté des flammes (1).

* * *

La paix ne fut acceptée par les Gantois que le 18 décembre 1385.

(1) En partant vers la Flandre, Charles VI avait juré qu'il ne se contenterait pas de reconquérir Damme, mais « iroit si avant dedans les Quatre-Mestiers qu'il n'y laisseroit maison et que tout ne fust mis à destruction ». Le cruel adolescent tint parole. Il envahit le pays des Quatre-Métiers et y procéda à la plus sauvage des exterminations. Villages, hameaux, châteaux, chaumières, moissons, récoltes, tout disparut sous des tourbillons de fumée. Quantité d'hommes furent égorgés comme des bêtes et les bandes bretonnes, picardes et bourguignonnes poussèrent la férocité jusqu'à mettre le feu aux bois où des femmes et des enfants s'étaient réfugiés, en proie à la terreur. Mais les pires supplices n'avaient pas de prise sur l'âme plus rude des hommes, dont l'esprit d'indépendance, inébranlable en dépit des tortures, demeurait une énigme pour le jeune Charles VI. Peut-être entrevit-il à quel point l'instinct de la liberté était enraciné au cœur de nos ancêtres lorsque, interrogeant, avant de l'envoyer au trépas, un habitant du pays de Waes, il s'attira cette profession d'indomptable énergie : « Lors même que le roi ferait mettre à mort tous les Flamands, leurs ossements desséchés se lèveraient encore pour le combattre ».

Encore ne la signèrent-ils pas à genoux. Certes, le traité de Tournai leur imposait la reconnaissance comme souverain de Philippe le Hardi, que le décès de Louis de Maele avait mis en possession du comté de Flandre. En revanche, il accordait aux rebelles une amnistie générale et confirmait tous leurs privilèges. S'il est vrai que ces concessions entraient dans le plan politique du duc de Bourgogne — « qui, sur ses besognes, véoit au loin » — elles n'en constituaient pas moins un succès appréciable pour les Gantois.

Huit mois après la conclusion de la paix de Tournai, Charles VI pénétrait en Flandre pour la troisième fois, accompagné des ducs de Bourgogne, de Bourbon, de Lorraine et de Bar, du dauphin d'Auvergne, des comtes d'Armagnac, d'Eu, de Savoie, de Genève et de Saint-Pol, de trois mille six cents barons et chevaliers et de cent mille hommes d'armes. Il ne venait plus faire la guerre aux Flamands, mais allait conquérir l'Angleterre et se dirigeait vers L'Écluse où se trouvaient réunis, au nombre de douze à treize cents, tous les navires en état de prendre la mer qui avaient pu être réquisitionnés ou loués dans les ports français, hollandais, zélandais et jusque sur les rives de la Prusse et de l'Andalousie. Froissart, qui fut le témoin oculaire de ces préparatifs, affirme que « onques puis que Dieu créa le monde, on ne vit tant de nefes ni de gros vaisseaux ensemble ». A côté de nombreux petits bâtiments à éperon ne portant que deux voiles, on en remarquait de plus vastes, destinés au transport des chevaux, des vivres et des machines de guerre. L'orgueil des barons avait recouvert de feuilles d'or la mâture de leurs navires, au sommet desquels flottaient des étendards de soie. Mais nul vaisseau n'atteignait en magnificence celui de Philippe le Hardi. Entièrement doré, il était garni de cinq immenses bannières aux armes de Bourgogne, de Flandre, d'Artois, de Nevers et de Rethel, de quatre pavillons azurés et de trois mille pennons; sur le pont se dressait une tente somptueuse, ornée de trente-deux écussons, couverte de broderies et de perles, ainsi que de devises écrites en lettres d'or, qui décoraient également les voiles.

Quoique les forces expéditionnaires fussent arrivées à L'Écluse dans la deuxième quinzaine d'août et que tout semblât prêt depuis longtemps, la flotte n'avait toujours pas appareillé au début d'octobre. Déjà, les journées raccourcissaient et se faisaient froides. N'ayant perçu que huit jours de solde, la troupe murmurait et déversait sa mauvaise humeur sur les habitants de L'Écluse qui, à leur tour, se plaignaient de la pénurie des vivres et de la hausse des prix, résultats du séjour prolongé d'une si grande multitude d'hommes. Nombre d'aventuriers, qui ne s'étaient engagés que dans l'espoir

de récolter un riche butin en Angleterre, s'en retournaient chez eux, las d'attendre qu'on levât l'ancre. Chevaliers et seigneurs — dont beaucoup avaient dû se loger à Bruges, à Damme et à Ardenbourg, à cause du surpeuplement de L'Écluse — ne s'impatientsaient pas moins. A leur question sans cesse répétée : « Quand partirons-nous ? », l'entourage du roi répondait : « Quand M^{gr} de Berry sera venu ». Le duc de Berry — ou plutôt son absence — était, en effet, la seule cause de ce long et préjudiciable retard. « Ah ! Bel oncle ! », s'exclama Charles VI lorsqu'il le vit enfin paraître, « que je vous ai désiré et que vous avez mis du temps à venir ! Pourquoi avez-vous tant attendu ? Nous devrions être en Angleterre et combattre nos ennemis ». Las ! A peine l'oncle du roi fût-il arrivé que le temps, incertain depuis quelques jours, devint franchement exécration. Les vents tournèrent, la mer se fâcha et le ciel ouvrit ses écluses. Les bourrasques arrachèrent leurs agrès aux vaisseaux tandis que, sur le rivage, les hommes d'armes cherchaient vainement à s'abriter contre une pluie diluvienne. Tenter la traversée, déclarèrent les marins, serait désormais une folie.

C'était exactement ce que souhaitait le duc de Berry. Jaloux de l'ascendant exercé par son frère Philippe le Hardi sur le jeune monarque et farouchement opposé, sans l'avouer, à une entreprise qui augmenterait encore le prestige du duc de Bourgogne, il s'était, sous divers prétextes, attardé à Paris jusqu'au moment où la mer ne pouvait pas ne pas être mauvaise. Alors, il avait pris le chemin de L'Écluse, bien décidé, en apparence, à mettre le cap sur l'Angleterre. Son astuce faillit pourtant ne pas réussir. Peu de jours après sa venue, une accalmie se produisit. Charles VI monta aussitôt à bord du vaisseau royal et donna l'ordre d'appareiller. La flotte quitta la rade — M^{gr} de Berry voguait malgré lui — mais avant qu'elle n'eût rallié la haute mer, les vents changèrent soudain et une violente tempête éclata qui rejeta tous les bâtiments au fond du golfe du Zwin. L'essai ne fut pas renouvelé. Il était suffisamment concluant pour que Philippe le Hardi estimât sage de renoncer à l'expédition.

Ayant comme de coutume partagé l'avis du duc de Bourgogne, le roi de France manifesta le désir de fêter la Noël à Gand, voulant prouver par là qu'il ne nourrissait plus aucune animosité contre ses anciens adversaires. Huit cents serviteurs prirent les devants et entrèrent dans la ville avec plusieurs chariots ployant sous le poids des approvisionnements et d'innombrables tonneaux de vin. Un tel luxe de précautions alimentaires parut injurieux aux Gantois, chez qui régnait l'abondance et qui avaient pour habitude de régaler à leurs propres frais et copieusement le prince qui leur faisait l'honneur

d'une visite; ils le jugèrent insolite et la foule, rendue méfiante, demanda à goûter le vin du roi. Le refus qu'on lui opposa renforça ses soupçons. Bousculant les soldats, elle atteignit quelques tonneaux et les brisa : ils renfermaient des armes ! Les convoyeurs de « vivres » avaient pour mission d'ouvrir les portes de la ville aux troupes françaises. Les Gantois leur réservèrent le châtiment qu'ils méritaient : la mort sans phrase. L'échec du complot fut rapidement connu à L'Écluse d'où Charles VI s'empressa de décamper, suivi de ses Bretons, lesquels, avant de partir, se vengèrent de leur double déconvenue — butin anglais et sac de Gand — en pillant les habitations et en violant les femmes, monstruosité qu'ils répétèrent à Bruges.

Accueillie avec soulagement en Flandre, la retraite de Charles VI fit déferler une vague de joie sur l'Angleterre. On y avait redouté le pire lors du rassemblement de la flotte française à L'Écluse; mais les semaines s'écoulant sans que l'expédition mit à la voile, le courage des insulaires s'était raffermi et leurs vaisseaux avaient quitté les ports pour croiser au large des côtes flamandes, capturant les navires ennemis qui se rendaient, isolément ou en petit nombre, à L'Écluse. Tout danger d'invasion écarté, les Anglais cherchèrent à prendre leur revanche. Une escadre ayant à bord mille archers et cinq cents hommes d'armes, placés sous les ordres des comtes d'Arundel, de Nottingham, de Devonshire, ainsi que du célèbre évêque de Norwich, Henri Spencer, et de l'ancien chef des Chaperons Blancs, le Gantois Pierre van den Bossche, se mit à l'affût de la flotte bourguignonne qui, chaque année, escortait les navires transportant de La Rochelle en Flandre d'énormes quantités de vins de Saintonge et du Poitou. Les Anglais se trouvaient à l'embouchure de la Tamise lorsque, dans les derniers jours de mars, leurs vigies signalèrent, à hauteur de Dunkerque, l'ennemi qui cinglait vers L'Écluse. Immédiatement, ils lui donnèrent la chasse. Messire Jean Buyck, qui commandait la flotte du duc de Bourgogne, arma ses arbalétriers, mais soucieux avant tout de mener à bon port les douze à treize mille tonneaux de vin confiés à sa garde, il se rapprocha du rivage flamand et fit accélérer la marche des navires dans le but d'éviter le combat. Les archers anglais dirigèrent inutilement leurs flèches sur les bâtiments de Jean Buyck, où personne ne se montrait et qui poursuivaient leur route. Le comte d'Arundel résolut alors d'engager la bataille et, imité par les autres commandants, il lança ses gros vaisseaux à l'abordage. La lutte fut sanglante et acharnée. A trois reprises, la marée descendante sépara les adversaires, les forçant à jeter l'ancre. Chaque fois, les Anglais repartirent furieusement à

l'assaut. La flotte bourguignonne parvint cependant à dépasser Blankenberghe. Mais elle était sévèrement touchée et, de minute en minute, il apparaissait plus clairement qu'elle n'atteindrait pas le havre du Zwin si, de L'Écluse, des vaisseaux n'accouraient la protéger. Aucune aide n'arriva et Jean Buyck tomba, malgré toute sa vaillance, au pouvoir des Anglais avec cent vingt-six de ses navires. Le Gantois van den Bossche, qui avait largement contribué à ce succès en dirigeant avec une rare audace la manœuvre de son groupe de vaisseaux, essaya en vain de pousser les chefs anglais à profiter de l'avantage de la situation pour attaquer L'Écluse. Ils se bornèrent à en saccager les environs et regagnèrent leur île.

* * *

Un point noir subsista dans la paix que la Flandre retrouva sous Philippe le Hardi : la question religieuse. Dès le début du Grand Schisme, les Flamands, ainsi d'ailleurs que Louis de Maele, s'étaient prononcés en faveur d'Urbain VI. Bien que d'esprit généralement conciliant, le duc de Bourgogne se montra inflexible dans sa volonté d'imposer le pape d'Avignon à ses sujets, sauf aux Gantois, autorisés par le traité de Tournai à demeurer dans l'obédience du pape de Rome. La méthode persuasive ne lui réussissant pas, il édicta les peines les plus sévères contre les adversaires de Clément VII. La riposte fut immédiate : une foule d'ecclésiastiques émigrèrent en Angleterre, en Allemagne et dans la principauté de Liège. Avant d'abandonner son église, le curé de Sainte-Walburge, à Bruges, annonça du haut de la chaire que la malédiction divine poursuivrait tous ceux qui se soumettraient au pape d'Avignon. A Damme, à L'Écluse, à Houcke, à Mude, de même que partout en Flandre, les fidèles allèrent prier au pied des autels déserts, plutôt que de tolérer qu'un prêtre clémentin dît la messe. Le duc de Bourgogne ne se contenta pas de menaces et plus d'un personnage de marque paya cher son attachement à la cause du pape Urbain (1). L'an 1390, à la Pentecôte, l'évêque clémentin de Tournai — ville française — vint, à Bruges, conférer les ordres à de nouveaux clercs. La cérémonie se déroula à Saint-Sauveur, dans l'église vide, aucun Brugeois n'ayant consenti à s'y rendre. Quelques jours plus tard, alors que le même prélat débarquait à L'Écluse pour procéder, en l'église Notre-Dame, à l'ordination d'autres ecclésiastiques, il en fut empêché par

(1) Ce fut le cas pour Pierre de Roulers, magistrat de Bruges, décapité à Lille; pour Jean van der Cappelle, déchu de sa dignité de souverain bailli de Flandre; pour Jean de Heyle, incarcéré en dépit d'immenses services rendus à Philippe le Hardi et mort dans son cachot.

un violent incendie qui éclata dans la paroisse et fut interprété par les habitants comme un signe manifeste de la colère divine. Gand seule, où résidait l'évêque urbaniste de Tournai, pouvait clamer son obéissance au pape de Rome sans que Philippe le Hardi se risquât à lui chercher noise. Aussi vit-elle, aux fêtes de Pâques de l'année 1394, ses églises envahies par les populations de Bruges, de Damme, de L'Écluse et des villages environnants, obstinément fidèles à leurs sympathies religieuses malgré les persécutions du duc de Bourgogne, que les Flamands n'écouteront pas davantage lorsqu'il leur interdira, en 1400, d'assister aux cérémonies du grand jubilé à Rome.

Si l'attitude de Philippe le Hardi dans la querelle des papes fut strictement celle d'un prince français préoccupé de faire triompher la cause française, les initiatives qu'il eut en d'autres domaines répondirent heureusement de manière plus adéquate aux souhaits de la Flandre, fatiguée et appauvrie par six années de guerre. Il parvint rapidement, grâce à une convention signée avec l'Angleterre, à rendre la tranquillité au pays en l'écartant du conflit franco-britannique. Les marchands étrangers (1) reparurent à Bruges et leur retour réveilla l'activité commerciale des ports du Zwin, sur lesquels fut reconnue, une fois de plus, la suprématie des Brugeois. Des lettres de Philippe le Hardi défendirent formellement l'usage de mesures ou de poids autres que ceux approuvés à Damme, dont les peseurs jurés étaient seuls habilités, avec leurs confrères de Houcke et de Monnikerede, pour peser les marchandises que d'innombrables navires amenaient à nouveau dans le Zwin.

Tandis que Bruges entame l'ultime étape d'une prospérité, qui demeurera sans pareille jusqu'au milieu du siècle suivant, Damme, tout en y participant encore, s'efface derrière L'Écluse. En 1379, la révolte des Gantois a brutalement interrompu les travaux qui auraient pu prolonger l'existence du port. Depuis, plus rien n'a été fait pour ralentir les progrès de l'ensablement et la nappe d'eau a continué de se rétrécir. De précaire, la navigation entre L'Écluse et Damme est devenue à peu près impossible. Les grands vaisseaux s'y hasardent de moins en moins. A partir de 1385, les historiens désignent L'Écluse comme le meilleur des ports que possède la France et, en 1387, après la défaite de la flotte bourguignonne au large du Zwin, Charles VI écrit à ses oncles que « si L'Escluze estoit prise, ce seroit la destruction de nostre royaume ».

Lorsque le siècle s'achève, le rideau tombe sur la splendeur de Damme. Aucun bâtiment de mer ne va plus au-delà de L'Écluse.

(1) Principalement ceux de l'Empire, à qui le duc de Bourgogne accorda les plus larges facilités pour la reprise de leur trafic dans toute la Flandre.



Damme. — Église.



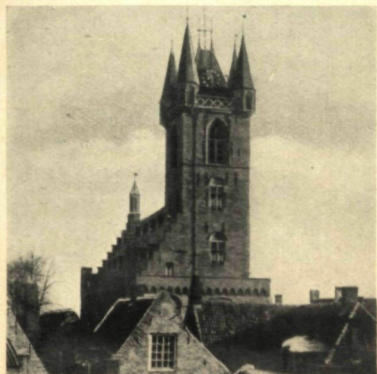
Damme. — Maison du Bailli.



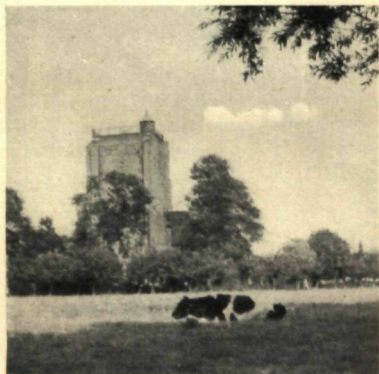
Damme. — Vue générale.



Damme. — Maison dite
« de groote Sterre ».



L'Ecluse. — Hôtel de Ville.
(Détruit en 1944.)



Sainte-Anna-ter-Muyden. — Tour
de l'ancienne église.



Houcke. — Église.



Emplacement de Monnikerede.

CHAPITRE IV

RUINE

En 1384, Charles VI avait ordonné, au moment de quitter nos provinces, de construire, à L'Écluse, une citadelle suffisamment haute pour que, du sommet de ses remparts, la vue des guetteurs embrassât les flots à vingt lieues. Interdisant à tout navire de pénétrer dans le Zwin ou d'en sortir sans l'assentiment de la garnison, elle servirait simultanément à protéger le port contre les incursions des Anglais et à « mestryer le pays de Flandres ». Afin que rien ne mît obstacle à l'exécution de ce travail, Philippe le Hardi échangea, peu avant la signature du traité de Tournai, sa seigneurie de Béthune contre celle de L'Écluse, qui appartenait à Guillaume de Namur, et consolida le système défensif de la ville, en la faisant fortifier du côté de Mude au moyen de fossés, d'échauguettes et de barbicanes. Les Flamands s'enthousiasmèrent médiocrement pour ces ouvrages qui leur apparaissaient dirigés contre eux-mêmes bien plus que contre les Anglais — qu'ils ne regardaient du reste pas en ennemis. Ils le montrèrent clairement en 1405, quand les derniers nommés envahirent la rade du Zwin avec une centaine de vaisseaux. Jean sans Peur, surpris par les événements au milieu de sa tournée inaugurale dans le comté, galopa sur-le-champ à Bruges, mais il eut beau donner des ordres, menacer, supplier, les milices flamandes ne bougèrent pas. Elles laissèrent les Anglais s'emparer de L'Écluse et incendier la citadelle. Alors seulement, elles daignèrent prendre les armes et se mettre en marche vers les rives du Zwin, d'où les Anglais se retirèrent, ne songeant pas plus à disputer le terrain aux Flamands que ceux-ci ne cherchèrent à atteindre leurs adversaires avant qu'ils ne se fussent rembarqués.

Cette impuissance vis-à-vis des communes, qui se manifesta l'année même de son avènement, sera la caractéristique du règne de Jean sans Peur. Elle ne le fût pas restée, si la tragédie de Montereau n'avait clos prématurément la carrière du deuxième duc de Bourgogne. Mais, engagé jusque-là dans une lutte à mort avec les Armagnacs pour la possession du pouvoir en France, il n'osa jamais indisposer les villes flamandes, de crainte de se voir refuser les énormes subsides dont il

avait constamment besoin pour soutenir son action à l'étranger. Il leur fit au contraire — toujours à prix d'or — concession sur concession, acceptant pêle-mêle leurs libéralités et leurs impertinences, tant et si bien qu'à sa mort, survenue le 10 septembre 1419, elles n'étaient pas loin d'avoir reconquis leur autorité du temps de Jacques van Artevelde. Elles allaient la reperdre sous le fils de Jean sans Peur, non point que Philippe le Bon fût l'ennemi des grandes villes, mais parce que sa politique centralisatrice, fondée sur la défense du « bien public » et du « droit commun », n'admettait pas l'existence d'États dans l'État.

« Droit comme un jone, fort d'eschine et de bras, maigre main et sec pied, plus en os qu'en charnure, gros sourcils, bouche en juste compas, lèvres grosses et colorées, les yeux vairs », voici précisément Philippe l'*Asseuré* — comme on l'appelait de son vivant — à L'Écluse au mois de décembre 1429. Rien de fâcheux ne l'amenait à cette époque, les conflits entre le prince et les cités flamandes ne devant éclater que sept ans plus tard. Une atmosphère de fête régnait dans la ville, où avait débarqué, à la Noël, Isabelle de Portugal, fiancée du duc de Bourgogne, qui allait convoler en justes noces pour la troisième fois (1). Pendant les quelques jours de repos que la prin-

(1) L'année précédente, le 19 octobre, les ambassadeurs de Philippe avaient quitté L'Écluse à destination de Lisbonne, chargés de s'enquérir des réactions du souverain portugais et de sa fille devant l'annonce du projet matrimonial de leur maître. Ils avaient également pour instructions de s'informer scrupuleusement de l'état de santé et du caractère de l'infante. Le duc ne leur demandait pas de lui décrire la princesse, dont la réputation de beauté — et d'intelligence — était européenne, sachant que le rapport le plus complet n'aurait pas la fidélité du portrait que ferait d'elle l'illustre Jean van Eyck, qui accompagnait spécialement l'ambassade à cet effet. Aussitôt que le portrait fut exécuté, les seigneurs l'envoyèrent, avec les résultats de leur mission, au duc de Bourgogne. En retour, il leur fit parvenir son accord et le contrat de mariage fut signé le 11 juin. Le vaisseau, emportant la fille de Jean le Grand vers les Pays-Bas, ne quitta Lisbonne que dans la soirée du 8 octobre. Quatorze grands navires l'escortaient, ayant à bord deux mille personnes formant la suite de l'infante. Le voyage n'alla pas sans périls. Des tempêtes assaillirent et dispersèrent la flottille; le bâtiment d'Isabelle dut se réfugier dans une crique de la côte française. Comble de malchance, le pilote se trompa ensuite de route et les navires s'échouèrent sur le rivage anglais, aux environs de Plymouth, où Isabelle débarqua. La nouvelle s'en répandit bientôt en Flandre, calmant les appréhensions de plus en plus aiguës qu'y suscitait le long retard de la future duchesse. Le 25 décembre, les vaisseaux portugais, réduits à six unités, parurent enfin devant L'Écluse, leur grand pavillon déployé claquant au vent d'hiver. Saluée par les vivats de la foule accourue de toutes parts, l'infante posa le pied sur le sol de sa nouvelle patrie, accueillie par le prince-évêque de Liège, le comte de Saint-Pol, Jehan de Luxembourg, la duchesse de Bedford, sœur de Philippe le Bon, la comtesse de Namur, la sénéchale de Hainaut, quantité d'autres dames et seigneurs de la haute noblesse, entourés d'une nuée de serviteurs et d'hommes d'armes, parmi lesquels brillait d'un éclat tout particulier la suite de la comtesse de Namur, composée de plus de cent personnes à livrée de satin noir brodé d'or.

cesse s'accorda pour se rétablir des fatigues et des émotions de la traversée, le très galant Philippe se rendit plusieurs fois auprès d'elle. Le samedi 7 janvier 1430, l'évêque de Tournai, Jean de Thoisy, célébra le mariage du duc de Bourgogne et de l'infante Isabelle, à qui son frère don Fernand, son neveu le comte de Santarem et l'évêque d'Evora servirent de témoins. Le même jour, la duchesse, escortée de ses vaisseaux, gagna Damme et y passa la nuit. Elle repartit le lendemain matin pour Bruges et arriva, vers dix heures, à la *Speyipoort*, où toute la population — nobles, bourgeois et manants — s'était massée pour acclamer et conduire en triomphe au *Prinsen-Hof* la jeune infante portugaise qui ouvre la lignée de nos souveraines, étant la première princesse qui régna sur l'ensemble de nos provinces.

Du 8 au 15 janvier 1430, les Brugeois fêtèrent chaleureusement Philippe le Bon à l'occasion de ses épousailles. Le 21 mai 1437, comme il passait par leur ville, ils faillirent l'assassiner. C'est le cas où jamais de dire que les années se suivent, mais ne se ressemblent guère. Quels griefs les Brugeois nourrissaient-ils contre le duc pour vouloir sa mort? Le différend remontait à 1419. Adversaire des privilèges exercés par une ville au préjudice d'une autre, Philippe le Bon avait aboli l'état de sujétion dans lequel Bruges maintenait L'Écluse. Cette mesure, applaudie par les Éclusois, huée par les Brugeois, creusa davantage le fossé de haine qui séparait les deux villes depuis leurs sanglants démêlés de 1323. Bruges, qui ne se résignait pas à la perte de son autorité, crut déceler le moment propice pour la reconquérir au retour de l'expédition de Calais, dont le départ fut marqué d'incidents, les milices de L'Écluse refusant de se ranger, comme elles en avaient coutume, derrière la bannière de Bruges et ne s'y résolvant que sur les paroles apaisantes de Philippe le Bon. On sait que le duc eut moins de succès à Calais où, malgré son éloquence, les communiers l'abandonnèrent cavalièrement. Rentrés chez eux, les Brugeois proclamèrent qu'ils ne désarmeraient pas avant d'avoir recouvré leurs prérogatives sur L'Écluse. Voulant prouver au duc qu'aucune ville ou bourgade du Franc, L'Écluse exceptée, ne lui manifestait d'hostilité, Bruges invita dans ses murs les milices de toutes les communes qui désiraient s'unir à elle. Damme, Houcke, Mude et Monnikerede se présentèrent parmi les premières. Beaucoup d'autres localités suivirent, soit de leur plein gré, soit qu'elles cédassent à la persuasion, soit — car il n'y a rien de nouveau sous le soleil — que leur adhésion « spontanée » fût arrachée par la manière forte. Ce rassemblement spectaculaire n'intimida pas Roland d'Uutkerke, capitaine de L'Écluse, qui publia, au début de la deuxième quinzaine d'août, une ordonnance prescrivant à tous les Brugeois séjournant

à L'Écluse de quitter la ville sous peine de mort. Philippe le Bon était d'autant plus profondément irrité par l'insurrection des Brugeois — qui avaient massacré son écoutète — qu'il ne pouvait, absorbé par ses opérations contre l'Angleterre, châtier les rebelles. Lorsque ceux-ci insistèrent pour se réconcilier avec lui — sans renoncer, bien entendu, à leurs prétentions — il refusa pendant de longues semaines d'accorder une entrevue à leurs députés. Enfin, le bourgmestre de Bruges, Louis van de Walle, étant retourné à Gand, obtint, après sept jours d'attente, une audience du duc de Bourgogne, qui promit de se rendre à Damme. Philippe y arriva effectivement le 30 septembre, écouta les doléances des échevins brugeois et s'engagea, le 4 octobre, à confirmer dans un délai de trois jours les privilèges de la ville, à condition que les métiers déposassent immédiatement les armes. Ces derniers s'exécutèrent, le délai passa, mais au lieu de recevoir les lettres de ratification, Bruges apprit que le duc venait d'introduire secrètement des troupes à Damme. La rumeur ajoutait qu'il faisait établir un barrage dans la Reie afin de ruiner le commerce de la ville. Aussitôt, les métiers repaurent en armes sur le Marché. Quelques jours s'écoulèrent sans modifier la situation. Les adversaires se craignaient mutuellement, le duc disposant malgré tout de forces insuffisantes, la ville hésitant à se lancer dans une aventure lourde de conséquences. Mais comme « Philippin aux longues jambes » ne bronchait pas et que l'arrêt complet du trafic se muait en catastrophe pour Bruges et les marchands étrangers y résidant, une délégation du magistrat reprit la route de Damme en vue de renouer les négociations. Elles aboutirent à un accord qui ne contenta personne. Aux termes du traité, Roland d'Uutkerke fut banni. Il refusa de s'incliner et conserva L'Écluse d'où le duc se garda bien de le chasser, le sachant entièrement dévoué à ses intérêts. Bruges (qui plaça une garnison à Damme, après le départ des Bourguignons) et L'Écluse continuèrent leur existence de chien et chat, mais ce furent malheureusement les campagnes qui en souffrirent, chacune des cités rivales pillant et incendiant les bourgades qu'elle soupçonnait être favorables à son ennemie.

Sept mois après sa signature, la paix de Damme fut brutalement rompue. Par Philippe? Par les Brugeois? Les avis sont partagés. Pour les uns, le duc ne faisait que traverser la ville. Pour les autres, son intention était de s'en emparer. Quoi qu'il en soit, les gens du peuple, enhardis par la faiblesse de l'escorte de Philippe le Bon — faiblesse contradictoire, à vrai dire, à l'ampleur du dessein que d'aucuns lui prêtent — provoquèrent une émeute et tuèrent nombre de soldats ainsi que de personnages de la suite du duc de Bourgogne, entre

autres le maréchal de l'Isle-Adam. Le duc lui-même ne leur échappa que de justesse. Après leur coup d'audace, les Brugeois, prévoyant d'impitoyables représailles, mirent hâtivement la ville en état de défense. Mais l'absence de réaction de Philippe les rassura bientôt, et comme leurs stocks de vivres fondaient à vue d'œil, ils s'élancèrent à l'assaut d'Ardenbourg d'où ils ramenèrent triomphalement, avec du blé et du vin, l'illusion d'être assez puissants pour faire droit eux-mêmes à leurs revendications. Le 1^{er} juillet, ils jetèrent les dés. Fortes de cinq mille hommes, les milices brugeoises marchèrent vers L'Écluse. Elles s'y heurtèrent à l'opiniâtre résistance de Roland d'Uutkerke, mais allaient la culbuter, leur artillerie ayant abattu la *Westpoort*, quand les échevins de Gand vinrent les supplier de se retirer, faisant valoir que le duc était disposé à la paix et que les troubles nuisaient gravement au commerce de la Flandre. Le siège fut levé, ce dont la garnison bourguignonne de L'Écluse profita sans délai pour se livrer à une razzia sur les territoires de Mude, Heyst, Blankenberghe, Ramscapelle, Moerkerke, Maldegheem, d'où la plupart des habitants furent enlevés après qu'on leur eut mis les chaînes.

Engagée dans un conflit où elle ne poursuivait que ses intérêts particuliers, Bruges était vouée à l'isolement. Les autres villes flamandes, toujours prêtes à terrasser une rivale, ne lui refusèrent pas seulement leur appui, mais se dressèrent contre elle, groupées autour du souverain. Le 4 mars 1438, Bruges acceptait toutes les volontés de Philippe le Bon : elle perdait, outre divers privilèges et coutumes, ses droits de suzeraineté sur L'Écluse — et sur le Franc, et devait payer une amende de 200.000 philippus d'or au duc, de 4.000 à Roland d'Uutkerke, de 3.000 à la ville de L'Écluse. Pour la première fois en Flandre, dit Pirenne, le prince parlait en maître à une grande commune.

Deux ans plus tard, le 11 décembre 1440, Philippe le Bon passa par Damme avec le duc d'Orléans et toute sa cour, allant pardonner aux Brugeois, qui l'en avaient humblement prié, leur révolte du 21 mai 1437. A une lieue hors la porte Sainte-Croix, attendaient, tête découverte, pieds nus et sans ceinture, les magistrats, les doyens des métiers et les bourgeois les plus notables, qui se jetèrent à genoux dès qu'apparut le duc de Bourgogne, et crièrent merci en tendant vers lui leurs mains jointes.

* * *

L'Écluse était, vers cette époque, selon l'expression de Philippe le Bon, « le plus principal port de mer de nostre país de Flandres ». Tout le long des digues du Zwin courait un quai de bois, réparé depuis

la terrible inondation du 19 novembre 1421, qui le détruisit sur près d'un kilomètre. Du côté de la terre ferme, trois portes — celles de l'ouest, du sud et de l'est — flanquaient le mur d'enceinte de la ville. Au bord du Zwin, surgissaient face à face, comme deux redoutables sentinelles, le château bâti sur ordre de Charles VI et la tour de Bourgogne. L'hôtel de ville — embelli et agrandi après le violent incendie qui le ravagea le 1^{er} mai 1393 — dressait vers les nuages son pittoresque beffroi où *Jantje van Sluis*, le populaire jaquemart, avait été hissé en 1424. Dans l'église Notre-Dame, s'élevait la chapelle des *Oosterlingen*, érigée par les soins de l'administration municipale pour le repos de l'âme de septante marchands-navigateurs et pilotes hanséates, tués par les habitants de L'Écluse au cours d'une rixe qui éclata le jour de la Sainte-Trinité de l'an 1436. La ville possédait une seconde église : Saint-Jean, plusieurs couvents, deux hôpitaux : Sainte-Marie et Saint-Christophe, ce dernier appartenant à la gilde des bateliers; une léproserie située hors la porte de l'est, et deux prisons : le *Steen van den Lande* (Prison de Terre) et le *Steen van den Watere* (Prison de l'Eau) où l'on enfermait respectivement les individus condamnés par le bailli du comte — ou les échevins — et par le bailli maritime (1).

Beaux jours de L'Écluse, heures sombres de Damme. Au milieu des terres qui ne cessaient de se resserrer autour d'elle, l'ex-reine du Zwin étouffait comme entre les planches d'un cercueil. Elle avait inutilement tenté d'enrayer la débâcle en s'accrochant à un rôle de second plan, de concert avec Ypres, autre reine déchue. Appauvris par la ruine de leur industrie drapière, les Yprois, cherchant une activité nouvelle, s'étaient appliqués à instaurer entre leur ville et Damme — après avoir approfondi les cours d'eau — un service de navigation marchande via Dixmude et Bruges. A Damme, les barques chargeaient des vins, spécialement ceux de La Rochelle, et diverses autres denrées; à Ypres, les blés de Lille et de Béthune, vendus au marché de Warneton. L'extension rapide du trafic semblait promettre aux deux cités éprouvées l'espoir de reconquérir une certaine prospérité. C'était compter sans l'irritation qu'une telle initiative devait fatalement susciter chez les Gantois. Ceux-ci, qui possédaient, en plus de l'étape des blés de l'Artois et de la Picardie, le monopole de la navigation intérieure, déclarèrent qu'ils ne toléreraient jamais la transformation en voies commerciales d'« obscurs

(1) Le bailli maritime avait son poste d'observation à Mude, sur la grande courbe du bras de mer, d'où il dominait à la fois l'entrée de l'estuaire du Zwin et l'embouchure du Vieux-Zwin. Sa juridiction s'étendait de l'écluse de Damme à la dernière balise du Zwin.

ruisseaux, à peine dignes de charrier à la mer les neiges de l'hiver et les crues de l'automne ». Des difficultés surgirent à Damme, où les bateliers de Gand s'opposèrent par la force, en mars 1423, au départ des barques yproises. Philippe le Bon trancha le litige en faveur de Gand, ordonnant aux Yprois de limiter la navigation aux seuls besoins de l'approvisionnement de leur ville. Damme vit s'éloigner sans esprit de retour la plupart des barques qui avaient donné à son port un regain d'animation, et sa décadence, un moment interrompue, se poursuivit.

En 1427, l'abbaye de Saint-Bertin, à Saint-Omer, prétendit imposer aux Dammois le paiement des droits de tonlieu à Poperinghe. Damme refusa, invoquant la charte octroyée par Philippe d'Alsace en 1180 — charte régulièrement renouvelée depuis et pour la dernière fois en date par Philippe le Bon, en 1421 — qui accordait à ses habitants la franchise du tonlieu dans toute la Flandre. Mais les religieux rétorquèrent que, dès 1071, le comte de Flandre Arnould le Malheureux avait cédé à leur abbaye le hameau de Poperinghe, sa seigneurie et tous les droits en dépendant, acte successivement ratifié par Robert de Jérusalem en 1110, Thierry d'Alsace en 1147 et Philippe d'Alsace lui-même en 1179. Cette contestation plutôt bizarre fut soumise au conseil du duc de Bourgogne, qui débouta les moines de Saint-Bertin.

Condamnée dans son essai de relèvement, forcée de disputer les lambeaux de sa puissance défunte, Damme, dont le nom a été associé jusqu'à la fin du XIV^e siècle à tous les épisodes marquants de l'histoire de Flandre, pénètre dans la zone d'ombre et de silence qui la retiendra prisonnière à jamais. Et c'est à l'heure tragique où, voguant vers sa ruine, elle arrive en vue du royaume des villes mortes qu'elle élève, soucieuse de se présenter sous un jour faste au regard de la postérité, quelques-uns des édifices qui nous émeuvent si profondément aujourd'hui. Sur le pourtour du Marché, se complète, aux environs de 1450, par l'adjonction du bâtiment de droite en style gothique brugeois, l'admirable demeure patricienne à double pignon, dite *de groote Sterre*, qui servira au XVII^e siècle, quand Damme sera devenue place-forte, de résidence au gouverneur militaire. De la même époque date l'imposante maison *Sint-Jan* — également en gothique brugeois — habitation du bailli Eustache Weyts, où l'on célébrera le mariage de Charles le Hardi et de Marguerite d'York. Enfin, en 1464, alors que — « vu le déclin considérable de la cité, dont la moitié est vide d'habitants » — les échevins ont décidé, quatre ans auparavant, de restreindre sévèrement les dépenses, les Dammois, comme s'ils exécutaient la volonté d'un mourant de s'éteindre en

beauté, dressent ce petit joyau d'hôtel de ville élégant et cosu, œuvre de l'architecte bruxellois Godefroid de Bosschere, dont l'apparition inattendue, au sein d'un village désert, arrachera, cinq siècles plus tard, un cri d'étonnement ravi aux visiteurs de l'ancien port du Zwin. Les souterrains tenaient lieu d'entrepôt pour les vins et autres marchandises, que les bateaux, de plus en plus rares, déchargeaient sur les quais situés à l'arrière du bâtiment. Le rez-de-chaussée faisait office de halle. A l'étage, se trouvaient la Chambre des Échevins, où une messe était dite chaque lundi avant la séance, et la Salle du Tribunal, dont les semelles de poutre furent ornées de sculptures par Wouter van Inghen, de L'Écluse, qui représenta sur l'une d'elles l'effigie de Jacob van Maerlant, inspirée de celle gravée sur le tombeau du clerc-secrétaire de Damme, qui demeurait un siècle et demi après sa mort le plus célèbre des poètes flamands.

La même obstination à braver l'inévitable déchéance se manifestait à Monnikerede, où l'on pava, en 1460, le chemin de l'Église. Deux ans plus tard, l'hôtel de ville, qui était recouvert de paille, flamba; on le reconstruisit avec une toiture de tuiles. Les habitants de Mude s'efforcèrent, eux aussi, de conserver leur place au soleil. Après que la localité eut été dévastée par les Anglais en 1437, les quelques modestes marchands et pêcheurs, qui y résidaient encore, transférèrent leurs pénates sur un vaste atterrissement formé en aval de Mude. L'agglomération, ainsi fondée, reçut le nom de Nouvelle-Mude. Ses jours furent éphémères, les Éclusois ne tardant pas à en démolir les digues et les maisons, estimant, comme leurs échevins s'en expliquèrent devant Philippe le Bon, que ce territoire faisait partie de la zone de protection de L'Écluse, « clef et frontière de son païs et conté de Flandres ». Le duc de Bourgogne leur donna raison et décida, le 6 avril 1445, que l'on ne pourrait « iamaïs, au tems avenir, redicguier » à Nouvelle-Mude ou y « edifier aucunes maisons ne aultres quelzconques edifices », sauf « une maison deschevins, une prison, une taverne et une maison de tanneur ». Force fut aux Mudois de regagner leur ville primitive et d'y attendre la ruine.

L'Écluse a beau sacrifier à sa sécurité l'existence d'une humble voisine, rien ne l'empêchera d'échapper à l'ennemi qui prend sournoisement position sous les eaux : vers le début de la seconde moitié du XV^e siècle, on signale, au large du port, les premiers bancs de sable... En 1457, L'Écluse avait néanmoins conservé assez d'importance — certains jours, plus de cent bâtiments s'y rencontraient encore — pour que Philippe le Bon pût la montrer orgueilleusement, avec les autres cités flamandes, au dauphin Louis, réfugié à la cour

de Bourgogne, après sa fuite du toit paternel (1). Mais à partir de 1463, la décadence de la ville se précipite. Les magistrats constatent avec terreur que le port « amoindrit de jour en jour » et devient d'un accès dangereux pour les grands navires. Attirés par Anvers, les marchands s'éloignent.

Le 21 mai 1464, deuxième jour de Pentecôte, un dernier rayon de gloire embrase la misère qui descend sur L'Écluse. Saluée par Philippe le Bon, fidèle au vœu souscrit dix ans plus tôt, lors du célèbre banquet du Faisan, de mettre un terme « à la dampnable emprinse du Grand Turcq des infidèles », l'escadre — douze vaisseaux et deux mille hommes — que le duc a placée sous le commandement de son bâtard Antoine et qu'il espère rejoindre en personne dans quelques mois, appareille vers l'Adriatique en vue de se réunir à la flotte italienne, que Pie II a décidé d'accompagner lui-même en Orient. Mais le pape mourra inopinément au moment de s'embarquer à Ancône, le 14 août, et sa disparition désagrègera la Croisade dont il avait été l'âme.

* * *

A Damme échut également un ultime honneur, dont le souvenir est perpétué par deux des statues ornant la façade de l'hôtel de ville et qui montrent Charles le Hardi offrant l'anneau nuptial à Marguerite d'York. La princesse anglaise, sœur du roi Édouard IV, âgée de vingt-deux ans, avait abordé à L'Écluse le samedi 25 juin 1468, à six heures du soir. Le 26, le grand duc d'Occident envoya près d'elle sa mère Isabelle, veuve de Philippe le Bon, et sa fille Marie, née de son union avec feu Isabelle de Bourbon. Lui-même rendit visite, le 27, à sa future épouse qui résidait à l'hôtel de Gui de Baenst. Ils devisèrent gracieusement, après quoi le sire de Charny, qui avait été détaché au service de la princesse, s'approcha de Charles le Hardi et se permit de lui conseiller : « Monseigneur, puisque Dieu vous a amené cette noble dame au port de salut et à votre désir, il me semble que ne devez point vous retirer sans montrer la bonne affection que vous avez pour elle et devez, en ce moment, la fiancer » — « Il ne tiendra pas à moi », répondit le duc. Un instant plus tard, l'évêque de Salisbury, agenouillé entre Charles et Marguerite, célébra leurs fiançailles. Le 2 juillet, une galère merveilleusement pavoisée, à la proue de laquelle chantaient des ménestrels s'accompagnant de la viole, emporta vers Damme, trônant sur un siège doré protégé par un dais

(1) Le voyage du dauphin au pays du Zwin manqua de changer le destin du dernier duc de Bourgogne, car le futur Louis XI, fossoyeur de Charles le Hardi, étant monté dans une embarcation sur le canal de Damme, tomba à l'eau et fut à deux doigts de se noyer.

écarlate, Marguerite d'York, entourée d'un groupe de dames de la plus haute noblesse anglaise, flamande et bourguignonne. Escortant la fiancée de Charles le Hardi, une théorie d'illustres chevaliers bardés de fer, dont les pennons multicolores rutilaient au bout des lances dans le soleil, avançaient majestueusement, au trot de leurs montures caparaçonnées, le long des berges du Zwin. Mude, Houcke, Oostkerke et Monnikerede regardèrent passer, avec des yeux éblouis, le fastueux cortège que les Dammois accueillirent avec les signes d'une joie profonde, étalant pour la circonstance ce qui leur restait de richesses. L'union princière fut bénie le lendemain dimanche, à cinq heures du matin, en l'hôtel du bailli Weyts, par David de Bourgogne, évêque d'Utrecht et frère naturel de Charles le Hardi, devant une assistance où l'on remarquait, parmi les principaux invités, l'archevêque de Trèves, les évêques de Tournai, de Liège, de Cambrai, de Metz et de Thérouanne, tous les grands seigneurs de l'État bourguignon, et — du côté anglais — l'archevêque d'York, l'évêque de Salisbury, les comtes de Woodville et de Scales, beaux-frères de Marguerite d'York, la duchesse de Norfolk et lord Howard.

Accompagnés d'une suite innombrable affichant un luxe inouï, les princes quittèrent Damme vers neuf heures. Assise dans une magnifique litière attelée, garnie de drap d'or — présent de son époux — la jeune duchesse, le front ceint d'un diadème éblouissant, était vêtue d'une longue robe en drap d'argent, semée de pierreries et fermée par un large collier d'or. Resplendissant dans son armure dorée et sous son casque constellé de brillants, Charles le Hardi caracolait fièrement, aurolé de toute la gloire de la Maison de Bourgogne. Ils s'éloignèrent en direction de Bruges où les attendaient les fêtes les plus prestigieuses dont nos provinces eussent jamais été le théâtre, et qui impressionnèrent si vivement les ambassadeurs anglais qu'ils certifièrent, à leur retour, que « la cour de Bourgogne ne pouvait être comparée qu'à celle du roi Arthur ».

Selon les dires d'un chroniqueur, il s'en fallut de peu que les héros de ces fêtes mémorables ne périssent carbonisés, la nuit même de leurs noces : quelques heures après qu'ils se furent retirés au château de Maele, un incendie s'y déclara comme par hasard, — hasard où bien peu de personnes ne reconnurent pas la main diabolique de Louis XI... Réelle ou fausse, l'allégation appartient au domaine des possibilités. Fourbe jusqu'au génie, le roi de France, démasqué et vaincu à maintes reprises, recommença chaque fois, avec une inlassable persévérance, à tisser autour de son rival, qu'il « haysoit de venin de mort », le réseau d'intrigues et de trahisons dans lequel Charles le Hardi devait finir par perdre pied.

Lorsque, à la suite de l'échec de son complot contre Édouard IV, le comte de Warwick, le fameux *Faiseur de rois*, s'enfuit d'Angleterre, en avril 1470, avec une trentaine de vaisseaux, Louis XI lui ouvrit les ports de France et le combla d'argent, bien qu'à Péronne, le 14 octobre 1468, il eût juré, « sur la vraie croix que sainte Charlemagne portoit », de maintenir la paix avec le duc de Bourgogne. Encouragé par le roi, Warwick déploya incontinent une activité de pirate à l'égard des navires flamands, hollandais et zélandais. Il bloqua le port de L'Écluse, captura la flotte marchande qui remontait, chargée de vins, des côtes de la Saintonge, s'empara de nombreux bâtiments isolés qu'il ramenait à Honfleur, où il avait fixé sa base, et renvoya un marin fait prisonnier, en lui disant d'aller « annoncer au duc de Bourgogne que le comte de Warwick s'étonnait qu'il n'osât pas venir le combattre », Charles le Hardy, qui se trouvait à L'Écluse depuis l'arrivée en France de l'ennemi de son beau-frère, reprocha vertement à Louis XI d'accorder à Warwick une aide « employée et convertie », écrivit-il, « à continuer la guerre qu'il a commencée contre moi, mes sujets et les marchands qui fréquentent mes pays ». Niant l'évidence, le roi se défendit de vouloir favoriser une entreprise hostile au duc de Bourgogne, lequel, exaspéré de tant de perfidie, répliqua avec colère : « Par saint George, si l'on n'y pourvoit, à l'aide de Dieu, j'y pourvoiray moi-même, sans vos congies ni vos raisons attendre, car elles sont trop volontaires et longues ». Comme il n'était pas homme à se payer de mots, il hâta le rassemblement, à L'Écluse, de vingt-quatre gros vaisseaux qui prirent la mer le 8 juin, sous les ordres des sires de Veere et de Gruuthuse. Les navires bourguignons croisèrent au large du rivage flamand et dans la Manche, à la recherche de la flotte du comte de Warwick, qu'ils rencontrèrent enfin le 2 juillet, mirent en déroute à l'issue d'une rude bataille et traquèrent jusqu'au port de Honfleur où elle se réfugia. Mais deux mois plus tard, le *Faiseur de rois* débarquait à Dartmouth et parvenait, en l'espace de onze jours, à chasser Édouard IV pour le remplacer par Henri VI, qu'il avait aidé à vaincre neuf ans plus tôt au profit du monarque qu'il détrônait à présent. Saisissant renversement des rôles ! En 1463, Marguerite d'Anjou, épouse de Henri VI, incarcéré alors à la Tour de Londres, échouait à L'Écluse, ne possédant plus pour toute fortune que ses vêtements en haillons. Aujourd'hui, elle redevenait reine et Édouard IV abordait à Alkmaar, si pauvre que, voulant remercier le patron du voilier hollandais grâce à qui il avait réussi à s'échapper d'Angleterre, il ne put qu'ôter sa robe fourrée de martre pour la lui offrir. Il reçut heureusement de Charles le Hardy qui, jadis, avait entouré d'honneurs et de respect

l'infortune de sa rivale, l'appui dicté par les liens familiaux et politiques qui unissaient les deux monarques. Le duc de Bourgogne prêta 50.000 florins à son beau-frère afin de lui permettre de recruter des hommes d'armes en Flandre, où huit cents fidèles seulement avaient eu l'occasion de le suivre. Après six mois d'exil passés à Bruges, dans le splendide hôtel de Louis de Gruuthuse, Édouard IV s'en alla reconquérir son royaume. Le jour de son départ, le peuple s'amassa en tel nombre et l'applaudit si frénétiquement qu'au lieu de s'embarquer à Bruges même, le jeune souverain, taillé en athlète, poursuivit pédestrement sa route, escorté par la foule enthousiaste, et ne monta en bateau qu'à Damme pour atteindre le port de Veere, d'où dix-huit vaisseaux le conduisirent, avec ses partisans, vers un succès rapide puisque, ayant pris pied le 14 mars sur la rive du Humber, il entra victorieusement à Londres, le 11 avril.

Charles le Hardi, bourreau de travail, qui prétendait n'ignorer aucune des questions intéressant le pays et était capable, pour se consacrer plus entièrement à leur étude, de ne point dormir pendant une semaine et de se contenter d'un seul repas en vingt-quatre heures, n'avait pas manqué d'entrevoir les funestes conséquences de l'ensablement du Zwin, et un des premiers actes de son gouvernement fut d'alerter les États de Flandre, en les priant d'instituer une commission chargée de déceler les causes du mal et d'y porter remède. La commission exprima l'avis que l'ensablement progressif du bras de mer résultait des endiguements pratiqués tant autour de l'île de Cadzand qu'aux environs de Damme, L'Écluse, Oostbourg et Biervliet. Quant aux moyens de rendre au lit du Zwin son ancienne profondeur, elle en préconisait quatre : 1^o amener les eaux de la mer dans le Zwin par un canal qui traverserait Coxyde (1); 2^o solution identique à la précédente, mais complétée par le prolongement du Zwin jusqu'à Oostbourg; 3^o réunir les eaux du Zwin à celles du Hont ou Escaut occidental par une tranchée qui serait creusée près de Gaternesse; 4^o ouvrir le polder du Zwarte-Gat, qui fermait la seconde embouchure du Zwin à l'est de l'île de Cadzand et rétablir ainsi la communication primitive de L'Écluse avec la mer.

Bien que plus d'une compétence doutât de son efficacité, on adopta le quatrième des projets, dont la réalisation semblait la moins ardue. Mais il ne suffisait pas d'adopter un projet, il fallait au préalable couvrir les frais de son exécution. Ce fut, pour trois des Membres de Flandre, une occasion supplémentaire d'étaler leur incorrigible men-

(4) Localité située au nord d'Ardenbourg et complètement submergée en 1604.

talité particulariste. Sous prétexte que Bruges seule recueillerait le bénéfice des travaux, Gand, Ypres et le Franc refusèrent d'intervenir dans la dépense. Or, si le Zwin avait engendré la richesse de Bruges, n'avait-il pas fait également celle de la Flandre entière, axée sur l'industrie du drap — gloire d'Ypres et de Gand — dont le merveilleux développement eût été impossible si, grâce au Zwin, Bruges n'avait été, avec Venise, l'un des pôles de la vie économique de l'Europe? Les députés brugeois ne se firent pas faute d'insister sur cette vérité. L'abandon du Zwin, soulignèrent-ils, signifierait en définitive la ruine de toute la Flandre, l'essor de l'industrie nationale étant directement tributaire de l'épanouissement du commerce extérieur qui l'alimentait en matières premières et exportait ses produits. Charles le Hardi partagea leur point de vue et sa décision, publiée à Saint-Omer, le 27 juillet 1470, obligea les Membres récalcitrants à participer au coût des travaux.

Divers motifs retardèrent jusqu'en 1473 la destruction des digues du polder du Zwarte-Gat. Les experts avaient cru que le flux s'engouffrant dans le passage ainsi recréé sortirait par L'Écluse et chasserait les sables accumulés dans l'estuaire du Zwin. Il n'en fut rien. L'eau des marées entrant par le Zwarte-Gat reflua par le même chemin, et l'on obtint un résultat diamétralement opposé au but poursuivi : l'ensablement de L'Écluse s'intensifia. Bruges ne se découragera pourtant pas. Engloutissant des fortunes dans de nouveaux essais, elle entreprendra contre le sable, ennemi mortel de sa navigation, une « guerre de Cent Ans » qui ne lui vaudra que des échecs. Elle n'avait pas compris, au moment de la première tentative, que le Zwin était déjà un moribond à qui tous les soins seraient inutiles. Pas plus que — trompée par les signes extérieurs d'une richesse si grande que la source en tarissait sans qu'on le remarquât — elle ne paraît avoir entendu sonner le glas de sa fortune quand, vers le milieu du siècle, les premières nefes heurtèrent les bancs de sable à l'entrée du port de L'Écluse.

Mais voici que parvient soudain en Flandre l'écho d'un autre glas! Il accourt de la plaine de Nancy, où la nuit glaciale du dimanche 5 janvier 1477 a raidi les cadavres de Charles le Hardi et de ses cinq mille compagnons, couchés dans la neige rougie de leur sang. Trahi par son beau-frère, l'ingrat Édouard IV, que l'or de Louis XI a corrompu; trahi par la fatalité à Grandson, où un repli stratégique de sa cavalerie a induit l'infanterie en erreur et provoqué la panique qui inaugura la série des désastres; trahi par le roi de Provence, le prince de Tarente et le duc de Milan, acquis, moyennant gros deniers, au machiavélique monarque français; trahi par le méprisable Campo

Basso, qui passe à l'ennemi avec toutes ses troupes, la veille même du dernier combat; trahi enfin par ses propres sujets qui, loin de le soutenir au moment où il vacille, lui assènent le coup de grâce en lui refusant les secours en hommes et en argent, indispensables pour redresser la situation, le duc de Bourgogne a glorieusement échoué dans son rêve d'unir, par la conquête de l'Alsace et de la Lorraine, ses « pays de par delà » à ses « pays de par deçà », vaste dessein dont la réalisation, séparant l'Allemagne et la France par un puissant État d'entre-deux, eût peut-être préservé à jamais l'équilibre et la paix de l'Europe occidentale.

La disparition de Charles le Hardi clôturait également l'ère d'indépendance qui s'était ouverte pour les Pays-Bas à l'avènement de la dynastie bourguignonne et brisait la perspective d'une politique d'intérêt national. Ses sujets ne s'en rendirent compte que cinq ans après la tragédie de Nancy, quand ils entrèrent en conflit avec l'archiduc Maximilien. A l'heure où paraissaient devoir s'accomplir les paroles prononcées par Charles VII, père de Louis XI, lors de la fuite de son fils rebelle auprès de Philippe le Bon — « Mon cousin de Bourgogne nourrit là un renard qui croquera ses poules » — Maximilien avait arraché nos provinces aux griffes du roi de France, qui avait toutefois déjà mis la main sur le duché de Bourgogne. Malgré cet heureux début de règne, la mésentente était fatale entre les Belges et un souverain, logiquement amené à ne considérer les Pays-Bas que comme un fief à incorporer tôt ou tard au Saint-Empire dont il était l'héritier. Le malheur qui enleva, le 27 novembre 1482, la jeune Marie de Bourgogne à l'affection de Maximilien, ne fit que précipiter le désaccord, en laissant seul à la tête de l'État le prince autrichien qui, veuf, redevenait un étranger aux yeux du peuple. Et la Flandre, foyer principal de la résistance au duc Charles, qui, s'il la chargea lourdement d'impôts, éloigna toujours d'elle le théâtre des hostilités, allait être transformée, par la lutte qui l'opposera de manière presque ininterrompue à Maximilien de 1482 à 1492, en une immense aire de décombres, où s'ensevelira l'hégémonie qu'elle avait exercée de tous temps aux Pays-Bas. L'acte final de cette guerre sans merci se joua dans la région du Zwin, dont elle éclaira sinistrement l'agonie.

Ayant accepté, en échange de sa liberté, toutes les conditions de ses « bien-amés les États et Trois Membres de Flandre », Maximilien, gardé à vue par les Brugeois depuis le 5 février 1488, franchissait, le 16 mai, la porte Sainte-Croix, où Philippe de Clèves, partant se constituer en otage à Gand (1), lui demanda, à l'instant des adieux : « Monseigneur, vous estes maintenant vostre franq homme et hors de tout emprisonnement. Veuillez me dire sincèrement vostre intention. Est-ce vostre volonté de tenir la paix que nous avons jurée? » — « Beau cousin de Clèves », assura le roi des Romains, « le traité de paix, tel que je l'ay promis et juré, je le vueil entretenir sans infraction ». Quelques heures plus tard, tandis que tout Bruges dansait et chantait pour fêter le retour à la tranquillité, les musiciens juchés au sommet du beffroi arrêterent brusquement leur concert à la vue d'incendies qui s'élevaient à proximité du village de Maele. C'était l'avant-garde de l'armée impériale qui saluait sa rencontre avec l'archiduc délivré, en brûlant des chaumières. C'était aussi le signal de la guerre qui se rallumait en Flandre. Retrouvant, à Louvain, les troupes conduites par son vieux père, l'empereur Frédéric III, qui venait à la rescousse, Maximilien se laissa persuader que des engagements arrachés sous la contrainte ne le liaient point; il céda à sa soif de vengeance et marcha, avec les Allemands, contre ceux qui avaient « espéré mettre tous leurs princes, avec tous leurs gens, à perpétuelle servitude ». Le 19 juin, il s'avança jusqu'au-delà de Middelbourg (en Flandre occidentale), à la tête de ses lansquenets, qu'il autorisa — ne pouvant payer leur solde — à piller Damme. Les Allemands résolurent d'attaquer la ville par surprise au cours de la nuit, mais, apprenant l'arrivée, à Bruges, d'un contingent de treize cents cavaliers français dont ils craignirent une sortie, ils s'éclipserent sans rien tenter. Le mois suivant, Maximilien réapparut et ses mercenaires se ruèrent, cette fois, à l'assaut des murs de Damme. La garnison les repoussa après un combat des plus sanglant et ils abandonnèrent sur le terrain, outre leurs approvisionnements, de nombreux morts et les bannières des archevêques de Cologne et de Mayence, lesquelles furent triomphalement transportées à Bruges et exposées en l'église Notre-Dame. En vue de faire échec à une éventuelle contre-offensive, Philippe de Clèves qui, fidèle à son serment

(1) En garantie de l'exécution du traité de paix, Maximilien avait désigné plusieurs otages, entre autres le populaire Philippe de Clèves, seigneur de Ravenstein et petit-fils de Jean sans Peur, qu'une clause spéciale déchargeait de son serment de fidélité au souverain si ce dernier trahissait ses engagements; le roi des Romains lui fit même jurer d'assister, dans ce cas, les Flamands « de tout son pouvoir et de toute sa puissance ».

du 16 mai, avait pris le commandement de l'armée flamande, envoya aux défenseurs de Damme un renfort de cent sergents d'armes et à Monnikerede cinq cents arbalétriers plus spécialement commis à la protection du nord du Franc contre les incursions dévastatrices de l'ennemi. Mais Maximilien ne se montra plus et le succès des rebelles sembla se dessiner. Ni l'archiduc ni son père ne possédaient les moyens d'entretenir de puissants effectifs, et comme plusieurs princes de l'Empire rappelaient leurs régiments, l'armée de Frédéric III fondait. Au mois d'octobre 1488, l'empereur regagna l'Allemagne. En février 1489, le roi des Romains le rejoignit, laissant aux Pays-Bas, pour y poursuivre les opérations, le duc Albert de Saxe, landgrave de Thuringe. Ce redoutable adversaire parvint progressivement à reprendre l'avantage dans l'interminable guerre d'escarmouches qui fut menée, de part et d'autre, avec un rare acharnement. Épuisée par une lutte dont elle n'apercevait pas la fin, la Flandre tint bon, malgré toutes les souffrances, jusqu'au jour où la France, qui l'avait constamment encouragée dans sa révolte en lui promettant une importante aide militaire, l'abandonna pour conclure avec Maximilien, le 30 octobre 1489, le traité de Montils-lez-Tours. Alors, le pays, cruellement déçu, capitula. Mais sa soumission ne dura guère. Devant la rigueur du traitement, il se cabra. Dans le ciel des cités et des campagnes, vibrant encore du chant des cloches célébrant la paix, la sonnerie du tocsin annonça aux populations que la lutte recommençait. Sollicité par les Brugeois qui dépêchèrent des messagers à L'Écluse, où il s'était retiré, *Philippe Monsieur* — ainsi qu'on appelait le sire de Ravenstein — accepta de réassumer ses fonctions de capitaine-général des forces flamandes. Furieux, le comte de Nassau, lieutenant de Maximilien, décida de réduire les Brugeois par la famine et interdit, sous peine de mort, aux habitants du Franc de leur fournir le moindre approvisionnement. Au fil des semaines, les vivres diminuèrent dans la ville, dont les environs étaient ravagés chaque jour par la garnison allemande de Damme, où le comte de Nassau avait installé son repaire. Le 21 octobre, les soudards livrèrent aux flammes toutes les fermes situées sur le territoire de Coolkerke et pillèrent le château de Maele. Le lendemain, le comte de Nassau publia que quiconque — homme, femme ou enfant — sortirait de Bruges serait appréhendé et n'obtiendrait sa mise en liberté que contre rançon. Le 24, il fit décapiter, à Damme, plusieurs Brugeois capturés par ses soldats et trouvés porteurs de lettres destinées à Philippe de Clèves. Après douze mois de blocus, la disette atteignit des proportions si effroyables que les gens tombaient d'inanition et mouraient dans les rues. Épouvantés par l'ampleur d'un désastre

où la ville entière risquait de périr, les députés de Bruges offrirent au comte de Nassau de cesser la résistance. Comme préliminaire à toute conversation, il les somma de rompre avec Philippe de Clèves. Celui-ci, informé que ses amis avaient repoussé une clause qu'ils jugeaient contraire à l'honneur, ne voulut pas être un obstacle aux négociations et les autorisa spontanément à terminer la guerre sans en référer à lui. Le 16 novembre 1490, le sire de Lembeke, le prieur des Carmes et celui des Frères prêcheurs se rendirent à Damme, auprès du comte de Nassau, pour lui déclarer que Bruges se conformait au traité de Montils-lez-Tours, sous réserve de faire trancher par le Parlement de Paris les difficultés pouvant naître de sa mise en vigueur. Mais le comte de Nassau n'admit aucune restriction. Il alourdit même ses exigences, réclamant la livraison de trois cents otages et le paiement immédiat d'une amende de 300.000 couronnes d'or. A ce prix exorbitant, Bruges rejeta une seconde fois la paix. Son obstination décupla la rage de l'ennemi et les reîtres de la garnison de Damme allèrent, le 21 novembre, incendier le village de Scheepsdale, aux portes de Bruges, qui fut menacée d'un sort identique si elle ne cédait. Le 25, le comte de Nassau disposa son artillerie sous les murs de la ville et l'arrosa de boulets, escomptant semer la démoralisation parmi les révoltés. Il en fut pour ses frais. Loin de se rendre, les bourgeois ripostèrent avec tant de fermeté que les Allemands durent précipitamment battre en retraite. Au bruit du succès de ses camarades, Philippe de Clèves fit percer les digues de Houcke afin de rétablir par le Vieux-Zwin la liaison Bruges-L'Écluse. Dans la nuit du 26 au 27 novembre, cinq cents Brugeois, commandés par le capitaine Georges Picavet, gagnèrent secrètement L'Écluse et y chargèrent de vivres plusieurs barques, avec lesquelles ils prirent aussitôt le chemin du retour. Du sort de cette périlleuse expédition dépendait le sort de Bruges. La première moitié du voyage s'accomplit sans incident. Déjà, le convoi approchait de Coolkerke. Au milieu des ténèbres, les embarcations glissaient en silence sur l'onde noire quand soudain, à l'endroit qui s'appelle encore de nos jours *Picavetsbrugge*, les rives du canal se peuplèrent d'une multitude de silhouettes abhorrées : les lansquenets du comte de Nassau ! Inférieurs en nombre, les Brugeois se défendirent héroïquement. Georges Picavet tomba au pouvoir de l'ennemi, qui massacra la plupart de ses compagnons et traîna les survivants en prison à Damme. Ce nouveau malheur fit déborder pour les Brugeois le calice d'amertume. Il n'y eut plus par la ville qu'un seul cri : « La paix ! » Douze jours après leur précédente entrevue, le sire de Lembeke, les prieurs des Carmes et des Frères prêcheurs, accom-

pagnés de quinze notables, se rembarquèrent à destination de Damme, résignés à subir la loi du vainqueur. Le lendemain, 29 novembre 1490, Bruges signait, la mort dans l'âme, le traité de Damme, sanctionnant avec une implacable sévérité la dernière des nombreuses insurrections de son histoire.

Le 30 juillet 1492, Gand renonçait à son tour au combat et acceptait la paix de Cadzand. Demeuré seul, Philippe de Clèves, sourd aux propositions du duc de Saxe, rallia les indomptables et s'enferma à L'Écluse. Toutes les forces ennemies vinrent investir la place, aidée par une flotte anglaise qui bloquait le port. Mais *Philippe Monsieur*, à l'abri des fortifications de la ville, narguait les efforts des assaillants et leur infligeait des pertes cruelles à chacune des sorties de sa garnison. Plusieurs vaisseaux échoués sur le sable furent brûlés. La garnison de Damme, qui campait à Lapscheure, dut prendre la fuite en abandonnant dix bombardes. La mauvaise saison — on entraît dans la deuxième quinzaine d'octobre — et la stérilité de leurs tentatives auraient bientôt contraint les Allemands à lever le siège, si la fatalité ne leur avait livré une forteresse qui paraissait inexpugnable : le feu prit aux poudres des défenseurs et une formidable explosion démantela les murailles contre lesquelles le duc de Saxe s'acharnait en vain. Son prestige, sa vaillance et les ménagements, que lui témoigna le roi des Romains, valurent, le 22 octobre 1492, à Philippe de Clèves, une capitulation plus qu'honorable. Il jurait obéissance à Maximilien, lui restituait L'Écluse, mais y conservait le grand château jusqu'au remboursement par l'archiduc d'une somme de 40.000 florins dont il était redevable au sire de Ravenstein.

Un soulagement sans bornes accueillit partout les préparatifs de départ des Allemands. Damme ne fut débarrassée de leur présence que le 4 novembre. Avant de vider les lieux, ils réclamèrent aux bourgeois, sous menace de mise à sac, une somme considérable représentant leurs arriérés de solde. Pour éviter la destruction de la ville, devant laquelle n'auraient pas reculé ces âpres mercenaires « adonnés au hutin pour avoir le butin », les Dammois se cotisèrent, et la soldatesque, satisfaite, évacua la place au son des fifres et des tambours, laissant dans la mémoire de la population un souvenir exécrable.

Ce fut enfin la paix, la paix tant souhaitée. Mais dans quel lamentable état retrouva-t-elle la Flandre ! Un voyageur, qui eût quitté le pays vers 1482 et y fût revenu en ces derniers mois de 1492, s'en serait retourné, convaincu d'avoir fait fausse route. Pillée, ravagée, saignée par dix ans de guerre civile, la contrée était méconnaissable.

L'industrie et le commerce, éléments de sa splendeur, avaient émigré sous des cieux plus calmes. A travers les campagnes abandonnées par les paysans, les loups erraient en bandes compactes. Les champs, autrefois si fertiles, disparaissaient sous les broussailles, dans l'épaisseur desquelles gitaient cerfs et sangliers. Au pays du Zwin, le vent du large balayait l'étendue désertique et glapissait autour des cités expirantes, où l'on voyait « les trois parts des maisons vagues, inhabitées et chéant à ruine ». A l'horizon n'émergeait aucune voile. Et les nuits de tempête, quand les flots se précipitaient avec une clameur sauvage à l'assaut des terres, les rares habitants de la région entendaient parfois le bruit, pareil à un énorme vomissement, d'une digue avariée qui cédait à la ruée des eaux...

CHAPITRE V

MORT

Le sort des villes du Zwin est maintenant réglé. Après trois siècles d'une existence à la fois prospère et tumultueuse, leur destin s'achève par une plongée à pic dans le plus noir abandon.

Bruges, où l'on dénombre quatre à cinq mille maisons vides en 1494, tente encore de ranimer ses avant-ports agonisants. Mais elle s'accroche aux fantômes des éléments qui ont fait jadis sa fortune : le Zwin, supplanté par l'Escaut, et le système économique du moyen âge — droits d'étape, privilèges et autres mesures protectionnistes — invinciblement dépassé par le principe de la liberté commerciale.

Les troubles ont accéléré le rythme de l'exode vers Anvers des négociants étrangers. A Bruges ne réside plus, contre son gré, qu'une poignée de marchands espagnols. N'ayant pu être dragué pendant de longues années, le Zwin est devenu la terreur des pilotes, qui n'osent plus s'y aventurer. Les navires de mer s'arrêtent à Arne-muyden, dans le Hont, d'où leurs cargaisons sont transbordées sur allèges. Pour retenir les Espagnols et inciter les transfuges au retour, les Brugeois se décident à de nouveaux travaux, dont l'archiduc Philippe approuve les plans en 1501. Il s'agit de relier le Zwin à l'Escaut occidental par un canal allant du Coxydsche-Gat (1) à Oostbourg (2), dans l'éternel espoir que l'eau des marées du fleuve désensablera le port de L'Écluse. Le creusement du canal est terminé en 1505. On s'occupe aussitôt de reconstruire les digues du Zwartegat, détruites en 1473, par les Brugeois qui ne sont plus parvenus à refermer la passe, l'ouvrage qu'ils avaient rétabli à grands frais, en mai 1487, ayant été rompu depuis longtemps. La chance ne leur sourit pas davantage, cette fois. Tout est prêt et la ville a reçu l'auto-

(1) Tronçon du Zwin qui coulait entre L'Écluse et Coxyde, et avait été agrandi par la terrible inondation marine du 19 novembre 1404, qui vit la mer envahir la Flandre sur une profondeur de trois lieues.

(2) Oostbourg était baignée par le Passegeule, bras de mer qui rejoignait un embranchement du Braakman, autre bras de mer s'étendant entre Biervliet et Terneuzen; les inondations des XIV^e et XV^e siècles avaient également élargi le Passegeule et le Braakman.

risation d'ouvrir la voie d'eau, quand le 4 mars 1510, une violente tempête occasionne de graves dégâts au canal et au barrage. Les cités rivales, opposées dès le début au projet des Brugeois, exploitent cet accident pour renforcer leur hostilité à la création du canal d'Oostbourg, qui sera, affirment-elles, non seulement inutile, mais constituera pour la région un perpétuel danger d'inondation. Elles persistent dans leur opinion malgré les conclusions favorables d'une enquête sur l'opportunité des travaux, menée à L'Écluse en 1514, auprès d'inspecteurs des digues, de géomètres, d'arpenteurs et de mariniers. L'année suivante, Charles-Quint autorise néanmoins les Brugeois à poursuivre la réalisation de leurs plans. Ils réédifient pour la troisième fois les digues du polder du Zwaarte-Gat et consolident celles du pays des Quatre-Métiers. L'autorisation définitive d'ouvrir le canal est promulguée en 1516. On n'y procède finalement qu'en 1520, dix-neuf ans après l'approbation du projet. Hélas ! L'inefficacité des travaux crève bientôt les yeux. Le canal d'Oostbourg ne rend pas au Zwin la profondeur nécessaire à la sécurité des vaisseaux. Du reste — même s'il y avait réussi — il est momentanément trop tard. Bruges a perdu ses derniers marchands étrangers qui sont allés rejoindre les Függer, les Velser, les Bonvisi, les Spinola, les Hochtstetter et autres Galteretti dans la nouvelle citadelle du grand commerce européen : Anvers, dont la rade immense offre aux exigences de la navigation internationale toutes les garanties souhaitables.

Bien que, par intervalles de plus en plus éloignés, un navire y aborde encore, le rôle de L'Écluse comme port de mer n'est plus qu'un souvenir. Ses maisons tombent en ruines. La même misère étreint Mude et Houcke. Monnikerede glisse vers le néant où disparaîtront jusqu'à ses décombres (1). Damme, dont l'ultime manifestation vitale a été l'achèvement, en 1494, de la construction, entamée vingt ans auparavant, d'un monastère d'augustines, sombre, elle aussi, dans un dénuement atroce. Pour réveiller son commerce, Maximilien lui a octroyé au sortir de la guerre un privilège considérable, tout marchand, quelle que soit sa nationalité, désireux de vendre ou acheter des harengs, du vin ou d'autres articles « étaplés » à Damme, recevant la faculté de s'y livrer librement au commerce pendant six ans, sans qu'on puisse l'arrêter ou confisquer sa marchandise pour dettes contractées dans des villes dont il serait bourgeois. Nonobstant cette faveur, la situation n'a cessé d'empirer au point

(1) En 1557, ses échevins prièrent le roi d'Espagne de les décharger de leurs fonctions, la ville ne possédant plus un denier de revenu,

que Philippe le Beau ordonne, en 1506, de ne verser pendant trois ans, aux rentiers de Damme, que 50 % des sommes dues, les dépenses de la ville excédant les recettes. La prospérité, qui renaît en Flandre sous le règne de Charles-Quint, ne retrouve pas le chemin des cités du Zwin. Le 10 septembre 1522, l'empereur, « deuement informé de la povreté de nostre ville du Dam et veuillans éviter la totale désolation et perdition dicelle », lui accorde pour le règlement de ses dettes un délai de trois ans, mesure qui sera renouvelée en 1526, 1531, 1542 et 1549. Au mois de juin 1551, il autorise l'organisation annuelle d'une foire aux chevaux, qui se tiendra du 26 au 27 octobre. Vaines mesures pour relever une ville qui ne serait pas née sans le Zwin et qui doit mourir avec lui. Damme ne compte plus vers cette époque, que quatre-vingts ménages, dont vingt-cinq sont entretenus par la Table des pauvres. Elle atteint le fond de sa déchéance. Le *Portus famosissimus* qui abrita, un jour déjà lointain, les dix-sept cents vaisseaux de la flotte de Philippe-Auguste, disparaît sous les roseaux des marécages et Meyerus peut lancer sa pathétique exclamation : « Damme, le caravansérail des nations commerçantes du moyen âge ; Damme, la clef et la porte de la mer ; Damme, qui ouvre ou ferme aux Brugeois l'entrée de l'Océan ; Damme, autrefois si peuplée et si opulente, a vu fuir ses marchands et n'est plus qu'une bourgade ! »

Pendant de longues années, les Brugeois s'efforcent, par des travaux onéreux, d'apporter au canal d'Oostbourg, les améliorations susceptibles de lui faire jouer le rôle qu'ils lui assignaient. Rien ne leur réussit. A l'intérieur du pays, les cours d'eau s'engourdissent dans la torpeur qui accable les anciens ports. La *Lieve* et l'*Yperlée* s'ensavent ; seules, quelques petites barques parviennent encore à se faufiler parmi les joncs. Entre Damme et L'Écluse, le Zwin s'est rétréci en une rivière sinueuse et mortellement ensablée que les chariots franchissent à marée basse. Carrefour de routes ne menant plus nulle part, Bruges périclite de façon effrayante. En 1543, le chiffre de ses exportations dégringole à 30.726 livres de gros tandis que celui d'Anvers file à 4.990.225 ! On y recense plus de sept mille cinq cents pauvres. Les Brugeois abandonnent alors l'inutile canal d'Oostbourg. Mais ils refusent de s'avouer vaincus et, voulant secouer coûte que coûte la paralysie totale qui guette leur ville, ils se lancent aux environs de 1550 dans une nouvelle entreprise d'envergure. A l'ouest du Zwin, définitivement hors d'emploi, ils creusent de Damme à L'Écluse un large canal rectiligne. En cours d'exécution, le plan initial subit un important changement. Pour punir les exactions des gouverneurs de la garnison de Damme qui prélèvent un péage abusif au passage des barques, les Brugeois prennent, en effet, une mesure

rigoureuse : le canal sera détourné de la ville. Insensibles aux prières des Dammois, ils font approfondir le lit du Vieux-Zwin depuis Bruges jusqu'à sa jonction avec le second Leugen-Zwin, par où il débouche dans le canal un peu en amont de Monnikerede, et barrent au moyen d'une digue la partie du canal comprise entre Damme et le Leugen-Zwin afin d'isoler la Reie, dont l'ensablement présente un certain danger (1). Vers 1564, on achève la construction du système d'écluses maritimes fermant, à L'Écluse, le canal que l'on appellera pour cette raison *de Varsche Vaert* ou canal d'eau douce, par opposition au Zwin, encore en communication directe avec la mer et que l'on commence à désigner à cette date sous le nom de *Zoutte Vaert* ou canal d'eau salée. En 1566, la nouvelle voie navigable de Bruges à L'Écluse (2) est ouverte au trafic. Damme, qui fut le premier port de l'Europe, ne se trouve même plus sur la route des navires ! Le volume et la vitesse de courant des eaux amenées de l'intérieur des terres seront-ils suffisants pour curer les passes de l'estuaire de L'Écluse ? Au début, les constatations semblent donner raison à ceux qui n'ont cessé de le prétendre et Bruges tressaille d'un fol espoir, durant la période qui suit immédiatement la mise en usage du canal, en voyant des vaisseaux anglais et espagnols réapparaître dans ses bassins après une interminable absence. Feu de paille. Le sable suspend un instant son action, mais ne lâche pas sa proie. Tous les dragages ne tardent pas à se révéler impuissants à maintenir l'étiage de douze pieds, sans quoi le canal ne répond plus à sa destination. Bientôt, les bâtiments heurtent le fond... Seize années de labeur et de sacrifice aboutissent, une fois de plus, à un fiasco.

Si les Brugeois, au lieu de s'hypnotiser sur le sauvetage du Zwin — condamné sans appel — avaient écouté leur génial concitoyen Lancelot Blondeel, qui suggéra, dès 1546, la création entre Heyst et Knocke d'un nouvel avant-port à relier à la métropole par un canal maritime, la Venise du Nord aurait peut-être conservé son rang parmi l'élite des centres commerciaux européens. Mais l'étendue et l'audace des vues de Blondeel firent décréter irréalisable un plan, qu'il appartenait au XX^e siècle de reprendre dans ses grandes lignes par l'établissement des installations portuaires de Zeebrugge.

* * *

Rien ne dit que le canal de Bruges à L'Écluse, via Coolkerke,

(1) Cette partie du canal fut appelée dorénavant *Hel Verloren Rek*.

(2) La même année Bruges annexa L'Écluse, qui lui fut vendue par Philippe II pour la somme de 21,000 florins.

Monnikerede et Houcke, eût été le dernier des travaux auxquels les Brugeois s'employèrent pour conjurer la ruine de leur cité, si l'ère désastreuse des troubles religieux, qui s'ouvre à ce moment, n'avait empêché toute initiative nouvelle. L'année même de l'inauguration du canal, les bandes d'iconoclastes déferlèrent soudain sur la Flandre, saccageant en moins de dix jours plus de quatre cents églises, qui « semblaient, le lendemain », dit Ortélius, « avoir été dévastées par le diable pendant cent ans ». Bruges fut, grâce à la fermeté de ses magistrats, la seule ville que les fanatiques n'osèrent attaquer. Damme, L'Écluse, Mudé et Houcke subirent malheureusement leurs injures; ils y répétèrent, dans les églises, les excès qui les avaient déjà rendus tristement célèbres ailleurs, fracassant, à coups de hache et de marteau, les statues des saints, les autels, les chaires, les stalles, les confessionnaux, les tabernacles, les châsses, les ornements, les peintures et les sculptures.

Au milieu des horreurs d'une lutte où les antagonistes, aveuglés par la haine la plus bestiale, rivalisaient d'atrocités, Damme poursuivait son calvaire. Gand et la Zélande lui enlevèrent l'étape des vins de France, et L'Écluse celle des harengs, perte évidemment plus fictive que réelle vu que, de ces droits d'étape, « elle n'a joye ni en tire aucun prouffit, par la présente cessation du traficq et marchandise ». De jour en jour, la ville dépérissait, se dépeuplait. Son Béguinage n'était plus occupé que par la supérieure et une religieuse lorsque Remi Driutius, évêque de Bruges, le concéda, en 1573, aux sœurs cisterciennes de Bethléem chassées de leur couvent de l'île de Schouwen. A l'exemple de ses prédécesseurs, Philippe II se pencha sur le lot misérable « des povres manans et habitans de la première et plus ancienne ville maritime de nostre pays et conté de Flandres ». Le préambule du privilège par lequel, eu égard à « la grande chierté du sel lors regnante » et malgré l'opposition de L'Écluse, Axel, Hulst, Oostbourg et Biervliet, seules autorisées jusque-là à « boullir et raffiner blancq sel », il leur accorde l'établissement de quatre *zoutkeetes* ou salines, n'est qu'une longue lamentation, écho de la supplique des magistrats : « la ville du Dam se décline et va entièrement à ruyne et désolation, tant de gens que de négociations, et fera encoires davantaige pour n'avoir ni francq marché par semaine, ni aultre traficq ou négociation, dont les manans et habitans dicelle se pourroyent bonnement entretenir avec leur femme, enfans et famille... ».

En 1578, Bruges tomba au pouvoir des hérétiques, qui détruisirent et profanèrent ses églises — Notre-Dame fut convertie en étable et la chapelle Saint-Basile en magasin — conduisirent quelques religieux au bûcher et exilèrent les autres avec une foule de bourgeois fidèles

au catholicisme. Damme revécut les scènes qui l'avaient bouleversée douze ans plus tôt. Les Gueux s'emparèrent de la Croix miraculeuse, après avoir démoli la chapelle qui l'abritait, et la brisèrent sur la place (1). L'église Sainte-Catherine hors-les-murs souffrit si cruellement de leurs outrages qu'elle ne se releva plus. Ils détruisirent également le cloître de Nazareth, fondé vers 1456, et pillèrent l'église Notre-Dame, dont les derniers objets de valeur furent dispersés (2). Comme s'il ne suffisait pas de ces calamités, la peste et la famine s'abattirent sur la Flandre l'année suivante et y fauchèrent en peu de mois quatre-vingt mille personnes, — ainsi le prétend, du moins, un chroniqueur contemporain. L'ampleur de ces fléaux n'éteignit point la guerre, qui s'éternisa, semant le deuil, accumulant les ruines, gorgeant la terre de sang. Lorsque, en 1585, les conquêtes d'Alexandre Farnèse eurent remplacé les provinces méridionales sous la souveraineté de Philippe II, le plat-pays offrait le spectacle d'une désolation plus poignante encore qu'au lendemain de l'insurrection contre Maximilien. Libérées par la rupture des digues, les eaux de la mer noyaient les polders. Les campagnes, d'où les malheureuses populations avaient fui pour se soustraire aux sévices de la soldatesque, étaient complètement retournées en friche et les loups y pullulaient de nouveau. Non moins redoutables que ces carnassiers, des hordes de voleurs et d'assassins infestaient la région au point qu'il fallut installer des postes de guet dans les clochers, constituer des patrouilles paysannes et, en 1589, raser sur une profondeur de deux cents mètres, le long des routes et des cours d'eau, les bois et les taillis qui servaient de repaire aux coupe-jarrets.

Certaines bourgades n'avaient plus dix habitants; d'autres, plus un seul. C'était le cas, notamment, de Houcke et de Monnikerede, où la majorité des habitants avaient péri soit de la peste, soit de la famine, soit de la main des hommes de guerre. Les rescapés s'étaient réfugiés à Damme, tombée elle-même plus bas que jamais « par l'injure du temps et dévastation tant par feu que par inondation ». Les fugitifs se refusant à regagner les décombres de leurs cités (la région brugeoise demeurait très peu sûre à cause des raids fréquents de la garnison hollandaise d'Ostende), Damme pria Philippe II d'incorporer à son territoire celui des deux localités dont elle avait

(1) Les sœurs de l'hôpital en recueillirent les morceaux, dont on se servit pour confectionner une Croix nouvelle, qui fut déposée, par la suite, à l'église Notre-Dame.

(2) L'un d'eux alla échouer à la cathédrale d'Anvers, au chapitre de laquelle les échevins de Damme réclameront, le 15 novembre 1588, la restitution d'un tableau « sinistrement dérobé et emporté, pendant les troubles, par les esprits nouveaux et sagaces ».

recueilli les survivants. Le roi d'Espagne marqua son accord. Par lettres patentes du 18 mai 1594, Houcke et Monnikerede furent rattachées à Damme et soumises à sa juridiction. Chacune des communes annexées était représentée par un échevin dans la « loi » de Damme et leurs habitants mis sur pied d'égalité avec les Dammois. Le sceau de la nouvelle administration s'orna des armes des trois anciens ports du Zwin, dont la fusion, signe de leur déchéance sans issue, donna naissance parmi le peuple à ce distique :

Damme, Hoeke en Munkenrée
Al te samen ééne stêe ! (1)

L'Écluse, passée sous l'autorité de Guillaume d'Orange en 1576, reprise par Alexandre Farnèse le 5 août 1587, traversait des vicissitudes non moins pénibles et avait vu mourir nombre de ses édifices. En 1573, disparaissait le dernier vestige — une chapelle — du couvent de Sainte-Madeleine. Quatre ans plus tard, l'église Notre-Dame s'effondrait. En 1582, les bâtiments de l'hôpital Sainte-Marie, abandonnés par les religieuses, croulaient sous la pioche des démolisseurs, la ville ayant besoin de matériaux afin de consolider ses fortifications. Le succès de Farnèse ramena la place sous la domination espagnole pour une période de dix-sept ans, au terme de laquelle L'Écluse fut reconquise par les Provinces-Unies et séparée pour toujours ou presque — par la continuation des hostilités d'abord, par le tracé des frontières ensuite — de la région brugeoise, dont elle avait depuis sa naissance partagé le destin. Le 19 mai 1604, Maurice de Nassau, qui s'était emparé d'Ardenbourg le 12 du même mois, vint investir la ville. Le général Ambroise Spinola, dont tout l'effort visait à la chute d'Ostende qui devait capituler le 20 septembre, après cent soixante-sept semaines de résistance, reçut de l'archiduc Albert l'ordre de se diriger sur l'Écluse, avec une partie de ses troupes, pour forcer Maurice de Nassau à lever le siège. Rejeté aux environs de Damme par où il avait essayé de s'infiltrer, Spinola pénétra dans l'île de Cadzand en vue de prendre les assaillants à revers, mais fut à nouveau repoussé le 16 août, après un vif engagement. Le 19, Matéo Serrano, gouverneur de L'Écluse, rendit la place, ayant perdu l'espoir d'être secouru et ne disposant plus de vivres que pour quelques jours.

Toute la partie occidentale de la Flandre zélandaise présentait alors le navrant aspect d'un marécage sans fin où pointait çà et là une agglomération. Pour protéger leur patrie, les Hollandais avaient

(1) *Damme, Houcke et Monnikerede ne forment plus ensemble qu'une seule ville !*

systématiquement rompu la plupart des digues, sacrifiant à jamais de nombreuses petites localités. De l'immense nappe d'eau n'émergeaient plus, avec l'une et l'autre digues épargnées, que L'Écluse, Mude, Oostbourg, Ardenbourg, Groede, Cadzand, Yzendycke. Il ne restait pas un catholique dans la contrée et la masse des protestants avait cherché asile à l'abri des murailles de L'Écluse, qui demeurait l'unique centre vivant de cette triste région de hameaux engloutis et de villages déserts, tellement déserts qu'à Oostbourg, pendant l'hiver de 1606, les loups se désaltéraient, dit-on, au puits du Marché.

Si la guerre de Quatre-Vingts Ans, qui opposa l'Espagne aux Provinces-Unies, clôtura l'histoire du Zwin comme voie maritime de Bruges, elle prolongea, si bizarre que l'affirmation puisse paraître, l'existence du bras de mer en aval de L'Écluse. L'estuaire du Zwin étant devenu, à partir de 1604, la séparation entre les armées de Maurice de Nassau et celles de l'archiduc Albert — qui édifièrent, de part et d'autre de ses rives, une ligne de forts (1) — l'inondation, tendue de L'Écluse et Ardenbourg à Yzendycke et aux Quatre-Métiers, fut maintenue par les belligérants à qui elle offrait une excellente zone de protection mutuelle. Tant que le conflit dura, c'est-à-dire jusqu'à la signature, en 1648, du traité de Münster, il ne put être question d'endiguer. De ce fait même, les marées trouvèrent, dans l'appoint d'un volume d'eau considérable, la force de neutraliser durant de longues années l'action du sable et retardèrent ainsi de deux siècles la disparition du Zwin. Ce que n'avaient pu obtenir les pacifiques efforts de l'homme, la guerre — indirectement — y parvenait.

* * *

Les articles 68 et 71 du traité de Münster stipulaient le remplacement par une écluse de la digue fermant le *Varsche Vaert* devant le fort Saint-Donat et la démolition de ce dernier. Ces clauses restèrent à l'état de lettre morte et Bruges, malgré des démarches réitérées, auxquelles s'associa L'Écluse dont les intérêts coïncidaient ici avec les siens, en fut réduite, au moment où l'amélioration du cours du Zwin lui eût peut-être permis de retirer quelque avantage des travaux exécutés entre 1550 et 1566, à faire transborder sur allèges, au fort Saint-Donat, les marchandises venant des Provinces-Unies. Elle put heureusement renoncer à ce trafic insignifiant dès que le canal

(1) Notamment, du côté espagnol, le fort Saint-Donat barrant, à Houcke, le nouveau canal de Bruges à L'Écluse.

d'Ostende, dont le port s'ouvrit à la navigation en 1665, lui restitua sa liaison directe avec la mer, assurant le retour dans ses bassins de navires de deux cents tonnes. Reliée de plus à Dunkerque, Furnes, Nieuport, Tournai, Gand, Anvers et Bruxelles par un réseau de canaux secondaires, Bruges, forcée enfin de dire adieu au Zwin, après qu'elle eut vainement tenté pendant deux siècles d'en rattraper le flot, allait lentement remonter la pente... Privé de débouché au sud, le port de L'Écluse, à qui les inondations stratégiques avaient, en arrêtant son ensablement, accordé un sursis sans lui rendre ses possibilités antérieures, limita son mouvement à des services de transport hebdomadaires vers les îles zélandaises et la Hollande.

Tandis qu'une aube nouvelle se levait pour Bruges et que L'Écluse gardait un soupçon d'activité, rien n'atténuait l'infortune de Damme. Son dernier avatar l'aggravait au contraire, en appelant sur elle des périls qui n'étaient plus, comme autrefois, la rançon de sa richesse, mais un surcroît de misère sans compensation. Profitant de la trêve de Douze Ans, pendant laquelle « demeura assoupy pour quelque temps l'embrasement de la guerre de Flandre », les archiducs Albert et Isabelle avaient, en 1616, entouré Damme d'une ceinture de fortifications qui donne à la ville, sur les plans de cette époque, la forme d'une étoile à sept branches. Les ouvrages défensifs couvrirent plusieurs rues défuntes, ainsi que les ruines du couvent de Nazareth et celles du Béguinage. L'ancien port du Zwin se muait en place de guerre. Désormais, ses habitants trembleront chaque fois qu'une armée ennemie s'ébranlera vers la Flandre et Dieu sait si elles en prirent souvent le chemin durant ce XVII^e siècle de malheur qui ne laissa, dira Voltaire, « pas un champ, dans cette province, qui n'ait été arrosé de sang ».

Cinq des gouverneurs militaires qui se succédèrent à Damme — le baron de Camargo, Don Diégo Machuco, Jean-Chrétien Madoets, le comte François de Rulle et Nicolaï de Aguerro — dorment leur dernier sommeil dans l'église, où l'on aperçoit encore les pierres tombales des quatre premiers. Du plus fameux de tous — le comte Paul de Fontaines, mort en héros, le 19 mai 1643, à la bataille de Rocroi où, perclus de rhumatismes et âgé de quatre-vingt-trois ans, il commanda, porté sur une chaise par quatre soldats, les régiments wallons de l'infanterie espagnole — l'église conserve, à défaut d'ossements, le souvenir, grâce au maître-autel orné de ses armoiries sculptées qu'il lui offrit en 1630. Pour aimable qu'il fût, le geste du comte de Fontaines ne versait qu'un faible baume sur la plaie que constituait le séjour d'une garnison nombreuse et turbulente, dont la présence attirait la foudre en temps de guerre et empoisonnait

la tranquillité des Dammois aux rares périodes de paix. L'entretien des troupes, qui incombait pour une part à l'administration locale, coûtait en outre les yeux de la tête et précipitait les finances publiques déjà si délabrées, dans un marasme sans précédent. Au mois de mars 1666, Charles II, roi d'Espagne, dut munir les bourgmestre et échevins de lettres de sûreté de corps, afin d'éviter leur arrestation par les créanciers de la ville. Devant l'indigence extrême de la cité, dont « les revenuz, ayans monté ordinairement à 2.000 florins, ne portoient à présent que 200 florins », il lui donna quitus d'une somme de 4.608 livres de gros dont elle lui était redevable à titre de subsides.

Végétant au bout du *Verloren Rek*, Damme n'existait plus qu'en fonction de place-forte et les guerres de Louis XIV, qui endeuilèrent nos provinces pendant trente-quatre des quarante-six années comprises entre 1667 — début de la guerre de Dévolution — et 1713 — fin de la guerre de la Succession d'Espagne — la soumirent à de rudes épreuves. Seules, les armées connaissaient hélas ! encore son chemin. En dehors d'elles, il semblait que plus personne ne l'emprunterait jamais. . . Or, voici que du Brabant, de Zélande, de Hollande, de France et des quatre coins de Flandre, des groupes de pèlerins affluent subitement vers la ville abandonnée. Que s'est-il produit ? Au pied de quel tombeau viennent-ils s'agenouiller ? Mais, s'ils pénètrent dans l'église et s'y arrêtent effectivement à une sépulture, c'est sans le moindre respect qu'ils se penchent en riant sur la dalle tumulaire. . . Abusés par la singulière équivoque créée autour de la tombe de Jacob van Maerlant, ils s'imaginent avoir découvert celle du plus fameux farceur de tous les temps : Thyl Uylenspiegel !

Jacob van Maerlant reposait depuis un peu plus de deux siècles sous la tour de Damme, quand avait surgi en Flandre le personnage légendaire, dont le nom, francisé en *Ulespiègle*, a engendré les vocables *espiègle* et *espièglerie*. Le récit original des aventures d'Uylenspiegel fut écrit en bas-allemand vers 1483 ; il a malheureusement disparu, à l'exception de la préface qui l'accompagnait. Le plus ancien ouvrage parvenu jusqu'à nous est celui qu'imprima, en 1519, Johannes Grieninge, de Strasbourg. De l'année suivante, date la première représentation d'Uylenspiegel. C'est une estampe de Lucas de Leyde qui montre le célèbre farceur, encore enfant, au milieu de sa famille ; son père joue de la cornemuse tout en cheminant et porte deux bambins dans une hotte, sa mère en a un troisième sur les épaules et mène par la bride un âne chargé de deux paniers où l'on aperçoit trois autres enfants ; devant les parents, marche, avec son chien, le jeune Uylenspiegel, qui lance, de biais, un regard finaud ; emmitoufflé dans une cape, il tient à la main un bâton et une cruche ;

sur son épaule, perche un hibou. Vers 1530, Uylenspiegel effectue son entrée littéraire dans nos provinces : l'*Uylenspieghels Leven* paraît à Anvers. Le livre eut six réimpressions au cours du XVI^e siècle. Des libraires ambulants le vendaient partout en Flandre. Imprimé sur du papier à chandelle, il coûtait un sol. Quiconque savait lire, l'achetait.

Pendant que le sympathique bouffon obtenait une audience de plus en plus large, le souvenir de Jacob van Maerlant ne survivait plus que dans la mémoire de quelques érudits. Diverses œuvres du « père des poètes flamands » avaient été traduites en latin au XIV^e siècle et en français au XV^e, imprimées à Anvers à la fin du XV^e, au début et au milieu du XVI^e. Puis, sa langue s'était brusquement mise à vieillir, et ce qu'elle contenait de suranné, d'incompréhensible par endroits, jeta sur van Maerlant un voile d'oubli. En 1574, l'annaliste gantois Marcus van Vaernewijck rapporte, dans son *Historie van Belgis*, que l'écrivain est enseveli à Damme sous le clocher et que, « entre autres ouvrages subtils, il a laissé un livre intitulé *Der Naturen Blomme*, où il narre force singularités de la nature ». Avant la longue nuit où il va s'enfoncer, c'est la dernière mention tant soit peu explicite que l'on trouve à son sujet. Au XVII^e siècle, Sanderus, Sweerts et Foppens se contentent de le citer; ils ne lui connaissent plus qu'une seule œuvre : la *Rijmbijbel*. Pareilles à la gloire qui se retire de lui, l'image et l'inscription, gravées par ses contemporains, se diluent progressivement dans la pierre qui recouvre son tombeau à l'église de Damme. Jusqu'aux environs de 1550, sa sépulture avait été entourée de la vénération générale et les curés de la paroisse montraient fièrement à tous les étrangers la tombe du poète. En 1578, lors de la prise de la ville par le prince d'Orange, elle échappa à la fureur des soldats qui saccagèrent l'église. Six ans plus tard, les réformés ayant été chassés de Flandre par Alexandre Farnèse et le temple de Damme rendu au culte catholique, la dalle tumulaire de van Maerlant n'en était pas moins en piteux état. A son retour d'exil en 1584, Jean-Baptiste van Belle, greffier de Bruges, la retrouva couverte de boue et de mortier, et à ce point disparue au regard que les fidèles la foulaient sans le savoir. Désireux de montrer le tombeau aux magistrats, Jean-Baptiste van Belle fit décrasser la pierre. Usée par deux siècles d'allées et venues dans l'église, l'inscription était presque illisible, mais le greffier, qui l'avait vue en 1556, put la reconstituer. Quant à l'effigie, le nettoyage ressuscita, avec assez de netteté, le « clerc, assis devant un pupitre, sur lequel repose un livre, où il lit avec attention, au moyen de bésicles, la tête et le menton légèrement redressés », ainsi que Jean-Baptiste van Belle le nota

dans un document conservé autrefois aux archives du presbytère de Damme... L'énigme commence quatre-vingt-deux ans plus tard. En 1666, Nicolas Rommel, pensionnaire et greffier du Franc de Bruges, se rend à son tour sur la tombe de van Maerlant. Il la décrit de la même manière que le précédent visiteur, mais ajoute ce détail surprenant : « On voit sur la pierre, à côté du pupitre, *un hibou, emblème de vigilance et de sagesse* ». D'où sort ce rapace? N'est-il pas étrange que van Belle, dépeignant la dalle funéraire et poussant la minutie jusqu'à signaler les bésicles placées dans la main de van Maerlant, ait omis une particularité aussi caractéristique? D'autre part, le choix d'un tel symbole s'explique mal pour la tombe de l'écrivain qui, dans son ouvrage *Der Naturen Bloeme*, où il a réuni toutes les croyances de son temps relatives à l'histoire naturelle, ne souffle mot d'*emblème de vigilance et de sagesse* lorsqu'il parle du hibou. Que faut-il donc voir dans la présence soudaine de ce mystérieux volatile? Rien d'autre, probablement, que l'interpolation sacrilège de quelque audacieux plaisantin. Mais en ce XVII^e siècle, où l'apogée de la popularité d'Uylenspiegel en Flandre coïncide avec l'époque du plus profond oubli de van Maerlant, l'apparition de l'oiseau des nuits sera fatale au tombeau du poète. Le temps a oblitéré l'épithaphe glorifiant ses mérites et entièrement effacé son image; le pupitre, devant lequel on le voyait assis, est devenu indistinct. Et l'on assiste à cette aventure extraordinaire : le fantôme de Thyl Uylenspiegel, profitant de l'ignorance des masses et de l'engouement qu'il a provoqué chez elles, expulse littéralement de son tombeau le vénérable Jacob van Maerlant et s'y installe à sa place! Remarquant, en effet, sur la pierre tumulaire, un hibou (*uyl*), et confondant le lutrin avec un miroir (*spiegel*), le peuple, dont l'imagination était enfiévrée par le récit des exploits d'Uylenspiegel, s'avisa d'y reconnaître le monogramme du joyeux drille et fut convaincu qu'il avait repéré sa sépulture.

Là ne s'arrêta point l'injure faite aux mânes de van Maerlant. Aux lignes que lui avait dédiées jadis l'admiration des Dammois et dont il ne restait plus, après trois siècles, que des tronçons indéchiffrables, une main effrontée substitua un beau jour — ou une vilaine nuit — cette inscription nouvelle consacrée à Uylenspiegel :

STA VIATOR, THYLIUM ULENSPIEGEL ASPICE SEDENTEM
ET PRO LUDII ET MOROLOGI SALUTE DEUM PRECARE SUPPLICEM
OBIIT AN. 1301 (1)

(1) *Passant, arrête-toi. Thyl Uylenspiegel repose ici. Prie Dieu pour le salut de ce farceur, décédé en l'an 1301.*

La tradition relate que la prétendue tombe du picaresque héros attira aussitôt un fantastique concours de monde. Tous les lecteurs, qui s'étaient esclaffé à la narration de ses bons tours, n'eurent point de cesse qu'ils ne se fussent rendus à l'endroit où gisait sa dépouille. Chaque région du pays fournit son contingent et il en vint jusque de l'étranger. Jacob van Maerlant était bien oublié ! La grande fierté de ceux qui s'enorgueillissaient, aux siècles passés, d'être ses concitoyens, ne consistait plus maintenant qu'à proclamer que Thyl Uylenspiegel était inhumé dans leur église. Le curé de Damme et un petit cercle d'érudits ne négligeaient cependant aucun effort pour rétablir la vérité. Ils répandirent des copies des déclarations de Jean-Baptiste van Belle et de Nicolas Rommel, dans l'espoir que le témoignage de ces deux magistrats dignes de confiance réussirait à dissiper la déplorable équivoque. Mais le peuple, entretenu dans son erreur par une « contre-propagande », qui distribuait des écrits et des images (1), ne démentait point de son idée que c'était parfaitement Uylenspiegel — et non cet inconnu de van Maerlant — qui se trouvait enterré au pied de la tour de Damme. En présence de cet état d'esprit, dont il paraissait désormais impossible d'avoir raison, le curé (ou un de ses successeurs) estima n'avoir plus qu'une ressource pour soustraire la pierre tombale à la curiosité du populaire et mettre fin, par la même occasion, à d'insolites pèlerinages : il la retourna. C'était une solution. Peut-être pas l'idéale. N'eût-il pas mieux valu éliminer de la dalle l'inscription apocryphe et reproduire l'authentique, puisqu'on en possédait le texte ?

* * *

La mystification posthume d'Uylenspiegel agita d'une dernière houle la vie stagnante de Damme, dont les jours de place-forte touchaient à leur terme. John Churchill, duc de Marlborough, y pénétra en 1706, peu après son brillant succès de Ramillies qui lui livra le Brabant et la Flandre. Mais en 1708, la localité retomba au

(1) Une de ces images (gravure au burin de Conrad Waumans, visible au Cabinet des Estampes de Bruxelles) représente Thyl Uylenspiegel vieux, portant barbe et moustache. Coiffé du béret des docteurs et enveloppé dans une sorte de toge, il a l'air d'un Faust ironique, au regard pétillant de malice. Sous ce soi-disant portrait, on lit en latin et en flamand : *Véritable effigie de Thyl Uylenspiegel, qui est enterré à Dam, à un mille de Bruges et deux de L'Ecluse, dans la grande église, et dont la sépulture s'orne de l'inscription latine suivante : « Passant, arrête-toi. Thyl Uylenspiegel repose ici. Prie Dieu pour le salut de ce farceur, décédé en l'an 1301 ».*

pouvoir des Français, qui la reperdirent en 1709. Six ans plus tard, Damme cessa d'être, sur l'échiquier de la guerre, ce pion dont s'emparait — non sans dégâts pour elle — tantôt l'un, tantôt l'autre des adversaires. Le traité de la Barrière, signé à Anvers, le 15 décembre 1715, entre l'empereur Charles VI, notre souverain, et les Provinces-Unies, la rangea parmi les villes dont les fortifications devaient disparaître. Les troupes s'en allèrent, n'emportant aucun regret, et les travaux de démolition prirent fin en 1716. Lorsque le bruit de l'ultime coup de pioche se fut éteint, un silence sans limite descendit sur Damme. Le silence du sommeil éternel auquel plus rien ne l'arrachera.

Comme elle est poignante, la mort de ces cités du Zwin, si actives autrefois! L'impitoyable usure du temps, qu'elles ne sont plus en mesure de combattre, les détruit pierre après pierre. De Monnikerede, dont le centre compta cinq rues, qui posséda hôtel de ville, boucherie, hôpital avec chapelle et hospice pour vieillards, il reste, à l'aube du XVIII^e siècle, sept maisons et les débris des murs de l'hôtel de ville; la place du Marché est devenue une prairie et trois des rues centrales se sont, avec plusieurs autres chemins, complètement évanouies dans la campagne... A Damme, l'église menaçait ruine et la ville ne disposait pas des ressources financières indispensables à la restauration de ce gigantesque édifice, beaucoup trop vaste pour la chétive population qui s'abritait encore dans le bourg. Les autorités civiles et religieuses adoptèrent, en 1724, une résolution de désespoir : la nef principale, les collatéraux et le transept seraient démolis, les arcs des chapelles latérales murés et un nouveau portail construit à l'entrée du chœur, lequel formerait, à l'avenir, avec les chapelles latérales, la partie de l'église utilisée pour le culte. La lugubre besogne s'exécuta en 1725. On abattit en même temps la flèche, dont la vétusté risquait de provoquer la chute. En revanche, les murs du transept et du début de la nef centrale furent maintenus pour garantir la stabilité de la tour. Sous le ciel immense du pays du Zwin, l'église de Damme offrit dès lors, aux fervents de l'art et de l'histoire, cet émouvant visage où s'inscrivent à la fois le souvenir de la splendeur de la cité et le symbole de sa déchéance.

Que subsistait-il, à ce moment, de l'intense trafic du moyen âge? Deux modestes services de bateaux : l'un, de L'Écluse à destination de la Zélande, bien que le passage du port à la mer, à travers une mince nappe d'eau parsemée de bancs de sable, devînt de plus en plus malaisé; l'autre — deux départs quotidiens l'été, un l'hiver — entre Bruges et le fort Saint-Donat. La Reie, la Lieve et le *Zoutte Vaert* n'étaient plus que de gros ruisseaux, servant à l'évacuation

des eaux des terrains limitrophes et à la circulation de petites barques, principalement quand la pluie et le dégel rendaient les chemins impraticables.

Le temps passe. La guerre renaît. Les armées de Louis XV envahissent la Flandre, débordent en Hollande. Le triste honneur d'un siège échoit aux fortifications délabrées de L'Écluse, qui capitule après quelques jours. La région de Damme n'a plus rien de semblable à craindre; sombres gardiens dont le seul aspect décourage la conquête, la misère et la mort protègent ses frontières. Las! Pour un ennemi lui-même loqueteux, il n'est si minable cadavre qui ne vaille qu'on le dépouille. En 1794, alors que la Flandre et la Zélande — où L'Écluse oppose, cette fois, une résistance de trois semaines — sont le théâtre d'une nouvelle ruée française, les sans-culottes dérobent à l'église de Damme la seule pièce de valeur qu'elle conservait encore — une *Descente de Croix*, peinte en grisaille par Pierre Pourbus — et arrachent les plaques de cuivre ornant les pierres funéraires.

L'annexion par la France, en 1795, de notre pays et de la Flandre zélandaise, cédée par la république batave, regroupe temporairement, après une séparation longue de nonante ans, L'Écluse et Mude d'une part, Damme, Houcke et Monnikerede de l'autre. Dans la journée du 23 septembre 1811, le Zwin, qui, depuis près de trois siècles et demi, a cessé de porter sur ses flots ou d'apercevoir sur ses rives les princes et les grands de la terre, reflète dans ses eaux moribondes une silhouette prestigieuse entre toutes : à bord d'une barque de pêche, Napoléon, venant du Hazegras, à l'est de Knocke, franchit l'ancien bras de mer pour débarquer à Terhofstede, dans l'île de Cadzand, non sans que l'embarcation ait dû faire un crochet vers L'Écluse afin d'éviter un banc de sable.

La visite de l'empereur aurait-elle réveillé la région? Aussitôt après son départ, arrivent des équipes de prisonniers espagnols qui entreprennent la réalisation du « canal Napoléon », devant mettre Bruges, déjà reliée à la mer par Ostende, en communication via L'Écluse avec l'Escaut, à Breskens. Le lit de la Reie, approfondi entre Bruges et Damme, en constitue le premier tronçon. Le deuxième est creusé en ligne droite de Damme à Monnikerede, traversant ici l'ancienne place du Marché, là le défunt Marché-au-Blé. A partir de Monnikerede, le canal emprunte le cours du *Varsche Vaert*. En 1813, les ouvriers atteignent le fort Saint-Donat, de funeste mémoire. Ils n'iront pas plus loin. L'empire chancelle. Les travaux sont abandonnés (1).

(1) Ils ne seront poursuivis qu'en 1858 et le canal s'arrêtera à L'Écluse.

Le silence, plus lourd d'avoir été interrompu, reprend possession des choses en souverain maître et le pays se fige de nouveau dans l'immobilité.

... Silence si profond, immobilité si totale, que l'épisode passablement burlesque qui se déroula sur le Zwin, au cours des hostilités belgo-hollandaises de 1831, ne troubla point leur sérénité : deux canonnières hollandaises s'avancèrent en vue de bombarder l'écluse du polder du Hazegras et provoquer l'inondation ; attaquées par la batterie belge qui occupait le polder, elles durent faire demi-tour sans avoir pu exécuter leur mission, mais l'une d'elles s'échoua à marée basse et son équipage se sauva *pedibus cum jambis* à travers le Zwin.

... Silence qui ne s'émut point des coups de marteau d'un tailleur de pierre de Damme, préparant pour les archéologues un drame, dont la révélation arrêta les fouilles auxquelles ils procédaient, en 1839, sous la tour de l'église, afin de retrouver la dalle tumulaire de Jacob van Maerlant, sorti tout ruisselant de gloire d'une obscurité de plus de deux siècles, et leur permit de reconstituer la fin malheureuse de son tombeau. Peu après que le curé eut décidé, pour mettre le holà aux manifestations intempestives des zélateurs d'Uylenspiegel, de renverser la pierre sépulcrale de van Maerlant, celle-ci fut remise dans un coin de la tour. Elle y resta une centaine d'années. En 1829, le curé la vendit, avec cinq autres dalles funéraires très anciennes, au tailleur de pierre en question, qui déclara se souvenir que la dalle intéressant les savants portait en bordure une inscription en lettres gothiques dont plusieurs traces persistaient encore ; dans la partie supérieure se voyait, dit-il, le contour d'un miroir au centre duquel apparaissait un hibou ; au bas, étaient gravés ces mots : *Uyl en Spieghel*. Il la laissa exposée sur la rue, en face de l'hôpital Saint-Jean, jusqu'au 5 juin 1830, et la débita ensuite en chapiteaux destinés à coiffer les pilastres du cimetière de L'Écluse. Cet artisan n'avait certes pas soupçonné qu'il détruisait la pierre tombale de van Maerlant. Connaissait-il seulement le nom du poète ? Mais, à coup sûr, il n'ignorait pas celui d'Uylenspiegel. Il faut croire, qu'à l'encontre de la masse, il ne professait aucune sympathie pour la mémoire du drôle.

... Silence de nécropole qui accueillit, un matin de septembre 1853, le pasteur de Sainte-Anna-ter-Muyden arrivant dans les parages où s'éleva Monnikerede, dont il recherchait l'emplacement exact. Les paysans, qu'il interrogea sur les lieux, n'avaient aucune souvenance de la localité. Ils lui indiquèrent un vaste pré surélevé, que l'on nommait, dans la région, *den Minnikereê Bilk*. La petite cité, née sur

la rive du Zwin six siècles auparavant, était retournée en poussière...

Monnikerede anéantie, Damme, Houcke et Mude perdues dans la profondeur des terres, l'ombre d'un port ne subsista plus qu'à L'Écluse. Il disparut à son tour, en 1864, lorsque l'établissement, au nord de la ville, du Zwin-Polder, condamna l'étroit passage qui le reliait encore à la mer. Le bateau, qui avait assuré jusque-là le transport entre L'Écluse et la Hollande, fut vendu aux enchères neuf ans plus tard. Et plus rien ne rappela, quand l'embarcation du dernier marinier du Zwin eut été mise à l'encan, le souvenir de la grande navigation qui, du XIII^e au XV^e siècle, avait fait de la Flandre « le plus riche comté de la chrétienté », de Bruges « la Venise du Nord » et de Damme « le caravansérail des nations commerçantes du moyen âge ».

* * *

Il ne reste aujourd'hui, de l'embouchure du Zwin, que l'espace situé non loin du village de Retranchement, au nord de la digue internationale, et désigné par les cartes sous le nom de « terre fréquemment submergée ». A marée haute, une nappe d'eau, longue d'environ deux kilomètres et large d'une centaine de mètres, recouvre ce petit estuaire. Derrière la ligne des dunes, sur un sol encore spongieux où la mer a cessé ses incursions, poussent par milliers les statices des limons, ces fleurettes si jolies et si caractéristiques dont le tapis mauve, déroulé à l'infini du printemps à l'automne, semble un énorme bouquet mortuaire planté par la nature au tombeau du Zwin.

L'emplacement de Monnikerede a pu être relevé avec précision. En venant de Damme, la ville s'étendait à partir du pont d'Oostkerke. Sur la rive gauche du canal actuel, se trouvaient le *Kerkweg* et la *Kerkstraat* — maintenant deux sentiers anonymes à travers champs — ainsi que les cinq *Godskameren* ou refuges pour vieillards nécessiteux; sur la rive droite, entre la berge et une ancienne digue bordée de peupliers : les *Vischersstraatje*, *Hoogstraat* et *Roostraat*, avec l'hôpital. L'hôtel de ville s'élevait à cinq cents mètres du pont, à hauteur de la borne kilométrique 8. Le terrain qu'il occupait est englobé dans le canal.

Pour les cités survivantes du Zwin, dont il est à craindre que certaines ne connaissent avant peu le destin de Monnikerede, la guerre, qui a pris fin en 1945, se montra particulièrement féroce. On dirait qu'elle a voulu s'acharner sur elles, leur infliger le coup de grâce, comme si leur déchéance n'était pas assez complète.

Houcke, qui fut le siège des Hanses de Lübeck, Brême et Hambourg, ne compte plus que deux cents habitants et une quarantaine de maisons disséminées dans la solitude des champs, où coule, presque invisible sous les roseaux, le Nouveau-Zwin, devenu le canal de Houcke. Lors des combats qui précédèrent la libération du territoire, la tour de l'église, bâtie au XIII^e siècle, fut criblée par la mitraille. Au moment même, elle résista. Mais à quelques mois de là, l'ouragan l'abattit.

Oostkerke, qui avait récupéré, en 1796, le territoire de Monnikerede, se prévalait de la majestueuse église Saint-Quentin, non seulement parce que sa tour avait servi de phare — tout comme celles de Mude, Houcke, Damme et Lisseweghe — aux bâtiments naviguant sur le Zwin, mais parce qu'elle offrait un des plus magnifiques spécimens de l'architecture religieuse de la Flandre maritime au XV^e siècle. Les Allemands, battant en retraite, la dynamitèrent le 22 octobre 1944. Elle n'est plus qu'un amas de débris, au cœur d'un village dont le centre se réduit à une rue.

Mude, où résidait le bailli maritime de L'Écluse, a troqué son nom contre celui de Sainte-Anna-ter-Muyden. Hameau minuscule et dépeuplé de la province de Zélande, elle n'a plus à offrir au regard du visiteur que le spectacle nostalgique de sa tour abandonnée, dont la masse formidable domine la plaine où dort le Vieux-Zwin, aux eaux figées depuis que son estuaire de Reigersvliet a été comblé et converti en un immense pâturage. A l'ombre de cette ruine colossale, que survole à longueur de journée un peuple de corneilles, se blottissent une douzaine d'habitations vieillottes, encerclant une place exigüe, noyée sous le feuillage de grands arbres, envahie par les hautes herbes et garnie au milieu d'une antique pompe armoriée. L'élégant hôtel de ville de Sainte-Anna-ter-Muyden constituait son dernier ornement; il brûla en partie au cours de la bataille qui fit rage dans la région.

Mais le sort le plus rigoureux frappa L'Écluse. La tornade de fer et de feu n'y épargna quasi rien et rasa aux trois quarts la petite ville où, jusqu'avant la récente guerre, débarquaient, au terme d'une promenade en bateau depuis Bruges, les touristes désireux de contempler les Zélandaises en costume national. L'Écluse perdit, à côté d'autres édifices remarquables, quoique moins anciens, son archaïque hôtel de ville et son beffroi, dont le célèbre jaquemart *Jantje* — doyen des carillonneurs de Flandre — fut découvert, mutilé, sous les décombres.

Damme, seule, n'a point souffert de la tourmente et conserve, à peine altérée malgré cinq siècles de décadence, sa physionomie de

villette moyenâgeuse. Nulle part, l'atmosphère du passé, jointe à l'impression d'une richesse enfuie, n'est aussi palpable, aussi envoûtante, que dans cet éloquent décor où règne, en plein jour, le recueillement de la plus profonde nuit : rues solitaires, bordées çà et là de ravissantes habitations anciennes; place déserte, au fond de laquelle surgit un hôtel de ville d'une prestance et d'un luxe déconcertants; tour de Notre-Dame, grandiose et saisissante de beauté dans sa patine sept fois séculaire; vénérables bâtiments de l'hôpital Saint-Jean, dont le diminutif repose sur la main de *Zwarte Margriet*, statufiée et ornant la façade de la maison scabinale, où lui tiennent compagnie, avec le dernier duc de Bourgogne et son épouse, sa sœur Jeanne de Constantinople, son grand-oncle Philippe d'Alsace, fondateur de Damme, et son petit-fils Philippe de Thiette. Si les vivants se montrent peu dans le défunt port du Zwin, que d'ombres illustres le peuplent en revanche! Le porche de la maison du bailli Weyts s'ouvre pour livrer passage au fastueux cortège nuptial de Charles le Hardi et de Marguerite d'York. Entouré d'hommes d'armes, Philippe l'*Asseuré* accourt au galop, irrité par la révolte de Bruges, dont les échevins ont sollicité une entrevue. L'écho des vivats de la foule, saluant Édouard IV d'Angleterre au moment où il s'embarque, retentit au bord des champs dont la surface reflète, sous le vent du large, l'ondulation des vagues qui berçaient autrefois le paysage de leur clapotis. Maximilien et Marie de Bourgogne, gracieux souverains de moins de vingt ans, viennent jurer les privilèges. Le vieux comte de Fontaines gravit le perron de la *grootte Sterre*, l'admirable demeure patricienne réservée au gouverneur militaire. Et Jacob van Maerlant traverse la place, au centre de laquelle son fantôme de pierre poursuit une méditation sans fin, en murmurant :

*Owi, here God, hoe macht sijn
Dat elken minsce int herte sijn
So soete dunct sijns selves lant? (1)*

Combien d'autres spectres — il faut renoncer à les dénombrer — se dressent au rappel de l'Histoire! Jacques van Artevelde passe par la ville, la veille de son assassinat. Jean Yoens s'écroule en râlant au sortir d'un banquet. La voix de Frans Ackerman éclate sur les remparts...

Que tout cela est donc loin! Non. La magie de Damme est précisément de rendre tout cela très proche. La tranquillité inouïe, qui

(1) *O, seigneur Dieu, comment se peut-il
Que chaque homme, dans son cœur,
Trouve si doux son propre pays?*

l'enveloppe, rejoint sans heurts le fond des âges et y retrouve la grande rumeur commerciale qui montait du port. Les témoins survivants de sa prospérité recréent magistralement l'ambiance et tel angle de la place, où l'hôtel de ville se profile sur le double pignon gothique de la *groote Sterre*, évoque à lui seul, avec une puissance extraordinaire, le rang élevé que Damme tint jadis. Il n'est pas, pour parachever l'illusion du recul dans le temps, jusqu'aux deux *strafsteenen* ou pierres de justice, accrochées à la façade de l'hôtel de ville et datant du moyen âge, que les sergents d'armes suspendaient au cou des femmes médisantes ou débauchées, avant de les conduire à l'église pour qu'elles y fissent pénitence. Tant d'apparitions hantent ces lieux, où l'existence n'est plus qu'un songe, que l'on doute s'il s'agit de vivants ou d'ombres, quand les religieuses, vêtues du même costume que leurs sœurs du XIII^e siècle, empruntent, aux mêmes heures et du même petit pas trotinant, le même sentier, qui relie les jardins de l'hôpital à l'église, pour aller prier Dieu.

...Pendant que Damme, ci-devant « porte de la mer », actuellement humble bourgade d'un millier d'âmes, rêve, sous le poids du silence qui l'écrase et des souvenirs qui l'accablent, au jour fatal où le dernier vaisseau quitta son port, entraînant dans son sillage la fortune de la cité.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- DE FLOU (K.). *Woordenboek der Toponymie*. Gand, 1914-1938.
- IDEM. *Promenades autour de Bruges*. Bruges, 1935.
- DE SMET (A.). *Het Waterwegennet ten Noord-Oosten van Brugge in de XIII^{de} eeuw*. Bruxelles. *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1934.
- IDEM. *Histoire du Zwyn*. Bruxelles, 1939.
- DE SMET (J.). *Monnikerede. Een verdwenen zeestad van het Zwin*. Bruges, 1939.
- GILLIODTS-VAN SEVEREN (L.). *Coutume du Franc de Bruges*. Bruxelles, 1879-1880.
- IDEM. *Bruges ancienne et moderne*. Bruxelles, 1890.
- IDEM. *Bruges, Port de Mer*. Bruges, 1895.
- JANSSEN (H.-Q.). *Sint-Anna-ter-Muiden*. Middelburg, 1850.
- KERVYN DE LETTENHOVE (Baron). *Histoire de Flandre*. Bruges, 1853-1855.
- IDEM. *La Flandre pendant les trois derniers siècles*. Bruges, 1875.
- MACQUET (L.). *Histoire de Damme*. Bruges, 1856.
- PIRENNE (H.). *Histoire de Belgique*. Bruxelles, 1900-1932.
- TANGHE (G.-F.). *Parochieboek van Damme, Houcke en Meunikenrede*. Bruges, 1862.
- VANDENBERGHE (R.). *Damme*. Bruges, 1939.
- VAN EMPEL (M.) et PIETERS (H.). *Zeeland door de eeuwen heen*. Middelburg, 1931.
- VAN ROOSBROECK (R.). *Geschiedenis van Vlaanderen*. Bruxelles, 1936-1940.
- WARNKOENIG (L.-A.)-GHELDOLF (A.-E.). *Histoire de Flandre jusqu'en 1305*. Bruxelles, 1864.
- WEALE (J.). *Bruges et ses environs*. Bruges, 1875.
- Annales de la Société d'Emulation de Bruges — Bieckorf — Bijdrage tot de Oudheidkunde en Geschiedenis inzonderheid van Zeeuwsch-Vlaanderen — Bulletins et Mémoires de l'Académie royale de Belgique — Bulletins de la Commission royale d'Histoire — Cadsandria — Messenger des Sciences Historiques — Zeeland.*

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Aube.	3
II. — Splendeur	19
III. — Déclin	38
IV. — Ruine	51
V. — Mort.	70
Bibliographie sommaire.	91

COLLECTION NATIONALE

1. *Le Prince Ch.-J. de Ligne.* — G. CHARLIER.
 2. *Rubens vu par Fromentin.* — A. DAVESNES.
 3. *Erasmus, Eloge de la Folie.* — V. LAROCK.
 4. *Grétry.* — R. DEPAU.
 5. *Iwan Gilkin.* — H. LIEBRECHT.
 6. *Zénohe Gramme.* — J. PELSENEER.
 7. *André Vésale.* — D^r G. LEBOUQU.
 8. *Georges Eekhoud.* — G. RENCY.
 9. *La Littérature wallonne.* — M^{me} R. LEJEUNE.
 10. *Jean Froissart.* — M^{lle} J. BASTIN.
 11. *Charles De Coster.* — G. CHARLIER.
 12. *Constantin Meunier.* — A. BEHETS.
 13. *Petite Histoire des lettres coloniales de Belgique.* — G.-D. PÉRIER.
 14. *Clénard peint par lui-même.* — A. ROERSCH.
 15. *Mission belge en Chine.* — PÈRE L. DIEU.
 16. *Alexandre Farnèse et les origines de la Belgique moderne.* — L. VAN DER ESSEN.
 17. *Peter Benoît.* — CH. VAN DEN BORREN.
 18. *Ad. Quetelet.* — E. DUPRÉEL.
 19. *Les Sœurs Loveling.* — M^{lle} H. PIETTE.
 20. *Simon Stévin.* — R. DEPAU.
 21. *Esmoreit, abel spel du XIV^e siècle.* — G. GODELAINE.
 22. *Monetarius, Voyage en Belgique.* — M^{mes} P. CISELET et M. DELCOURT.
 23. *Le Docteur Decroly.* — M. PEERS.
 24. *Saint Amand, Évangéliste de la Belgique.* — E. DE MOREAU, S. J.
 25. *Félicien Rops.* — M. KUNEL.
 26. *Aspects et figures de la littérature flamande.* — FR. CLOSSET.
 27. *Ernest Solvay.* — G. DE LEENER.
 28. *La Jeune Belgique.* — V. GILLE.
 29. *Camille Lemonnier.* — M. GAUCHEZ.
 30. *Charles van Lerberghe.* — L. CHRISTOPHE.
 31. *Eugène Demolder.* — M^{me} C. CALLEWAERT.
 32. *Belgique 1567, par Lud. GUICCIARDINI.* — M^{mes} P. CISELET et M. DELCOURT.
 33. *Jules Van Praet.* — C. BRONNE.
 34. *Congo, terre d'héroïsme.* — A. FRANÇOIS.
 35. *Les correspondants de Peiresc dans les anciens Pays-Bas.* — R. LEBÈGUE.
 36. *Léon Fredericq et les débuts de la Physiologie en Belgique.* — M. FLORKIN.
 37. *Henri Conscience et le romantisme flamand.* — F. SMITS.
 38. *Eugène Laermans.* — A. EGGERMONT.
 39. *Esquisse d'une histoire des sciences mathématiques en Belgique.* — L. GODEAUX.
 40. *Les Chroniqueurs des fastes bourguignons.* — F. QUICKE.
 41. *Edouard Wacken et le théâtre romantique en Belgique.* — I. RECHT.
 42. *Nény et la Vie belge au XVIII^e siècle.* — H. CARTON DE WIART.
 43. *La météorologie populaire en Belgique.* — L. DUFOUR.
 44. *Guibert de Tournai.* — A. CURVERS.
 45. *Hubert Krains.* — G.-D. PÉRIER.
 46. *Philippe de Comynnes.* — M^{lle} J. BASTIN.
 47. *Guido Gezelle.* — W. WILLEMS, O. S. B.
 48. *Le Roman réaliste.* — G. CHARLIER.
 49. *Origines de Bruxelles.* — M. VANHAMME.
 50. *Christophe Plantin.* — A. J. J. DELEN.
 51. *Paul Decoster, l'homme, le philosophe, l'écrivain.* — S. DE COSTER.
 52. *Idées et profils du XVIII^e siècle.* — M^{me} S. TASSIER.
 53. *Les Cockerill.* — R. HUSTIN.
 54. *Le procureur général Mathieu Leclercq.* — M. PIRON.
 55. *L'Ardenne.* — P. DEMEUSE.
 56. *Karel van de Woestijne.* — G. V. SEVEREN.
 57. *François de Méan, dernier prince-évêque de Liège.* — J. DEMARTEAU.
 58. *Emile Banning.* — M. WALRAET.
 59. *Edmond Picard.* — A. PASQUIER.
 60. *Les Idées pédagogiques de Jean Demoor.* — T. JONCKHEERE.
 61. *Aspects du Limbourg.* — G. VIRRÈS.
 62. *La Jeunesse du Taciturne.* — X. CARTON DE WIART.
 63. *Maurice des Ombiaux.* — P. PRIST.
 64. *Fernand Severin.* — P. CHAMPAGNE.
 65. *Bruxelles de 1404 à 1830.* — M. VANHAMME.
 66. *Jean Tousseul.* — D. DENUIT.
 67. *Industrie linière en Belgique.* — E. SABB.
 68. *La Belgique vue par Victor Hugo.* — M^{me} M.-L. GOFFIN.
 69. *La Belgique préhistorique.* — M^{me} I. SACCASYN-DELLA SANTA.
 70. *Essai sur la Littérature flamande du Moyen Âge.* — FR. CLOSSET.
 71. *Les Troubles en Flandre, Marcus van Vaernevyck.* — M^{lle} S. BERGMANS.
 72. *Albert Giraud.* — H. LIEBRECHT.
 73. *Emile Claus.* — M^{me} A. SAUTON.
 74. *Hist. de la Musique belge, t.I.* — R. BRAGARD.
 75. *Le Général baron Chazal.* — J. GARSON.
 76. *Guillaume Lekeu.* — P. PRIST.
 77. *La Mission belge aux Indes.* — R. I. MASSON.
 78. *J.-B. Van Helmont.* — H. DE WAELE.
 79. *Bruxelles Capitale.* — M. VANHAMME.
 80. *Historiographie de Belgique (des origines à 1830).* — M. A. ARNOULD.
 81. *Le Diamant.* — P. GEMME.
 82. *Que signifient nos noms de lieux?* — A. VINCENT.
 83. *La sculpture belge au XIX^e siècle.* — C. CONRADY.
 84. *Histoire de la Médecine en Belgique.* — D^{rs} E. RENAUX, M. DALCQ et J. GOVAERTS.
 85. *Le Congo d'aujourd'hui.* — D. DENUIT.
 86. *Auguste Vermeylen.* — P. DE SMAELE.
 87. *Les origines diplomatiques de l'Indépendance belge.* — CH.-F. DE LANNOY.
 88. *François Laurent.* — R. WARLUMONT.
 89. *Histoire des routes belges.* — L. GENICOT.
 90. *Les arts populaires du Congo belge.* — G.-D. PÉRIER.
 91. *L'Abbaye d'Orval.* — A. CYPRIEN.
 92. *Le D^r C.-H. Baekeland.* — R. MATTHIS.
 93. *Les débuts d'Emile Verhaeren.* — FR. VERMEULEN.
 94. *La Belgique et la Révolution polonaise de 1830.* — M^{me} F. PERELMAN-LIWIER.
- 9^e Série :
95. *Quelques Botanistes belges.* — R. GEORLETTE.
 96. *1900 Souvenirs littéraires.* — P. PRIST.
 97. *L'Entre-Sambre-et-Meuse.* — M. GAUCHEZ.
 98. *Vie et Mort du Pays du Zwin.* — J.-D. CHASTELAIN.
 99. *Histoire de la Musique belge, tome II.* — R. BRAGARD.
 100. *La Révolte des Batâtelà.* — A. FRANÇOIS.
- Hors-Série :
- Histoire des Chemins de fer belges.* — U. LAMALLE. (Même édition en flamand.)

COLLECTION LEBÈGUE

- Message de la Vieille Egypte.* — J. CAPART.
César. Fortissimi sunt Belgae. — E. LIÉNARD.
Horace, Art poétique. — P. HENEN.
L'Art du portrait chez La Bruyère. — L. PAQUOT-PIERRET.
Virgile, Bucoliques et Géorgiques. — A. WILLEM.
Initiation à l'Etruscologie. — M. RENARD.
Tibulle, Choix d'Élégies. — F. DE RUYT.
André Van Hasselt. — M^{lle} M. REICHERT.
Molière. « Précieuses ridicules » et « Femmes savantes ». — E. WASNAIR.
La Beauté égyptienne. — J. CAPART.
G. Eekhoud. — G. VANWELKENHUIZEN.
Ovide, Métamorphoses. — VAN DOOREN.
Portraits choisis de La Bruyère. — L. PAQUOT-PIERRET.
Hérodote, L'Égypte ancienne. — M. HOMBERT.
Le Théâtre français au Moyen Age. — P. THIRY.
Jules César, Finis Galliae. — E. LIÉNARD.
Xénophon, Un ménage athénien. — P. HENEN.
Les Colloques d'Erasmé. — L.-E. HALKIN.
Platon. — J. HARDY.
Poésie de l'Inde, Kālidāsa. — G. COTTON.
Apulée, Conteur fantastique. — M. HICTER.
Le vicomte de Bonald. — A. SOREIL.
Salluste, Catilina. — C. JOSSERAND.
Pétrarque, vu par lui-même. — P. POIRIER.
Hist. anc. de la Mer du Nord. — E. JANSSENS.
Ovide. — F. PEETERS.
Les Langages et le Discours. — E. BUYSSENS.
Recueil de textes historiques latins du Moyen Age. — A. BOUTEMY.
Eschyle. — A. WILLEM.
Rencontres : Musique et littérature. — M^{lle} S. BERGMANS.
Le chef-d'œuvre du théâtre hindou : Çakuntalā. — F. DE VILLE.
Initiation aux Fables de La Fontaine. — C. HANLET.
Lysias. — M. HOMBERT.
Ame et esprit de Pascal. — A. CAVENS.
Homère, Le cadre historique. — A. SEVERYNS.
Un singulier naufrage littéraire dans l'Antiquité. — J. BIDEZ.
Boccace. — P. POIRIER.
Homère, le poète et son œuvre. — A. SEVERYNS.
Un grand type littéraire : Don Juan. — M^{me} G. SNEYERS.
Littérature d'Occident. Histoire des lettres latines du Moyen Age. — M. HÉLIN.
Eschyle, t. II. — A. WILLEM.
Cicéron, Pro Milone. — E. VANDERBORGH.
Poésies de Catulle. — J.-J. VAN DOOREN.
La vie sociale et économique sous Auguste et Tibère. — S. J. DE LAET.
Gérard de Nerval. — M^{me} WATHELET.
La tragédie française de la Renaissance. — R. LEBÈGUE.
Théocrite. — J. RENARD.
Socrate. — G. COTTON.
Les Amériques avant Colomb. — H. LAVACHERY.
Le Théâtre de Ruiz de Alarcón. — H. FRENAY-CID.
51. *Les plus anciens témoignages d'auteurs profanes sur Jésus.* — J. MOREAU.
 52. *Diderot, critique d'art.* — A. BEHETS.
 53. *Qu'est-ce que la féodalité?* — GANSHOF.
 54. *Aristote : l'histoire et la légende.* — A. ABEL.
 55. *La littérature provençale au Moyen Age.* — P. REMY.
 56. *Tacite, Vie d'Agricola.* — M. RENARD.
 57. *Contes de l'Inde.* — C. HYART.
 58. *John Keats.* — M. WAGEMANS.
 59. *Chansons d'amis (XII^e-XIV^e siècles).* — F. DEHOUCQUE.
 60. *Les Comédies de Corneille.* — L. PAQUOT-PIERRET.
 61. *La Pensée mythique.* — V. LAROCK.
 62. *Introduction aux Lettres de M^{me} de Sévigné.* — C. HANLET.
 63. *Dante Alighieri.* — P. POIRIER.
 64. *Initiation à la Numismatique.* — V. TOURNEUR.
 65. *Raræ Gemmae.* — GILBERT et RENARD.
 66. *La Légende de Nala.* — F. DE VILLE.
 67. *Doctrines morales.* — A. LEDENT.
 68. *Guillen de Castro et Corneille.* — J. LAROCLETTE.
 69. *Gautier Map.* — A. BOUTEMY.
 70. *Vie des Polynésiens.* — H. LAVACHERY.
 71. *Poésies Lyriques grecques.* — R. P. L. LELOIR.
 72. *Initiation à la Philosophie.* — S. DE COSTER.
 73. *Esthétique Benedictine.* — J. TELLIER.
 74. *Je lis les Hiéroglyphes.* — J. CAPART.
 75. *Les Rimas de G.-A. Becquer.* — M. DUMONT.
 76. *Le Treizième Apôtre.* — LÉON HERRMANN.
 77. *Morale de Savants.* — J. PEISENER.
 78. *Les Grecs en Egypte.* — M^{lle} C. PRÉAUX.
 79. *L'Enigme poétique.* — A. GÉRARD.
 80-81. *Lucrèce.* — A. ERNOUT.
 82. *Un Virgile de poche.* — P. GILBERT et M. RENARD.
 83. *Mécène.* — A. FOUGNIES.
 84. *Un Hérodote mineur : Ctésias, historien de la Perse et de l'Inde.* — R. HENRY.
 85. *Les Républiques latines du Nouveau Monde.* — G. ROUMA.
 86. *Recueil de textes diplomatiques latins du Moyen Age.* — J. GESSLER.
 87. *Griboïedov : « Le malheur vient de l'esprit ».* — Ch. HYART.
 88. *L'Angleterre il y a 50 ans.* — V. HALPERIN.
 89. *Ibn Batouta, « Le Voyageur de l'Islam » (1304-1369).* — H.-F. JANSSENS.
 90. *Pour ou contre la Poésie.* — *Pro Archia.* — *De Oratoribus.* — J.-J. VAN DOOREN.
 91. *Goldoni, « Les Rustres ».* — R.-O.-J. VAN NUFFEL.
 92. *L'Art de l'Asie antérieure ancienne.* — G. GOOSSENS.
 93. *Marco Polo.* — M. WALRAET.
 94. *Agrippa d'Aubigné.* — A. CAVENS.
- 9^e Série :
 95. *La Défaite des Pédants.* — L.F. DE MORATIN. (Trad. de l'espagnol, par P. DE BIE.)
 96. *Essai sur La Boétie.* — Cl. PAULUS.
 97. *Histoire du Grand-Duché de Luxembourg.* — P. WEBER.
 98. *Nouveau Folklore.* — H. FRENAY-CID.
 99. *Culture et Civilisation de l'Égypte ancienne.* — P. GILBERT.
 100. *Histoire de l'Alphabet.* — J. BOÛAERT.
- Hors-Série :
Homère, l'Artiste. — A. SEVERYNS.

